BnF Gallica

Le Cirque Harry Koblan par Benjamin Rabier

Source gallica.bnf.fr / Médiathèques de La Roche-sur-Yon Agglomération

BnF Gallica

Rabier, Benjamin (1864-1939). Auteur du texte. Le Cirque Harry Koblan par Benjamin Rabier. 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d’une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l’exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Benjamin Rabier

Le Cirque Harry Koblan

ÉDITIONS JULES TALLANDIER
75, Rue Dareau, PARIS (XIVe)

Source gallica.bnf.fr / Médiathèques de La Roche-sur-Yon Agglomération

9/.97
0150

LE
CIRQUE HARRY-KOBLAN

Copyright by JULES TALLANDIER 1910.

TOUS DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS, Y COMPRIS LA SUÈDE, LA NORVÈGE ET LES PAYS-BAS.

GRAND CIRQUE
PREMIERES
0f.50c
Benjamin Rabier

LE

CIRQUE HARRY-KOBLAN

Texte et Illustrations

DE

Benjamin RABIER

PARIS

ÉDITIONS JULES TALLANDIER

75, Rue Dareau, 75 (14e)

Tous droits réservés

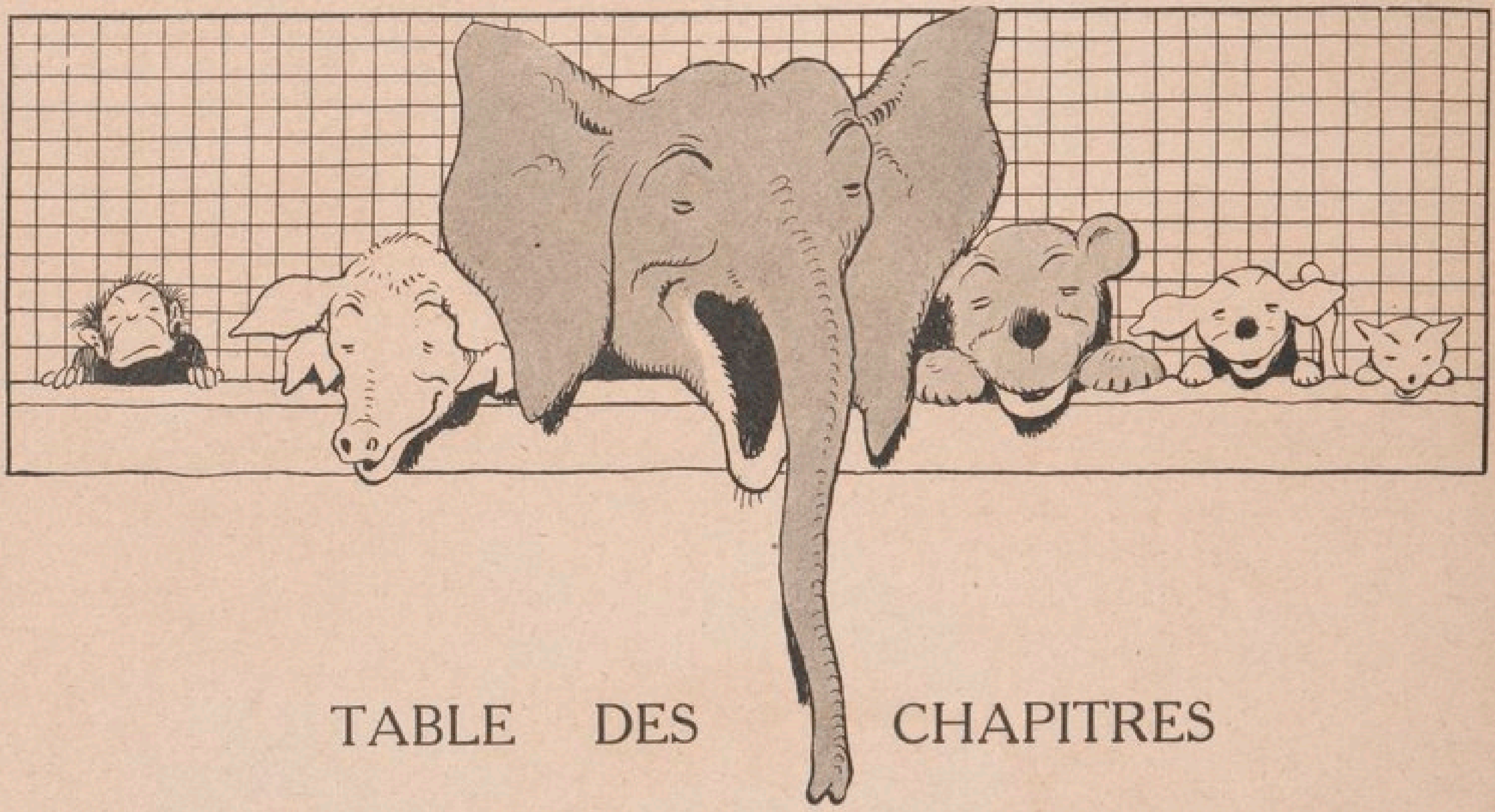


TABLE DES CHAPITRES

Pages

CHAPITRE PREMIER. — Le grand cirque Harry-Koblan. — Les tribulations d'une ménagerie. — Les conseils de Noisette. — Cadet-Grosbec change les locomotives en tortues!... 5

CHAPITRE II. — Le fils de Guillaume Tell. — Les rats s'en mêlent! — Chasse à courre! — Radis-Rose s'envole. — Paddy repasseur de nez. — Harry fait l'ours. — La poudre d'escampette... 11

CHAPITRE III. — Le cirque Harry-Koblan fait relâche. — Cadet-Grosbec déjeune sur l'herbe. — Pêché comme un goujon! — Est-ce un canard? Est-ce une oie? — Martin entre en campagne. — La tête de carpe à ressort. — Cadet-Grosbec en prison 19

CHAPITRE IV. — Noisette se prend pour un homme. — Coucou! Ah! le voilà! — Les pommes et la balançoire. — L'auto et l'omelette. — Noisette devient père de famille. — Dans le pétrin! — Un singe nègre qui déteint... 27

CHAPITRE V. — Le chien et le jet d'eau. — Un beau coup de fusil. — Vol-au-Vent déracine les maisons. — Carambolage tragique! — Au fil de l'eau! — L'ours et les ruches. — Plongeon! — Un chat pris dans un piège à rats! — Pendu! — Le ballon rouge... 39

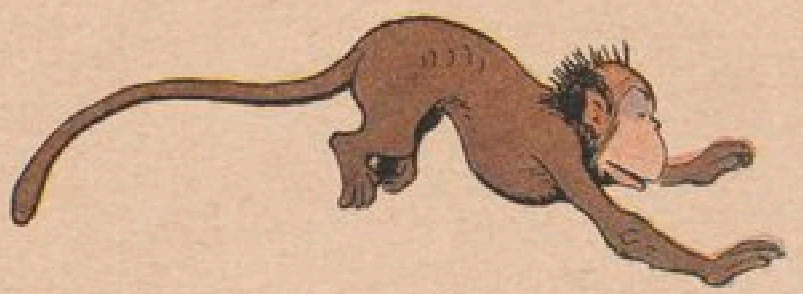
CHAPITRE VI. — Mésaventure de Radis-Rose avec une ligne et un canard. — Course folle! — Le canard pendu et le groin débouché. — Carotin entre en relations avec des escargots. — Un chapeau de beurre frais. — La chèvre agressive. — Un chien porte-tricot... 51

CHAPITRE VII. — La rivière des rencontres. — Retour au bercail. — Le travail reprend au cirque Harry-Koblan. — Tout est bien qui finit bien! 62

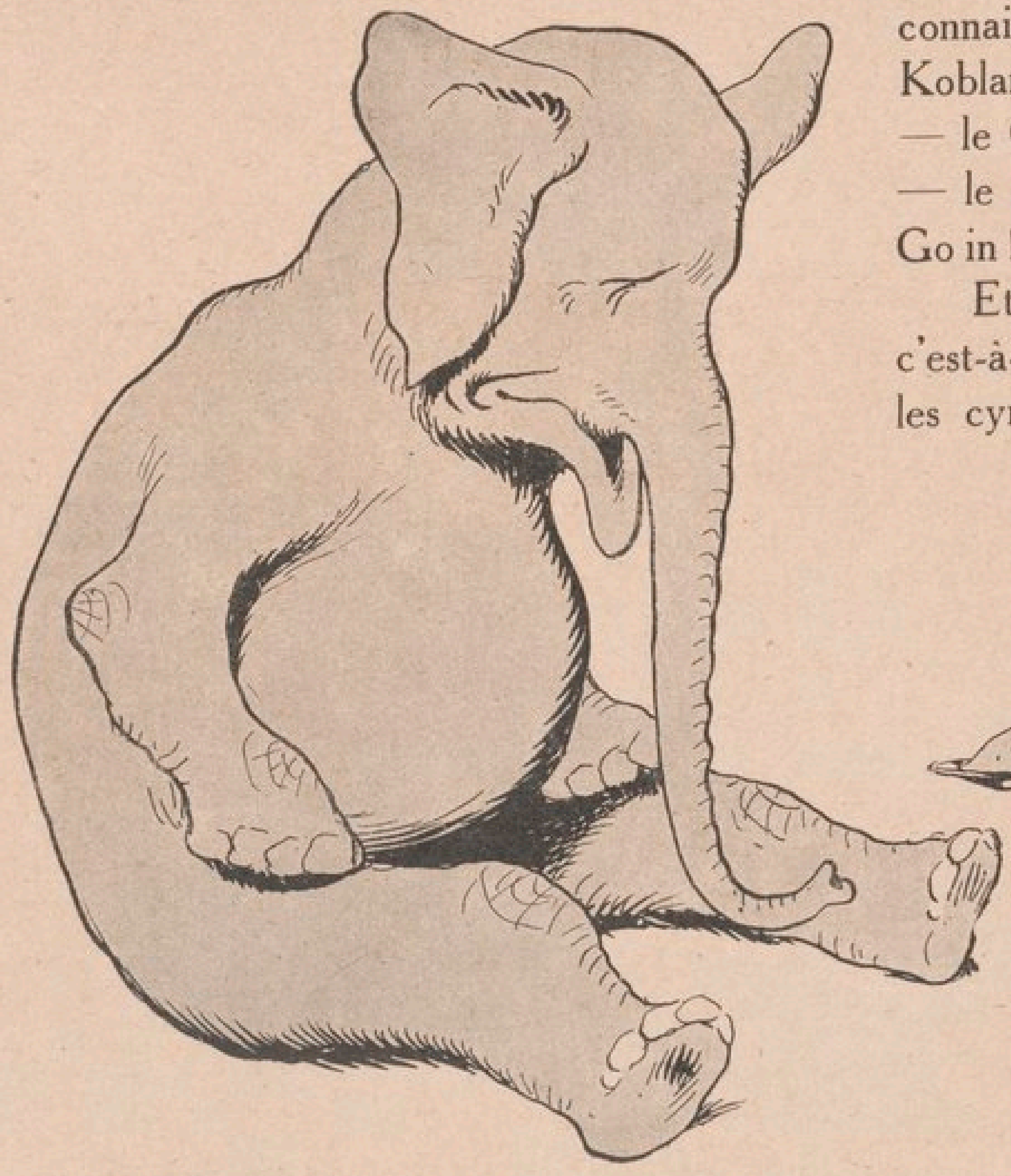
LE CIRQUE HARRY-KOBLAN

CHAPITRE PREMIER

LE GRAND CIRQUE HARRY-KOBLAN. — LES TRIBULATIONS D'UNE MÉNAGERIE. — LES CONSEILS DE NOISETTE. — CADET-GROSBEC CHANGE LES LOCOMOTIVES EN TORTUES !



Boum ! Ba-oum !... Le tonnerre de la grosse caisse !... Tzing ! At-zing ! L'éternuement des cymbales !... Beu-beu ! Beu !... sourd mugissement de l'ophicléide ! Et, brochant sur le tout, voici la voix aiguë d'un clown, qui, sur les tréteaux, joue le rôle de pitre et qui hurle avec un accent bien anglais : — Entrez, miladies, entrrrez, gentlemen !... Vous allez *voar* ce que vous n'avez jamais *viou !* Entrrez aussi, petits garçons et petites filles, little boys and little girls ! Vénez voar travailler nos pensionnaires à deux et à quatre pattes. On va commencer la représentécheun !... C'est le moment, c'est le instant de faire

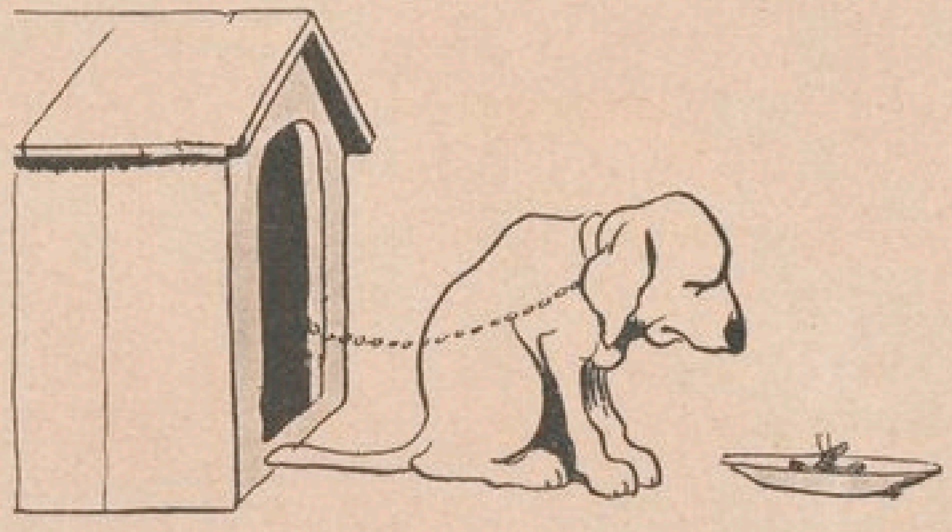


connaissance avec le Grand Cirque Harry-Koblan, — *the Great Zoological Circus* ! — le Grand Cirque des Animaux, indeed ! — le plus célèbre cirque dans le monde !... Go in ! Come in ! Miousic !

Et, à cet appel du clown, la « miousic » c'est-à-dire l'ophicléide, la grosse caisse, les cymbales redoublent leur assourdissant tintamarre !

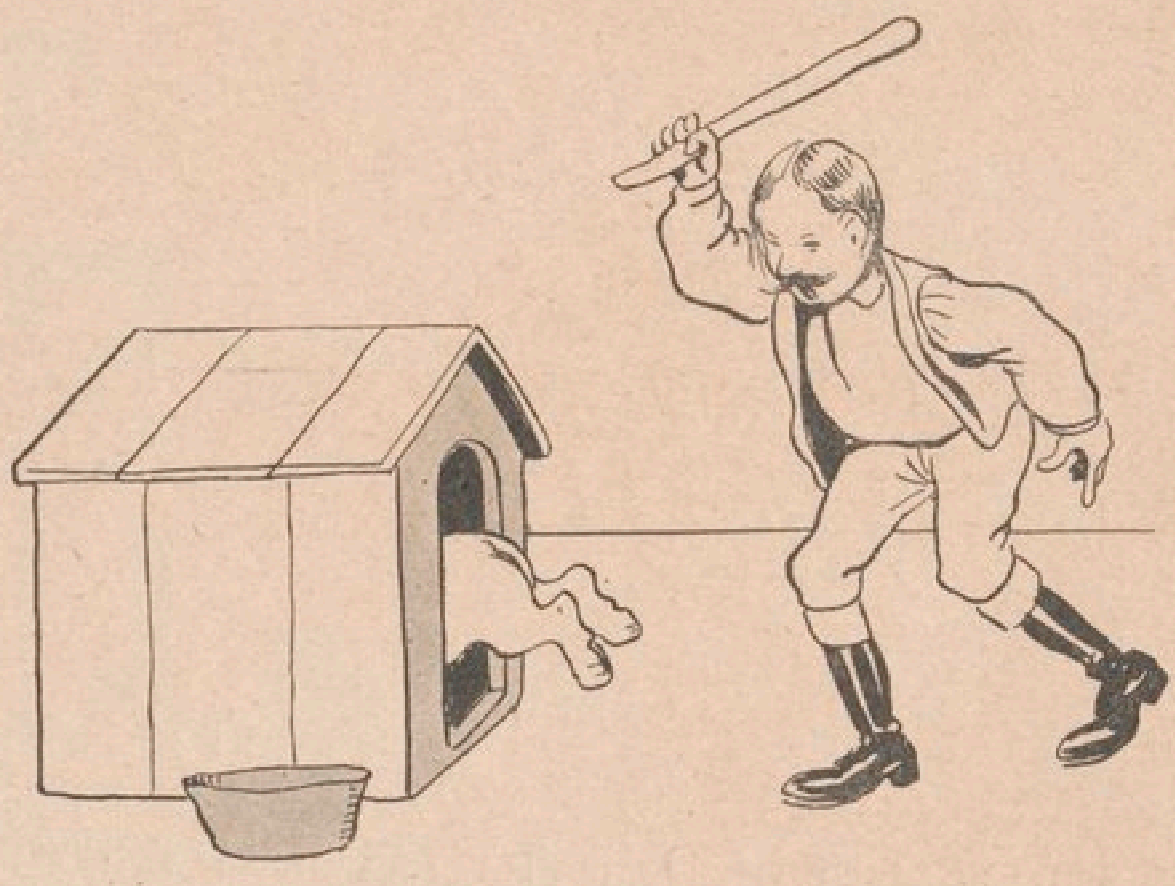
Or, cette parade, aimables lecteurs, avait lieu sur la place de la Mairie de Pommeville-sur-Cidre, gros bourg de Normandie, comme l'indiquait suffisamment son nom. C'était la fête de la localité. Et parmi les boutiques de pain d'épice et de jouets, parmi les tirs hydrauliques, les pâtisseries en plein vent, les manèges de chevaux de bois, les montagnes russes et les baraques de chevaux hygiéniques, les dominant tous — comme le Panthéon domine les maisons d'alentour — par les vastes dimensions de son édifice de planches et de toiles, s'élançait le Grand Cirque Harry-Koblan qui venait de s'ouvrir devant la foule des promeneurs émerveillés — le Grand Cirque Harry-Koblan, dont les pensionnaires à deux et à quatre pattes se trémoussaient sur son estrade, pour engager les badauds à entrer.

Et les Pommevillais ne se faisaient pas tirer l'oreille. Car il avait une réputation européenne, ce cirque Harry Koblan ! C'était en effet, comme l'avait annoncé le clown Paddy, qui faisait le boniment dans son jargon franco-britannique, le Grand Cirque des Animaux : la véritable troupe de ce luxueux établissement, c'était une troupe de bêtes savantes, habiles à enthousiasmer le public par des « numéros » aussi variés que sensationnels.

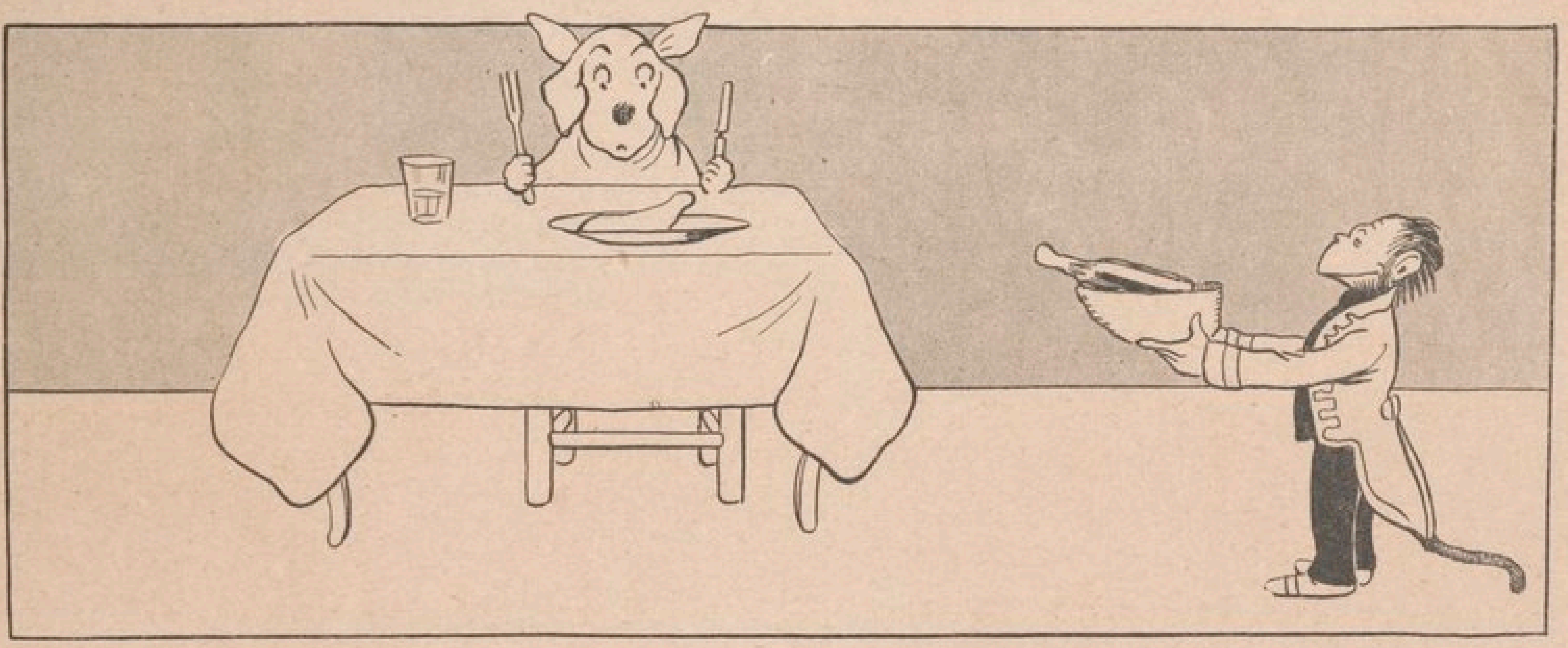


La famille Koblan, qui dirige avec tant d'autorité ce Grand Cirque Zoologique, comprend d'abord — honneur aux dames — la

sémillante et jolie Mme Zulma Koblan, la seule écuyère du monde civilisé qui sache unir la force à la grâce, et son mari, l'illustre Harry-Koblan, surnommé le Centaure des Deux-Mondes, car, émule et rival du fameux écuyer Buffalo-Bill, l'art équestre n'a plus de secret pour lui : Harry est l'homme-cheval par excellence.



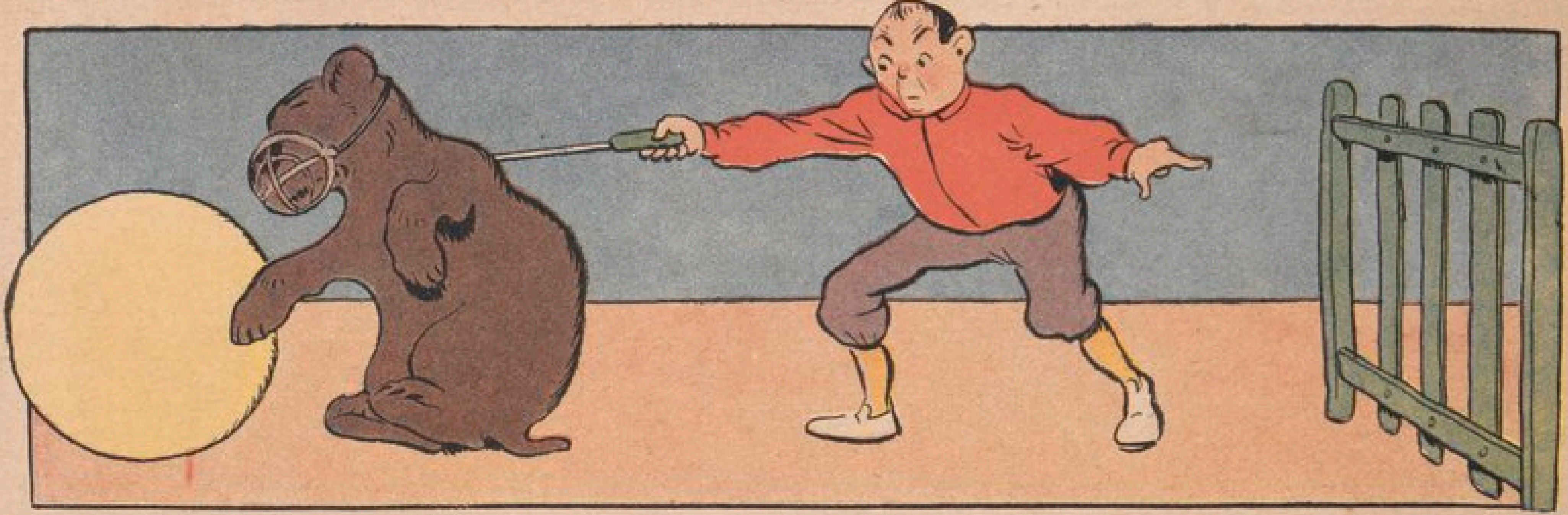
Vient ensuite le jeune Timoléon, le fils de la maison, qui y remplit à la fois les fonctions de lad ou garçon d'écurie et tous les rôles qu'on veut bien lui donner dans les représentations. Les gifles maternelles et les coups de botte de Monsieur son père ont assoupli son échine aussi bien aux exercices de l'Homme-Serpent qu'au dressage des animaux.



Enfin, la troupe se renforce d'un clown anglais, Paddy, que nous venons de voir hurler éloquemment, et un Auguste très français qui s'appelle César ; ce qui lui permet de faire imprimer sur ses cartes de visite : César, Auguste — comme un empereur romain.

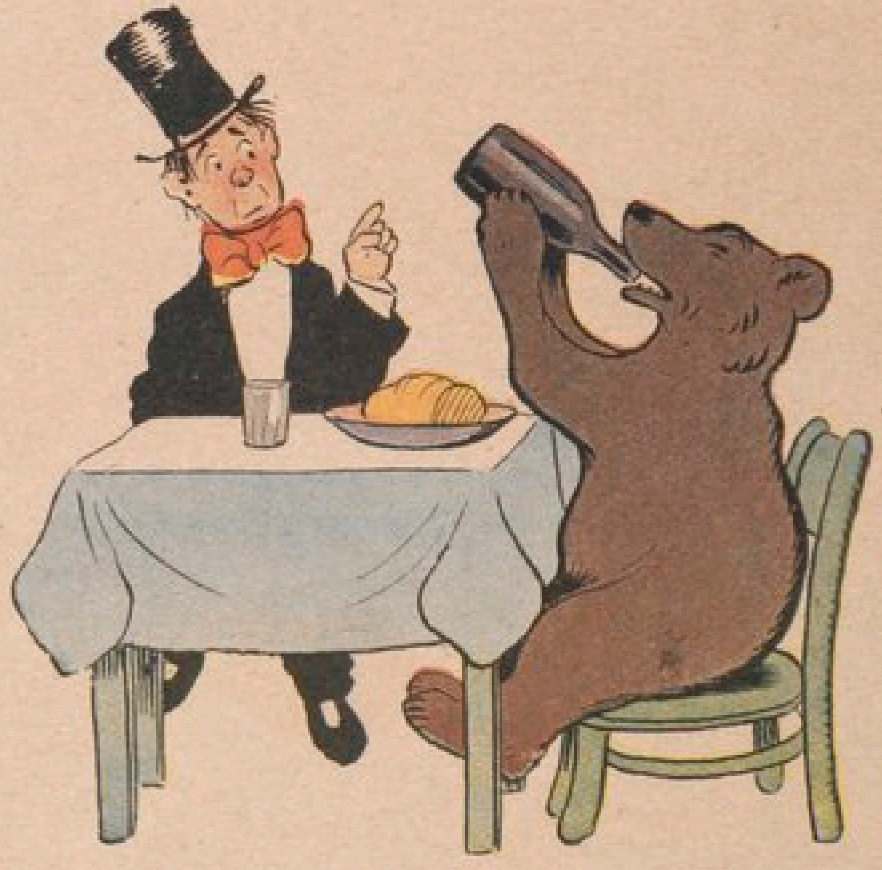
Et maintenant, passons aux véritables héros de l'établissement, aux artistes les plus applaudis du Grand Cirque, c'est-à-dire aux sept animaux si intelligents auxquels il doit sa renommée et ses succès dans les foires.

Car ils sont sept. Les voici tous rassemblés. Il y a là Patte-en-Fer l'ours, Carotin le chien, le singe Noisette, le pélican Cadet-Grosbec, le chat Jaune-d'Œuf, le porc Radis-Rose et Vol-au-vent, l'éléphant si sympathique !



Mais hélas ! Ils n'ont pas le sourire, les pauvres animaux ! Qu'ils ont l'air dolent et malheureux, ces favoris du public ! Qu'ont-ils donc ? Pourquoi cette tristesse dans leur attitude et dans leurs regards ? Demandez-le à leurs maîtres, dont la rapacité cause toute leur peine !

Comment être gai quand on est si mal nourri ?

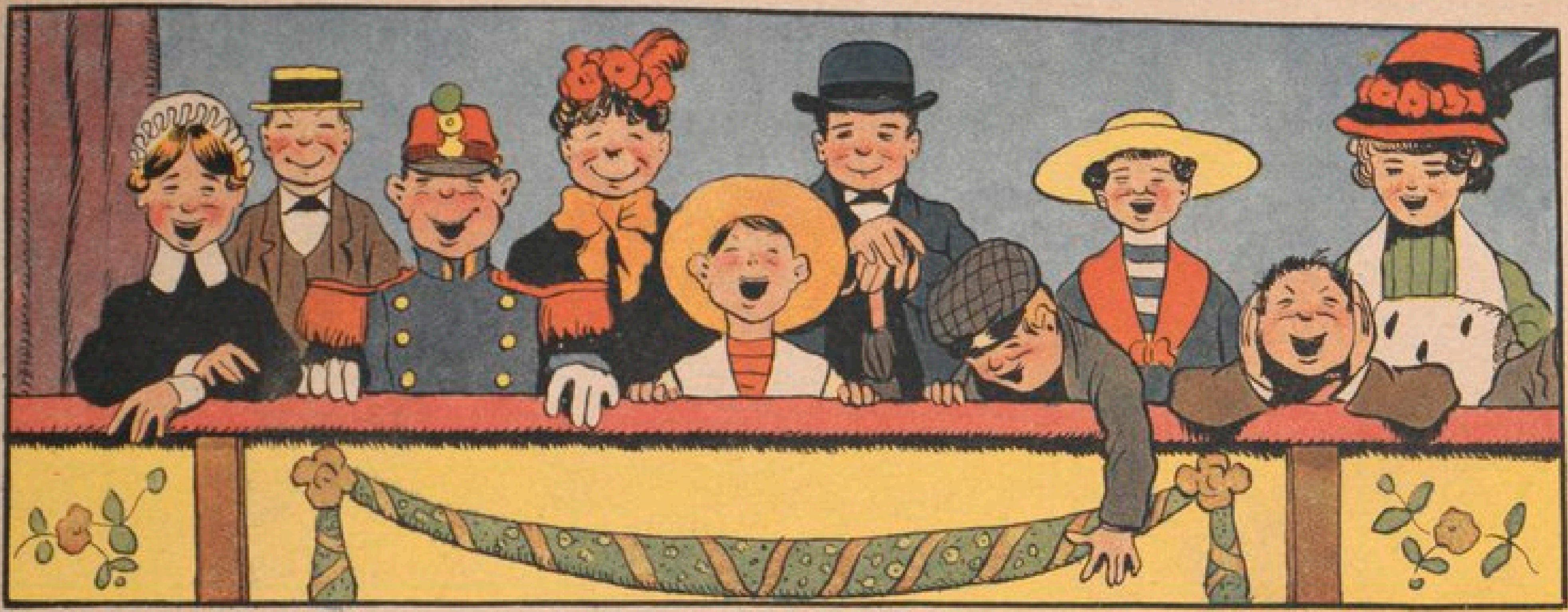


Timoléon Koblan a l'habitude de présenter à l'éléphant des ratatouilles de légumes innommables devant lesquelles reculerait même un habitué des restaurants à dix-neuf sous, café compris. Bien que la portion soit toujours exiguë, Vol-au-Vent, le cœur soulevé de dégoût, ne peut jamais l'achever. Aussi maigrit-il dans d'inquiétantes proportions. Sa large culotte de peau flotte maintenant sur ses jambes émaciées en creusant des plis de plus en plus nombreux :

— Bientôt, songe-t-il en essuyant une larme, je ne serai pas plus gros qu'une cigogne !

Et il regrette amèrement la grande forêt d'Asie qui l'a vu naître et les succulents fruits sauvages qu'il dégustait, dans sa jeunesse, sur les bords du Gange, et il maudit le jour où les hommes l'ont capturé pour le réduire à la plus dure des servitudes.

— Ce que je trouve de plus pénible dans notre sort, déclare le chien Carotin à qui veut l'entendre, c'est le perpétuel et ironique contraste qui existe entre les joyeuses scènes que nous jouons devant le public et les malheurs de notre vie réelle. Ainsi, moi, dans nombre de mes « numéros », la foule s'égaie de me voir confortablement attablé, la serviette au cou, la fourchette à la patte, devant des festins de Balthazar. Noisette, le singe, qui joue le rôle de groom, me sert des mets succulents : pou-

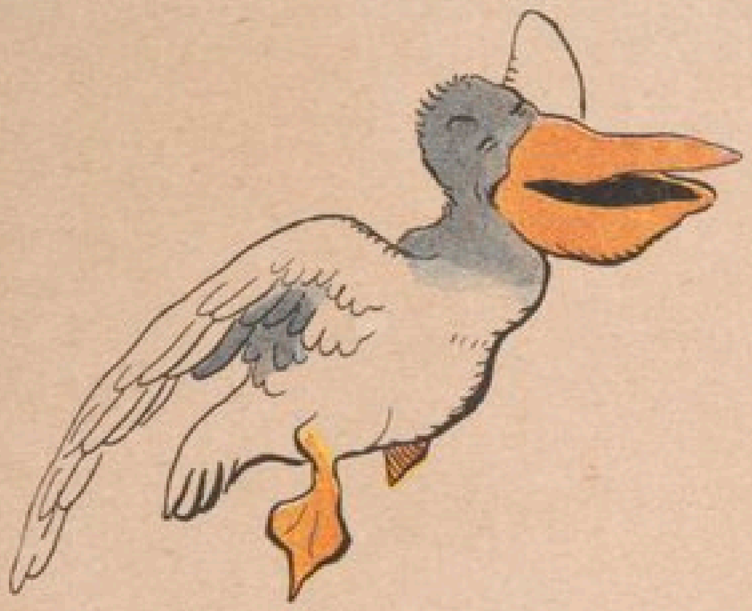


lardes truffées, pâtés d'alouettes, gâteaux de Savoie, fruits splendides, arrosés des vins les plus généreux ! J'ai l'air d'un chien gourmet pour qui rien n'est trop bon !

Malheureusement, ces volailles et ces merveilles culinaires sont en carton, les bouteilles de Médoc et de Beaune sont en bois peint, et, dans la réalité, tandis qu'on ne donne au pauvre Noisette qu'une très maigre pitance, je dois me contenter de quelques os que les maîtres me jettent comme à regret.

Encore, s'il n'y avait pas les coups de trique, en guise de dessert !

Mais le sieur Harry Koblan, notre illustre maître, a la main violente et rude, et il ne nous les épargne guère lorsqu'il est de méchante humeur. Demandez un peu au camarade Noisette s'il y va de main morte avec nous. Dernièrement, il a failli lui briser l'épaule d'un coup de matraque !



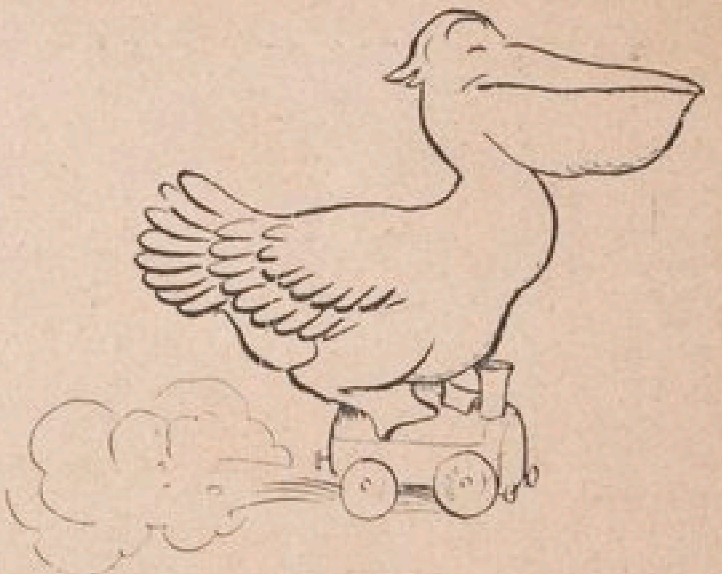
— C'est la pure vérité ! témoigne Noisette. Je me suis relevé la nuit pour en pleurer... J'en pleure encore !

En entendant cela, l'ours Patte-en-Fer balança un moment la tête suivant une habitude chère aux ours de tous les pays et grogna de sa voix bourrue :

— Belle affaire, Carotin et Noisette, que vos coups de bâton auprès des tortures que m'inflige cet imbécile de Paddy lorsqu'il me fait répéter le travail que je dois accomplir en représentation. Cet animal de clown est plus malfaisant encore que votre Harry. Ne s'avise-t-il pas maintenant, armé d'une lance, de me piquer atrocement avec le fer aigu de cet engin pour me donner plus d'entrain dans mes exercices ?

« Et puis, moi aussi, je connais les bons repas en carton qu'on fait dans le cirque lorsque, présenté au public par l'Auguste César, je feins de m'enivrer en vidant des bouteilles où il n'y a rien ! Et, après mon numéro, qu'est-ce que je trouve dans ma gamelle pour mon souper ? Des arêtes de hareng saur ou des crânes de lapin, auxquels on n'a pas même laissé un lambeau de chair ! Aussi, ma santé s'en ressent-elle ; mon caractère devient grincheux. Je maigris et je m'aigris. Un de ces quatre matins, voulez-vous parier que je mange Paddy, sans sel ni poivre ?

« Ah ! le public, qui rit à gorge déployée en nous voyant parader dans le cirque avec

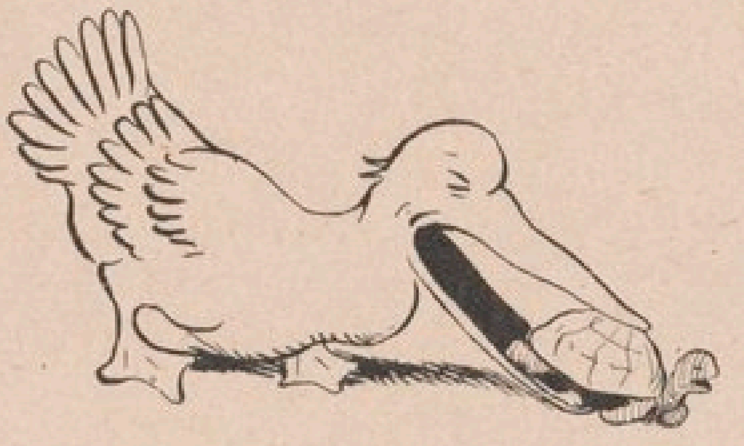


grâce, le sourire aux lèvres, ne se doute guère de toutes les souffrances intimes que masque ce sourire ! Il nous croit heureux, ce public, en nous voyant si gais !

— Mes amis ! s'écria alors le singe Noisette en voyant ses compagnons si abattus, ce n'est pas le moment de nous décourager. Défendons-nous ! Protestons avec énergie contre l'existence indigne de nous, que nous imposent nos tyrans ! Et la meilleure des protestations, c'est le sabotage ! Sabotons donc avec entrain, mes frères ! Couvrons nos bourreaux de ridicule devant le public !

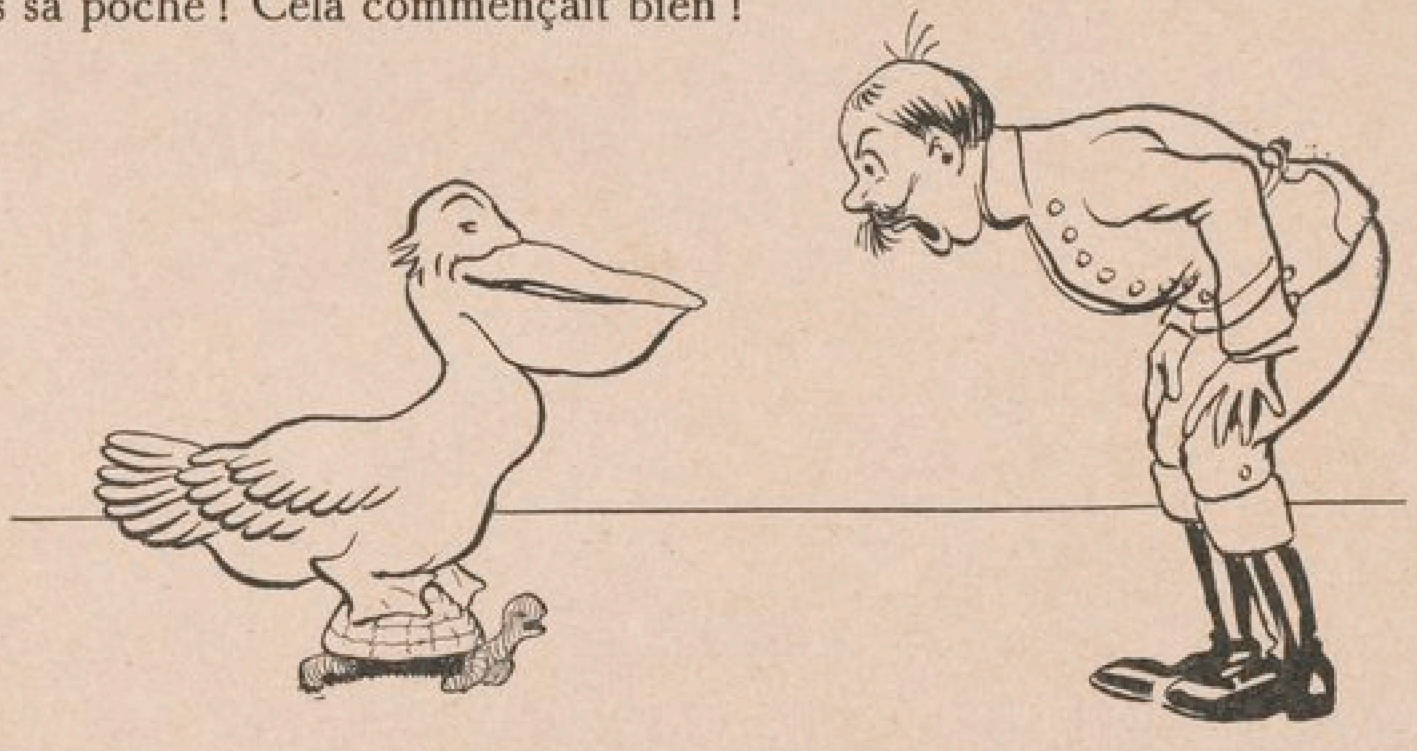
— Oui, Oui ! Sabotons ! Sabotons ! clamèrent tous les animaux. Vive le Sabotage ! »

Et, comme c'était Cadet-Grosbec, le pélican, qui devait entrer en scène le premier dans la plus prochaine représentation, c'est à lui que revint l'honneur d'inaugurer le système de sabotage adopté par tous.



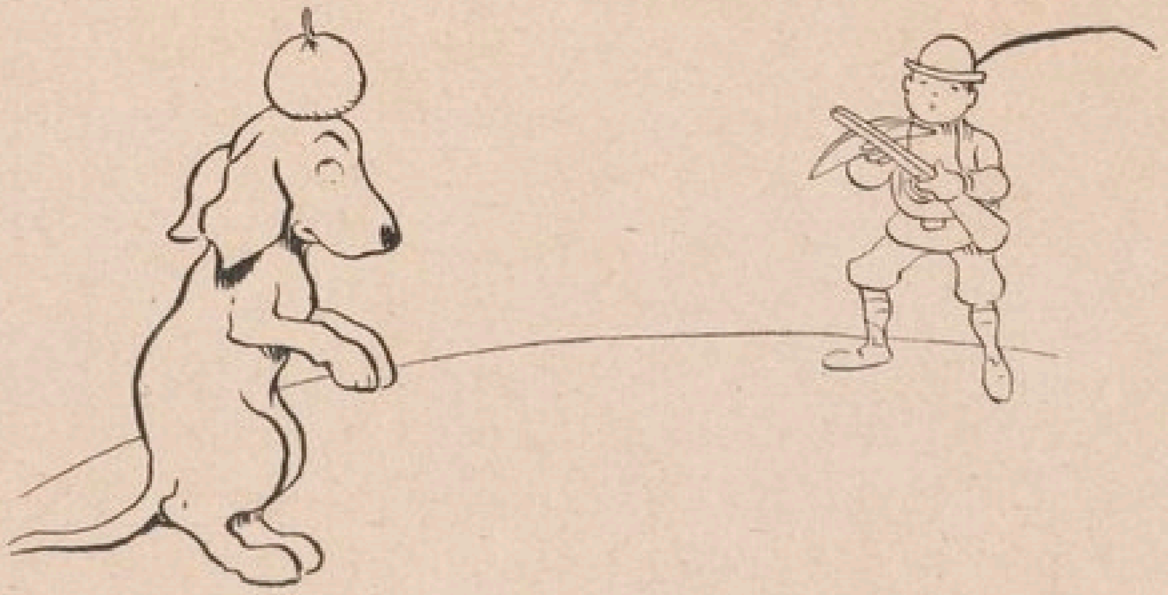
Son numéro consistait à se pavaner dans le cirque, puis, tout à coup, à buter contre une pierre. Il tombait et, en se relevant, il exprimait, par une pantomine vive et animée, qu'il avait la patte blessée et était incapable de marcher. Aussitôt, il ouvrait le bec, et il en sortait une petite locomotive à ressort. Cadet-Grosbec sautait dessus et la locomotive l'emportait à toute vitesse au milieu des rires et des applaudissements de l'assistance.

Or, voici comment s'y prit l'ingénieux palmipède pour saboter cet exercice. Jusqu'à la chute, tout se passa régulièrement, comme d'habitude. Mais au lieu de la petite locomotive, ce fut une tortue que le pélican lâcha dans l'arène. Et, gravement, il s'installa dessus comme il avait coutume de s'installer sur la locomotive. Seulement, la tortue eut beau agiter ses pattes : sous le poids supplémentaire du pélican, elle ne put même pas démarrer. Et Grosbec resta là, l'air béat, malgré les objurgations du patron stupéfait et furieux, que la foule se mit à huer en l'accablant de quolibets et de « noms d'oiseaux ». Harry dut emporter le pélican dans ses bras et la tortue dans sa poche ! Cela commençait bien !



CHAPITRE II

LE FILS DE GUILLAUME TELL. — LES RATS S'EN MÊLENT ! — CHASSE A COURRE ! — RADIS-ROSE S'ENVOLE. — PADDY REPASSEUR DE NEZ. — HARRY FAIT L'OURS. — LA POUDRE D'ESCAMPETTE.



Ce fut Carotin, le chien couleur carotte pas mûre, qui succéda, dans le cirque, au malicieux Cadet-Grosbec.

Il fit une entrée sensationnelle, suivi du jeune Timoléon, qui portait un chapeau à plume sur la tête, une pomme dans une main, une arbalète dans l'autre. Il représentait Guillaume Tell, le fameux archer suisse, et il allait jouer, avec Carotin comme comparse, la célèbre scène où cet illustre arbalétrier atteint et transperce d'un trait acéré la pomme placée sur la tête de son fils Semmy.

C'était l'intelligent Carotin qui devait jouer le rôle de l'innocent Semmy. Mais notre chien, lui aussi, méditait son sabotage. Au moment où, la pomme sur la tête, il vit Timoléon-Guillaume Tell, qui, à quelques mètres en face lui, visait le fruit, appuyer sur la gâchette de l'arbalète, zest ! il baissa vivement la tête... Naturellement, la pomme tomba, pendant que la flèche passait en sifflant au-dessus des oreilles de Semmy-Carotin, pour aller se planter en plein dans une cible fort imprévue, c'est-à-dire dans le bas du dos du clown Paddy, lequel se mit à hurler en faisant de fort laides grimaces.

— En croyant tirer dans une pomme, se disait Carotin en riant sous cape, il a attrapé un melon !

Et sans perdre de temps, tout en faisant ces réflexions, il s'élançait sur la reinette qui avait roulé sur le sable de l'arène, la saisissait délicatement entre ses crocs sous les yeux et au nez du jeune Koblan ébahi et courait la porter à son ami l'éléphant Vol-au-Vent.

Inutile d'ajouter que le brave pachyderme n'en fit qu'une bouchée. Il trouva le fruit savoureux et la farce excellente !

Le public partagea entièrement l'opinion de l'éléphant et la manifesta en faisant, à l'intelligent Carotin, une ovation de cris de joie et d'applaudissements.

Celui-ci, qui ne manquait pas d'aplomb, vint saluer l'assistance, une patte sur le cœur.

Dans le numéro suivant, le même Carotin devait apporter en scène un panier qui, sur l'ordre de Mme Zulma Koblan, s'ouvrait, et il en sortait un chat jaune qui n'était autre que notre ami Jaune-d'Œuf.

Mais l'astucieux Jaune-d'Œuf, enflammé, pour le sabotage, d'un zèle qu'avivait encore le succès de ses amis Cadet-Grosbec et Carotin, avait, d'accord avec ce dernier, truqué le fameux panier. Au lieu de s'y enfermer, comme d'habitude, il y avait emprisonné tous les rats qu'il avait pu attraper vivants dans les écuries du cirque et aux alentours.

En sorte que, lorsque Carotin eut déposé au milieu du cirque le panier magique, et que Mme Koblan eut, de sa voix suave, prononcé les paroles fatidiques :

— Et maintenant, Jaune-d'Œuf, envolez-vous de votre cage d'osier !

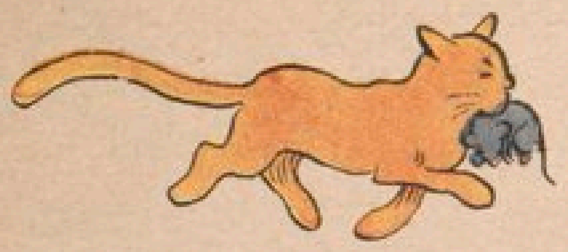
Brrrroum ! ô stupeur ! ce fut une nuée de rats qui se rua sur l'écuyère.

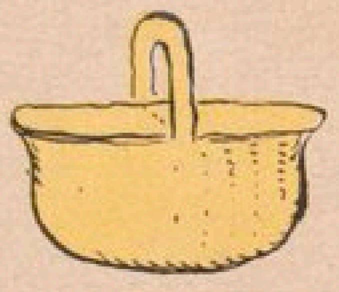
— Maman ! hurla Mme Zulma dans un cri d'horreur et d'effroi !

Et rassemblant dans ses deux mains sa jupe et ses jupons, la voilà qui se met à fuir à toutes jambes devant le galop enragé des rongeurs qui se jettent à ses trousses.

Et ce fut autour du cirque une chasse à courre inénarrable — un numéro d'un comique désopilant où la belle Zulma jouait le rôle du cerf et les rats celui de la meute !

Les jappements de joie de Carotin, les huées et les trépignements de la foule se mêlaient aux glapissements terrifiés de la dame



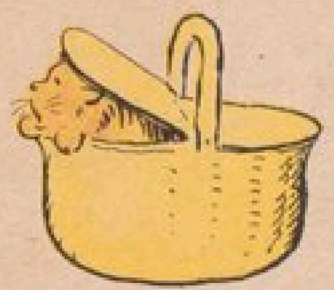


pour constituer la cacophonie la plus tumultueuse qu'on pût entendre. Enfin, Harry, aidé de Paddy, de César et de Timoléon, parvint à s'emparer des rats et à délivrer sa femme qu'on emporta à demi évanouie dans les coulisses.

Pendant ce temps-là, le singe Noisette et le porc Radis-Rose préparaient, dans l'ombre et le mystère, le quatrième sabotage, celui du numéro où le porc devait être présenté par l'Auguste César et travailler, sous sa direction, devant le public.

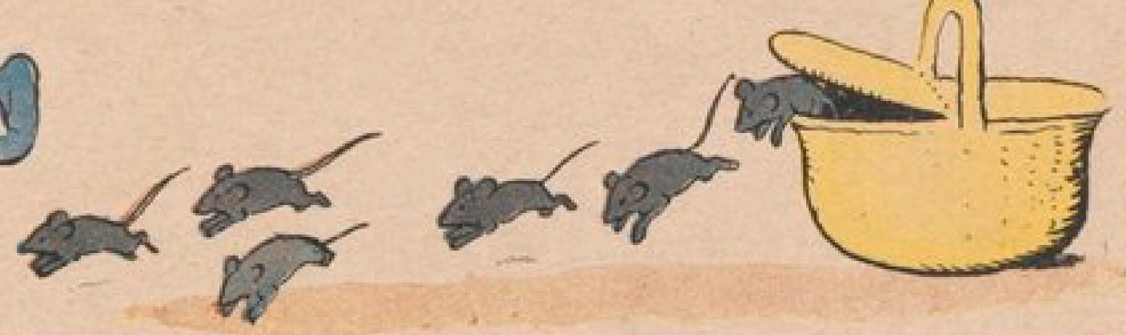
Noisette avait trouvé, par hasard, dans le voisinage, un porc en baudruche qui, une fois gonflé d'air, reproduisait à s'y méprendre la corpulence et les traits de Radis-Rose. La ressemblance était si parfaite que Radis-Rose, en apercevant ce sosie, sentit une larme perler dans le coin de son œil comme devant un frère jumeau, retrouvé après une longue absence.

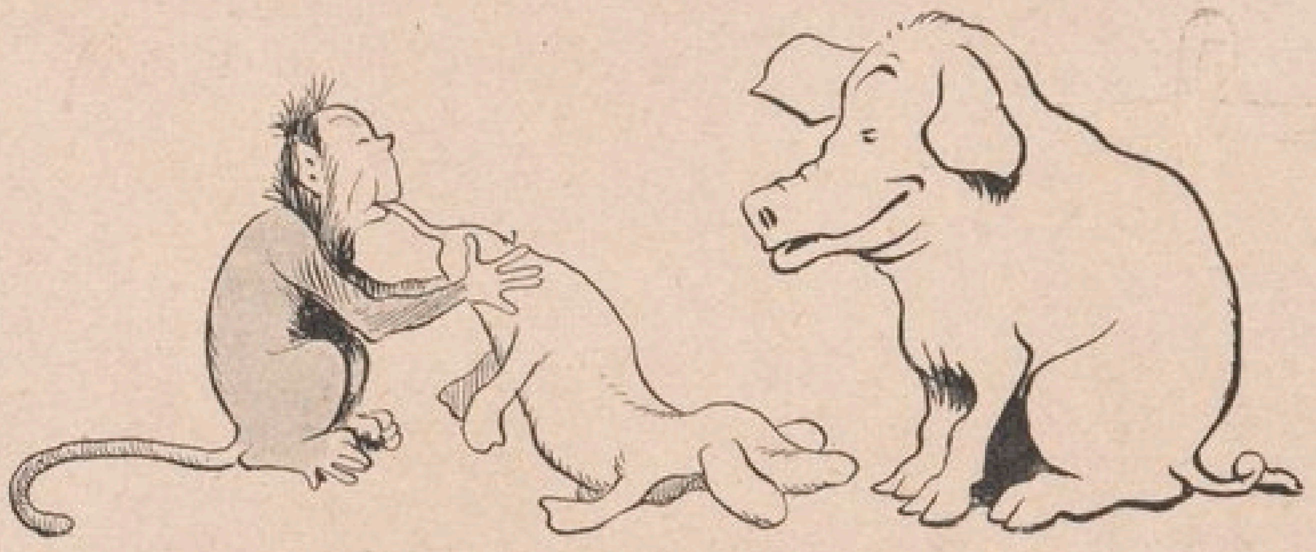
En entrant dans le cirque pour présenter Radis-Rose au public, l'Auguste l'aperçut dans le millieu de l'arène qui l'attendait. Après avoir salué l'assistance, César, se tournant vers le porc, lui dit :



— C'est à votre tour, Monsieur Radis-Rose, à présenter vos hommages à ces Messieurs et à ces Dames, qui veulent bien venir vous voir dans vos exercices... Allons, saluez !

Mais le porc resta immobile. Surpris, César réitéra son injonction. Radis-Rose ne bougea pas. Alors, impatienté, l'Auguste lui envoya un grand coup de pied... O merveille !... Enlevé comme un ballon par ce choc violent, le porc s'envola dans l'espace avec la grâce





d'une bulle de savon, en tournant sur lui-même — car, nos intelligents lecteurs l'ont déjà deviné, ce faux Radis-Rose était son sosie, le porc en baudruche que Noisette avait substitué à son complice, le vrai Radis-Rose, resté dans la coulisse.

Et César, qui le prenait toujours pour son élève, faillit perdre connaissance, de stupeur, en le voyant voltiger ainsi dans l'espace.

Mais il fut bientôt rappelé à la réalité de la situation par une grêle de pommes cuites qui se mit à pleuvoir sur lui de toutes les places du cirque, au milieu des clameurs et des cris d'animaux. Comme les petits bancs commençaient à entrer dans la danse, il crut devoir se dérober, par une retraite rapide, à cette ovation à rebours.

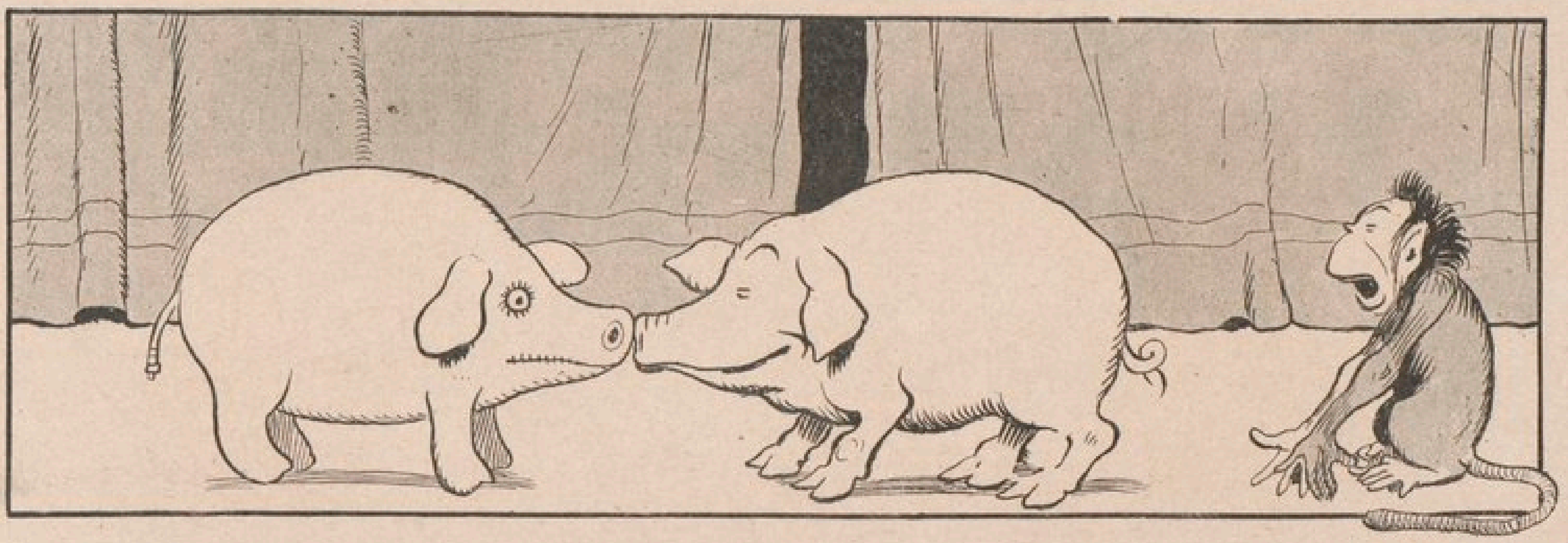
Et maintenant, voici le sympathique Vol-au-vent qui s'avance avec le clown Paddy, travesti en joyeux rémouleur. Il porte une meule que l'éléphant se met à tourner avec sa trompe tandis que le clown repasse un couteau.

— Prends garde, Paddy, car tout en tournant ta meule, Vol-au-Vent braque sur ton nez à la Cyrano deux petits yeux moqueurs et un sourire vindicatif au fond desquels brille la joie des vengeances prochaines !

Mais Paddy n'a pas le moindre soupçon de ce qui l'attend ! Paddy continue à repasser son couteau sans méfiance. Paddy ignore que son gigantesque tourne-mécanique a voté, lui aussi, le sabotage des numéros... Et Paddy repasse toujours, le nez penché sur la meule, en accompagnant son mouvement d'une chanson anglaise !

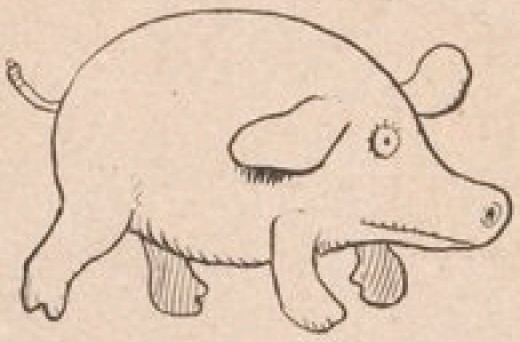
Fatale imprévoyance !

Car, tout à coup, l'éléphant, après avoir imprimé un violent élan à la meule, lâcha le tourniquet, saisit la tête de l'infortuné rémouleur avec sa trompe et crac ! lui applique la face sur la roue de pierre !



Paddy glapit comme un putois qui a la queue prise dans un engrenage.

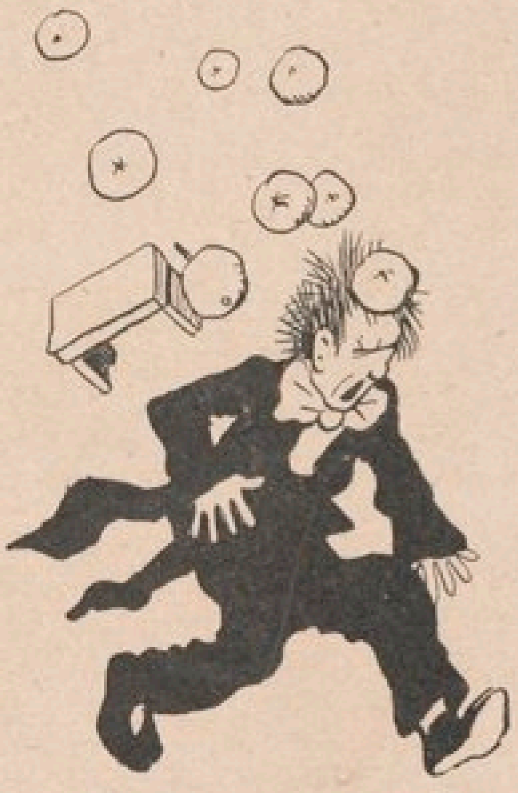
Quand l'éléphant le lâche, il n'a plus qu'une moitié de nez. L'autre moitié a été rabotée par la meule ! Et, pour toute consolation, c'est un ouragan de pommes cuites que la foule déchaîne sur le malheureux clown au nez saignant, obligé de s'enfuir sous les huées et les projectiles.

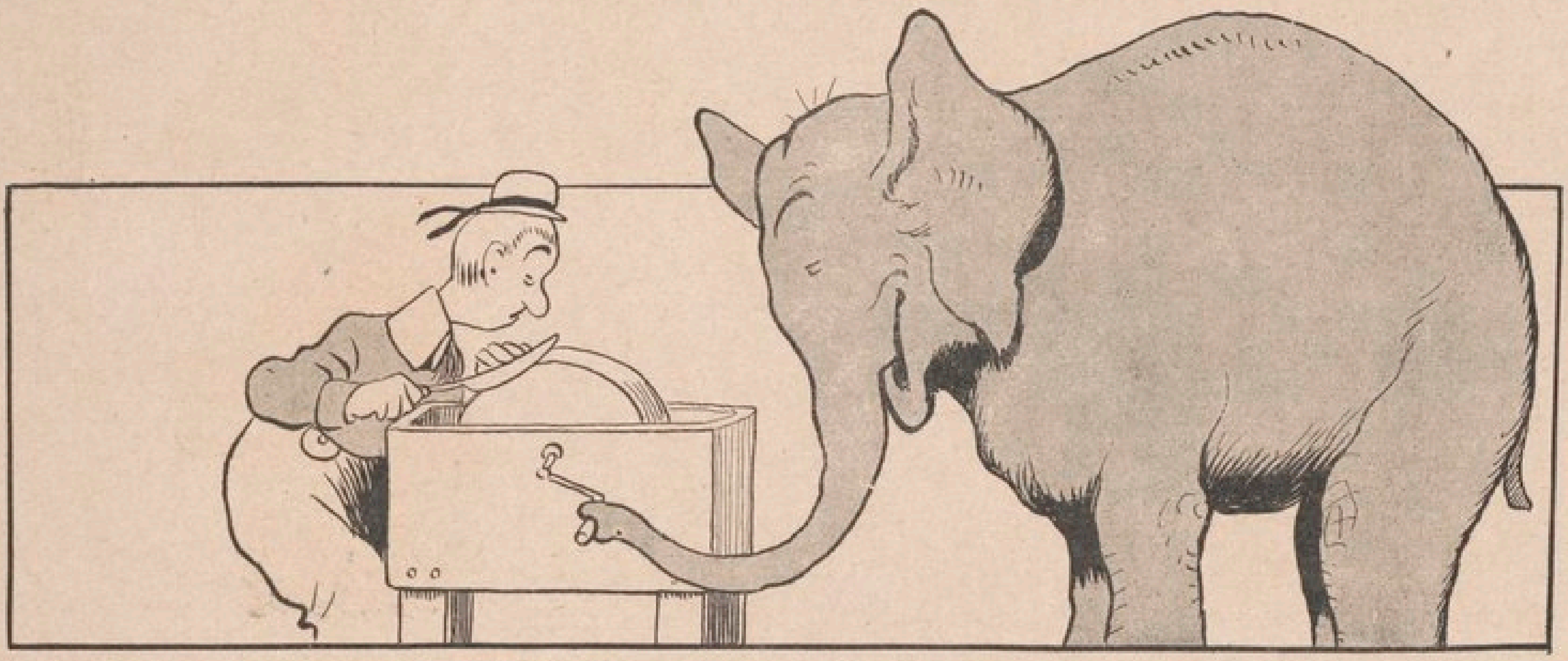


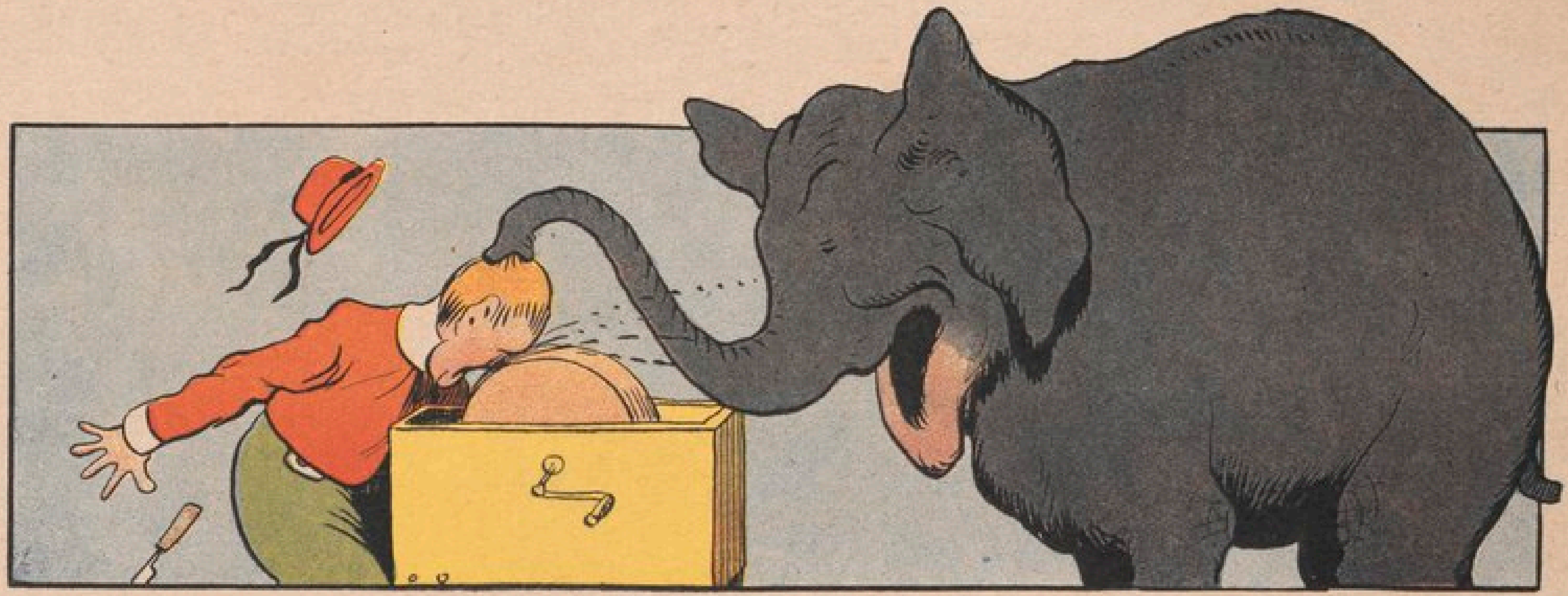
Rentré dans les coulisses, il s'empresse de constater, dans un miroir, les dégâts de son visage fort mal en point.

— Ho ! s'écrie-t-il avec douleur. Ho ! My dear nose ! Mon cher nez ! Auparavant, je en avais trop ! Maintenant, indeed ! Je n'en ai plus assez !

Mais le plus magistral de tous ces sabotages devait être l'œuvre du gros Patte-en-Fer l'ours. Lorsque vint son tour de paraître dans le cirque, maître Harry, le patron, qui se réservait la gloire de le faire travailler devant le public, se disposait déjà, dans les coulisses, à lui attacher sa muselière. Mais il avait compté sans son hôte. Et Patte-en-Fer se chargea de lui démontrer toute la justesse de son nom : en deux vigoureux coups de sa patte formidable, il s'empara de lui et lui arracha la muselière. Harry, épouvanté, voulut crier : l'ours ne lui en laissa pas le temps. La muselière s'abattit sur son visage, et Patte-en-Fer la lui attacha solidement derrière la tête. Puis il lui passa au cou la corde que Koblan se proposait de mettre au sien ! Et je laisse à penser quelle tumultueuse joie éclata parmi les rangs des spectateurs lorsqu'ils





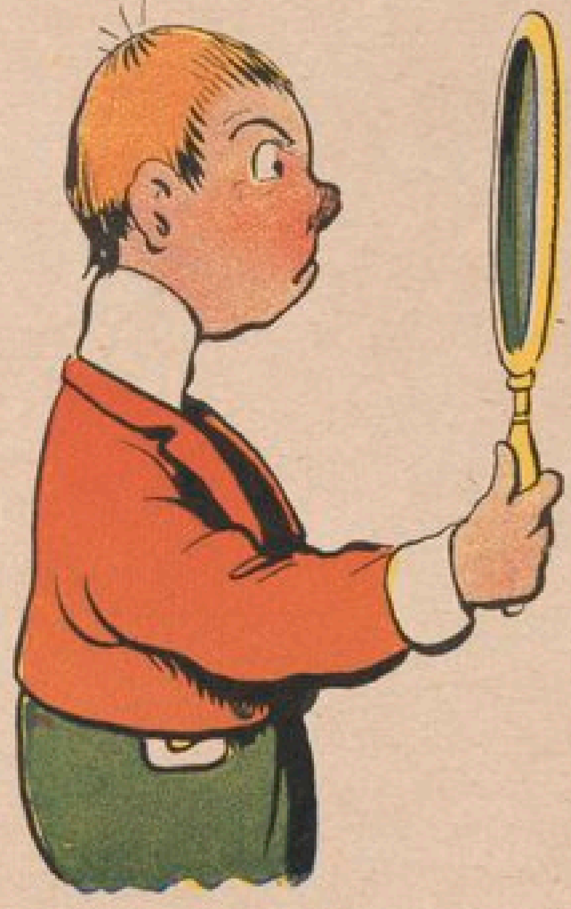


virent l'ours conduire en laisse le patron dans le cirque et se mettre en devoir de diriger ses exercices.

Pauvre écuyer ! Il fallut bon gré mal gré qu'il exécutât tous ceux du numéro ! Il dut grogner, marcher à quatre pattes, se dresser sur ses pieds sur un signe de Patte-en-Fer, et, finalement, un bâton passé sous les aisselles et derrière les épaules, déployer toutes ses grâces dans cette fameuse danse des ours, aussi célèbre que le boléro espagnol et que la gigue anglaise.

Mais la foule trouva Harry beaucoup moins drôle et moins habile dans ces diverses acrobaties que le véritable et habituel titulaire du rôle, c'est-à-dire que Patte-en-Fer lui-même.

Aussi, tout en applaudissant l'ours pour son ingénieuse idée du renversement des emplois, témoigna-t-elle bruyamment son mépris au maître.

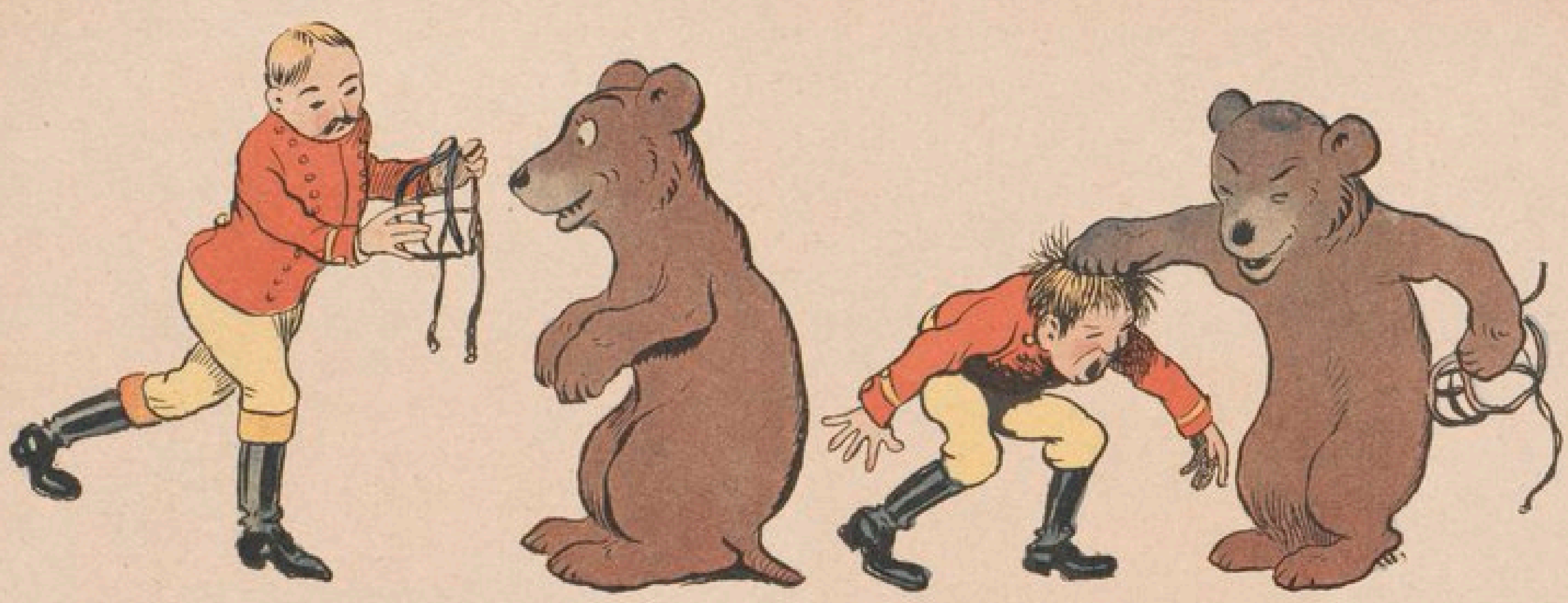


On remarqua, ce jour-là, dans le quartier, une hausse formidable sur les pommes cuites que, pendant les entr'actes, le public du cirque se disputait à prix d'or !

Après cette série de sabotages si réussis, il ne restait plus à nos animaux qu'à proclamer la Grève. C'est ce qu'ils firent en décrétant la fuite en masse de l'établissement Koblan.

Ce fut à l'ingénieux Noisette, le subtil macaque, que fut confiée la réalisation de la première partie du plan d'évasion.

En effet, une belle nuit, tandis que tout le personnel humain du cirque était plongé dans les abîmes d'un sommeil profond et



réparateur, un bras velu passa à travers les barreaux de la cage du singe, une main qui pendait à ce bras tira un verrou sans faire le moindre bruit. C'était le bras et la main de l'astucieux Noisette qui, la porte de sa cage ainsi ouverte, s'en évada joyeusement.

Une fois libre, il s'empressa d'aller de cage en cage, ouvrant toutes les portes successivement et avec précaution pour ne pas éveiller les patrons et délivrant ainsi chacun de ses six camarades emprisonnés.

Ah ! quel cri de joie ils étouffèrent dans leur gorge prudente en se sentant enfin libres !... Libres !

Ce mot leur faisait monter au cerveau des bouffées de capiteuse allégresse !

L'éléphant surtout était fou de joie, pouvait à peine contenir les éclats d'une gaieté formidable :

— Enfin ! barrissait-il, le voici donc arrivé, ce jour que j'attends depuis tant d'années et sur lequel je n'osais plus compter du tout ! Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce jour `est une nuit !

Et on eut toutes les peines du monde à l'empêcher de traduire sa joie par un pas de cake-walk monstre qui eût certainement compromis la solidité de l'établissement et le succès de l'entreprise en éveillant tous les Koblan.

— Nous organiserons un bal dehors, si vous voulez ! clamait le singe. Mais, au nom du ciel, ne restons pas une minute de plus ici ! Filons comme du macaroni ! Fuyons comme des casseroles percées !

Et tous les sept, sous le clair de lune, s'élancèrent dans la campagne en joyeuse débandade !

Nos fugitifs ne s'arrêtèrent que loin de Pommeville-sur-Cidre, à l'abri d'un petit bois où chacun prit ses dispositions pour passer, le mieux qu'il put, le reste de la nuit.

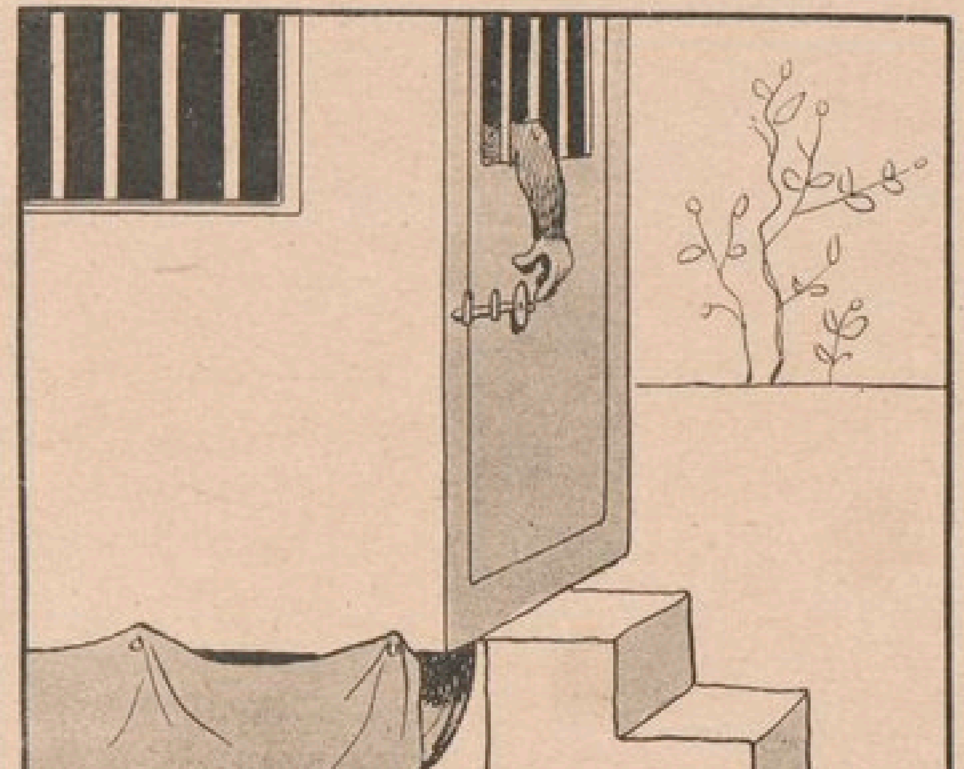
Le lendemain matin, le singe Noisette, qui avait la passion des harangues, réunit ses six camarades autour de lui, à la lisière du petit bois, et leur tint ce petit discours :

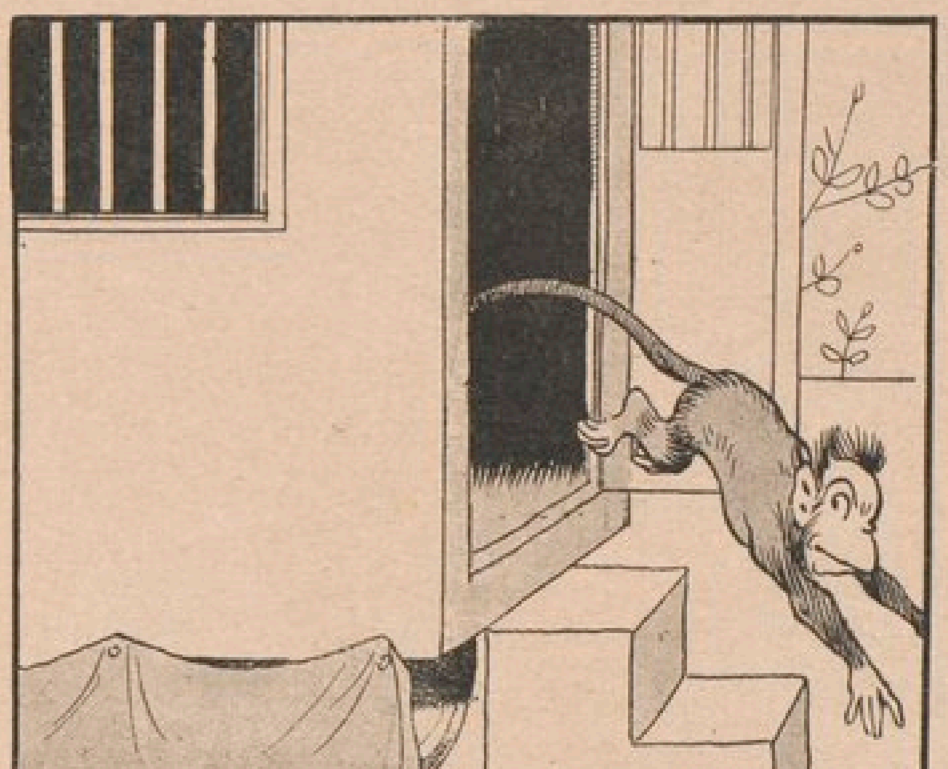
— Mes chers amis, nous voici libres, c'est très bien. Mais ce n'est pas tout ! Il va falloir maintenant pourvoir à notre nourriture et à notre entretien. Dans ce but, le mieux est, je crois, de tirer chacun de notre côté. Car, si nous nous en allions ainsi en troupe, nous ne tarderions pas à être remarqués et peut-être repris ! Il ne s'agit pas, bien entendu, pour nous procurer les choses indispensables à notre existence, de changer tout simplement de maîtres et d'aller stupidement nous replacer sous la domination des hommes ! Pas de cela, Lisette ! Vivons en animaux fiers et indépendants ! C'est à notre industrie, c'est à notre intelligence seules qu'il faut demander le moyen de nous nourrir et de vivre !

— Vive la liberté ! hurlèrent les six auditeurs avec conviction.

— Maintenant, mes enfants, embrassons-nous et à la grâce de Dieu !

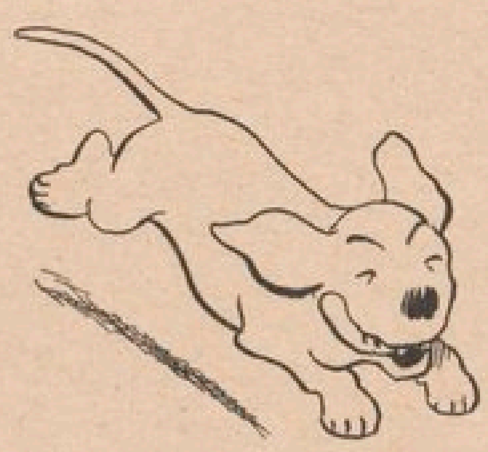
Les sept animaux s'embrassèrent avec effusion, quelques larmes brillèrent dans les yeux des plus sensibles, et chacun s'éloigna de son côté en quête du déjeuner matinal.





CHAPITRE III

Le cirque Koblan fait relache. — Cadet-Grosbec déjeune sur l'herbe. — Pêché comme un goujon ! — Est-ce un canard ? Est-ce une oie ? — Martin entre en campagne. — La tête de carpe a ressort. — Cadet-Grosbec en prison.

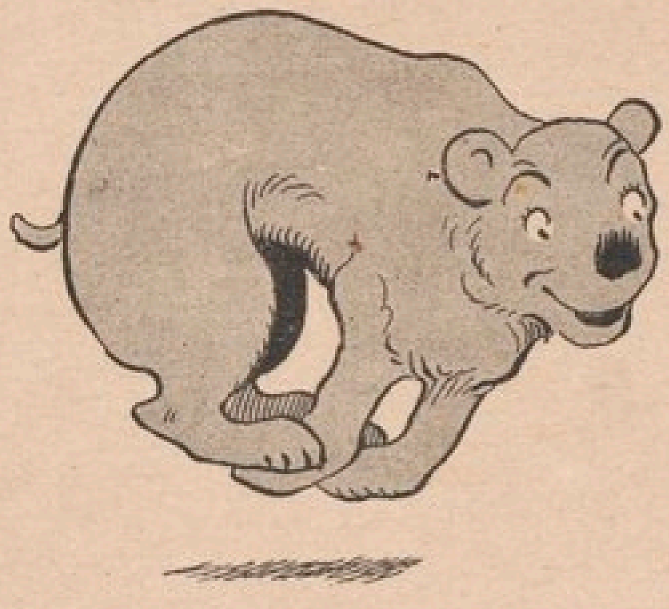


A l'heure où se passaient ces événements, là-bas, à Pommeville-sur-Cidre, la famille Koblan n'en menait pas large! Elle était dans la consternation. Elle venait de s'apercevoir avec stupeur de la disparition de la ménagerie tout entière.

— Il va falloir faire relâche! gémissait Harry au désespoir. Car il nous est impossible d'organiser une représentation sans nos principaux acteurs! Ils emportent avec eux toutes nos recettes à venir, les misérables!... Qu'allons-nous devenir, mes pauvres enfants?

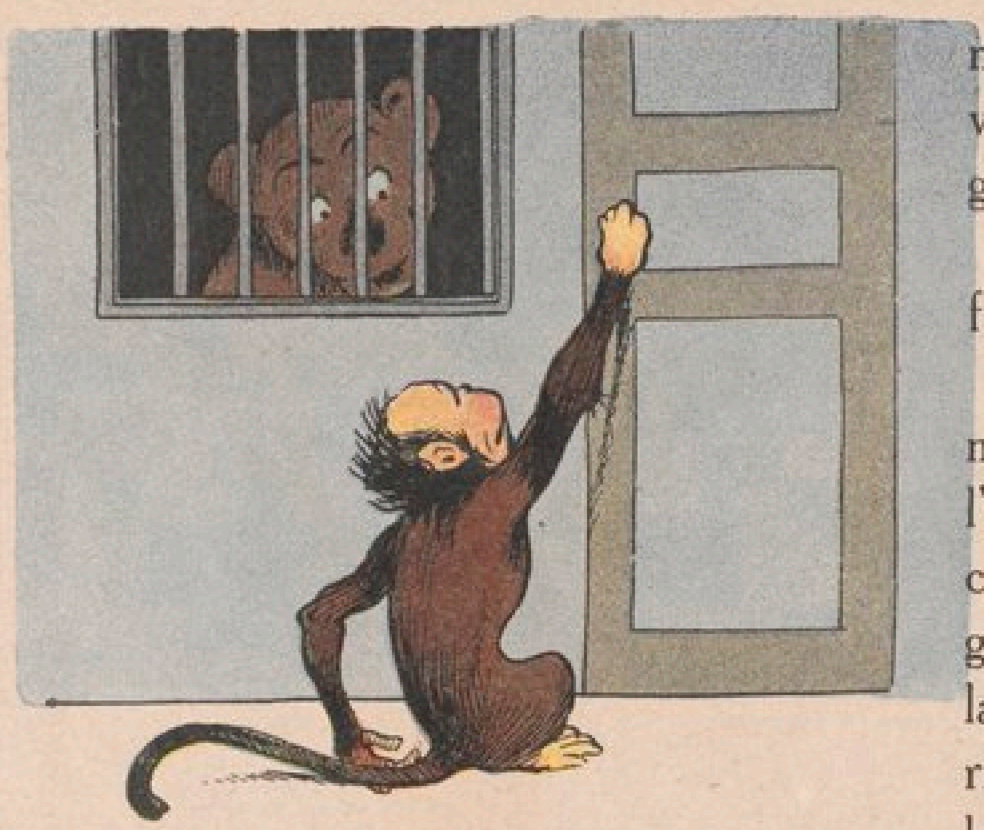
C'était là ce dont ne se souciait guère maître Cadet-Grosbec, le pélican qui, après avoir serré les pattes des camarades, trottinait paisiblement sur la route, de son pas lourd qui rappelait la démarche de l'oie. Il arriva bientôt sur les bords d'une petite rivière où un brave pêcheur à la ligne, assis sur l'herbe, surveillait, d'un œil attentif, son flotteur descendant au fil de l'eau.

Derrière lui, à quelque distance, étaient déposés son panier de pêche et une vieille boîte à lait sans couvercle où déjà frétillait une poignée de goujons, capturés par le pêcheur.



— Hé! hé! se dit Cadet-Grosbec en s'en approchant et en jetant aux poissons un regard gourmand, voici, Dieu me pardonne, d'intéressants citoyens aquatiques qui semblent bien à l'étroit dans ce cachot de fer-blanc. Allons, mes jeunes amis, je me sens pris pour vous d'une vive sympathie. Je vais briser vos chaînes et vous faire un sort! Par ici, la sortie!

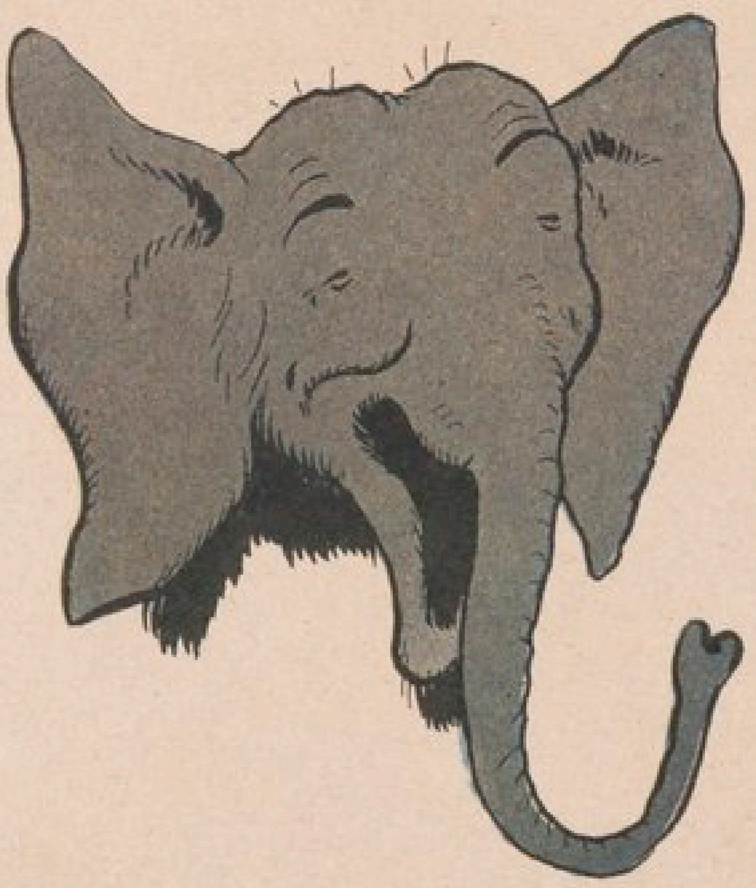
La sortie était aussi l'entrée, car, saisissant délicate-



ment la boîte avec son bec, notre pélican s'envoya, d'un seul coup, dans la gorge, tous les goujons qu'elle contenait!

Voilà ce qu'il appelait leur faire un sort, le facétieux palmipède!

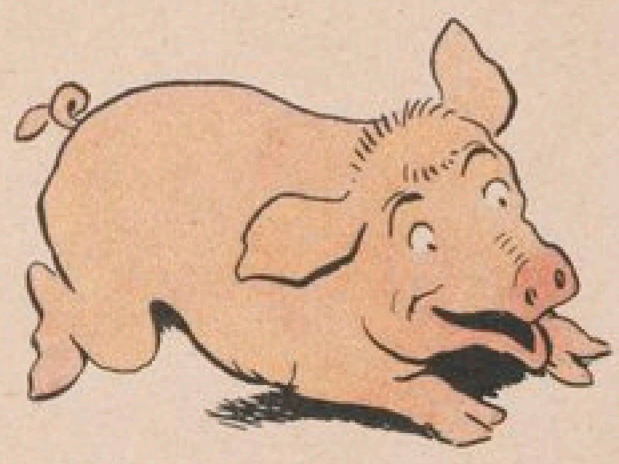
— Allons, cela ne commence pas mal! ajouta notre oiseau en reposant la boîte à l'endroit où il l'avait prise. Décidément la liberté a du bon! Et comme ce déjeuner sur l'herbe l'avais mis en gaieté et qu'une promenade sur l'eau lui parut à la fois hygiénique et agréable, il s'élança sur la rivière et se mit à nager joyeusement en gonflant la membrane de son bec. Il y avait si longtemps qu'il n'avait pu se livrer aux douceurs du canotage! Mais une escadre de canards, qui évoluait sur l'onde, n'eut pas plutôt vu s'avancer ce nouveau « collègue » qu'elle commença à jeter des cris de paon :



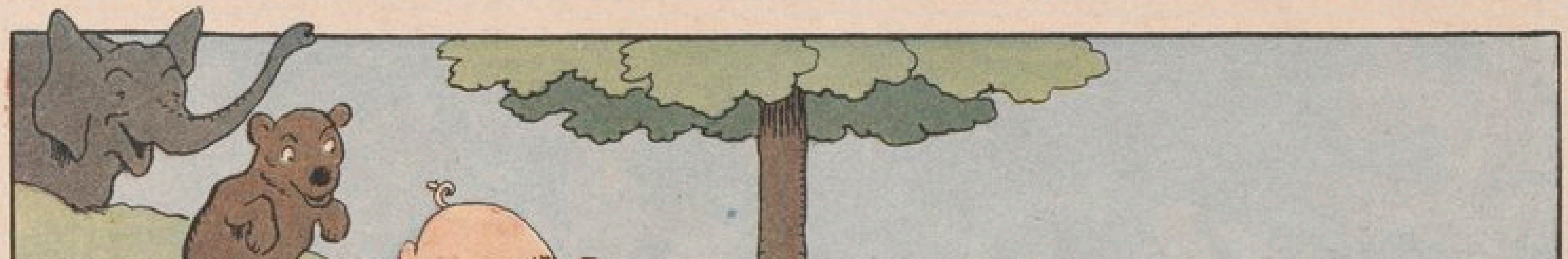
— Qu'est-ce que c'est que ça? cancanaient-ils très peu rassurés. D'où sort ce canard nouveau modèle avec ce bec énorme et ce sac qui lui pend dessous?

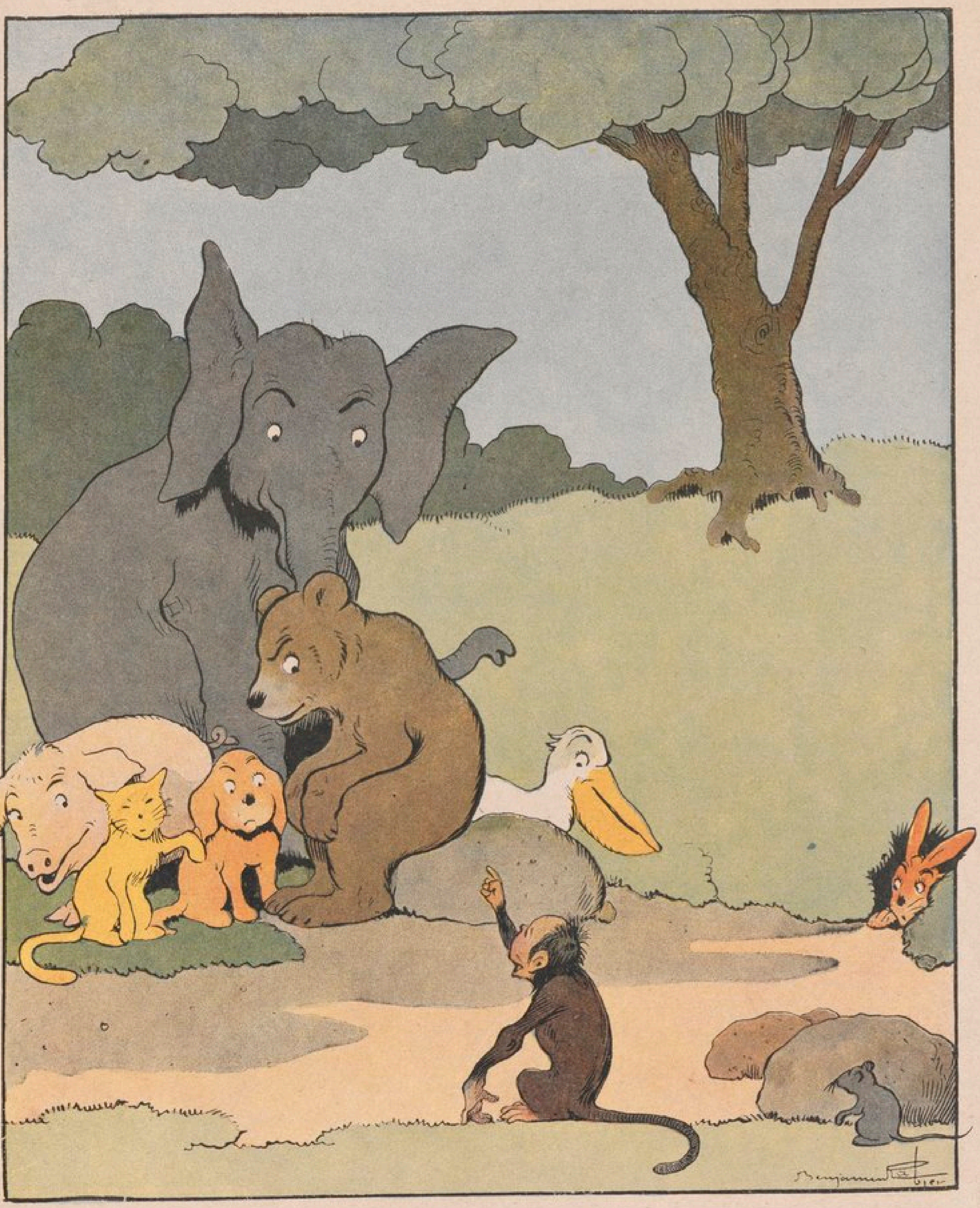
Et ce mot courut d'un bout à l'autre de la troupe effarée :

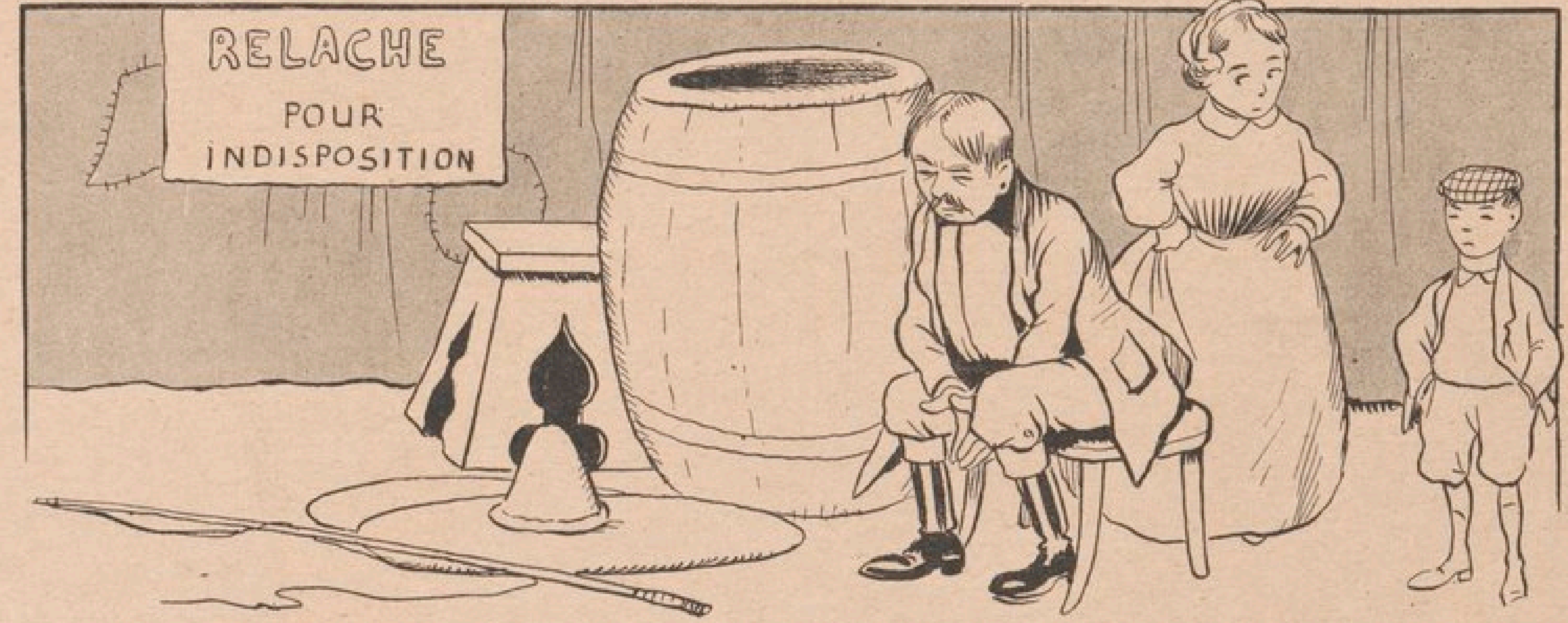
— C'est un canard qui a le sac!



Mais « le canard qui avait le sac » paraissait fort peu s'émouvoir des émois qu'il soulevait autour de lui. Quelque chose venait, sur l'eau, d'attirer son attention et l'intéressait autrement que les criailleries de ces volatiles cancaniers. Et ce quelque chose, c'était le flotteur du







pêcheur à la ligne dont notre pélican venait précisément de s'offrir la pêche et qu'il avait absorbée si gloutonnement.

Il nagea rapidement vers le morceau de liège peint de couleurs vives, mais dès qu'il en fut proche, il aperçut, dans l'eau transparente, un fil et, au bout de ce fil, un poisson qui se débattait.

C'était une ablette qui venait d'avaler l'hameçon meurtrier et qui faisait de vains efforts pour s'en délivrer.

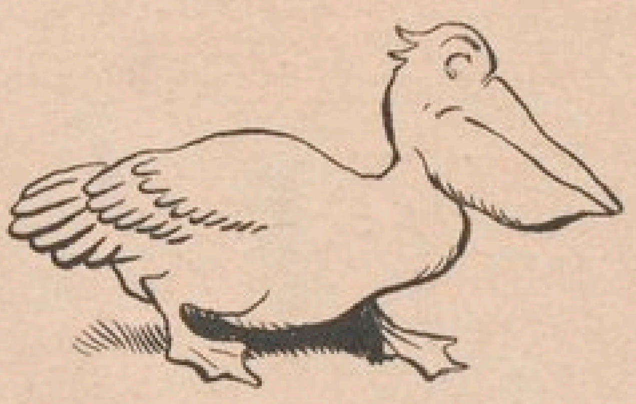
Mais Cadet-Grosbec, qui ignorait complètement les engins et le mécanisme de la pêche à la ligne, ne vit là qu'un complément de repas qui s'offrait providentiellement à lui. Aussi, n'en fit-il ni une ni deux : il plongea et goba l'ablette récalcitrante.

Au même moment, le pêcheur, sentant que ça mordait, tirait la ficelle et, sans le vouloir, ferrait bel et bien notre pélican qui, le bec accroché par l'hameçon, fut enlevé jusqu'à la rive par le pêcheur, ébahi d'amener un pareil poisson à plumes au bout de sa ligne.

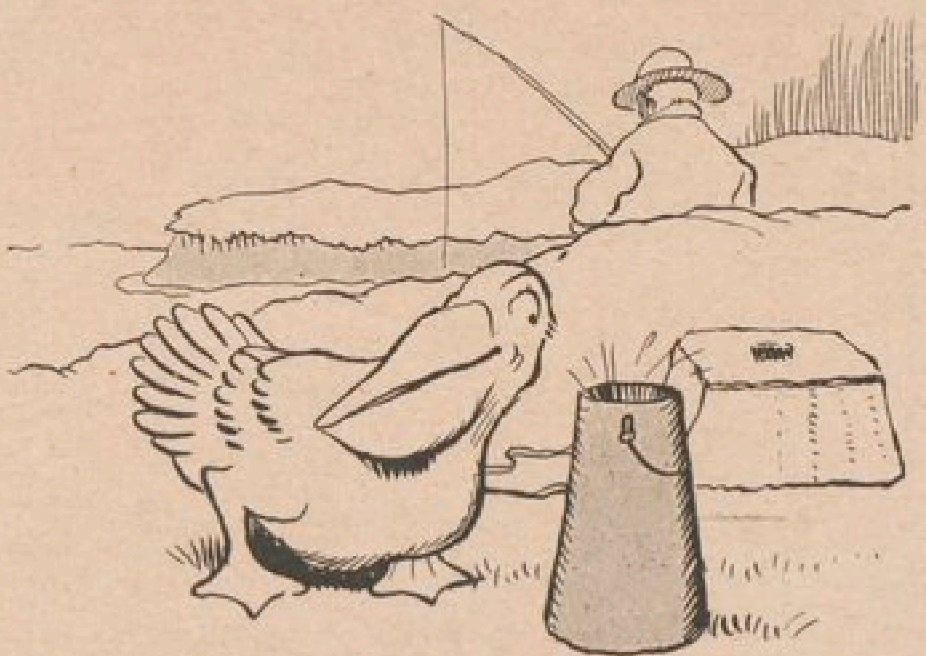
Mais comme Cadet-Grosbec se débattait de toutes ses forces au bout de la ligne, il finit par retomber dans l'eau. Mais c'était sa poche — la fameuse poche qu'il avait sous le bec — qui supporta tout le poids de l'aventure : car c'était dans cette membrane que l'hameçon s'était engagé.

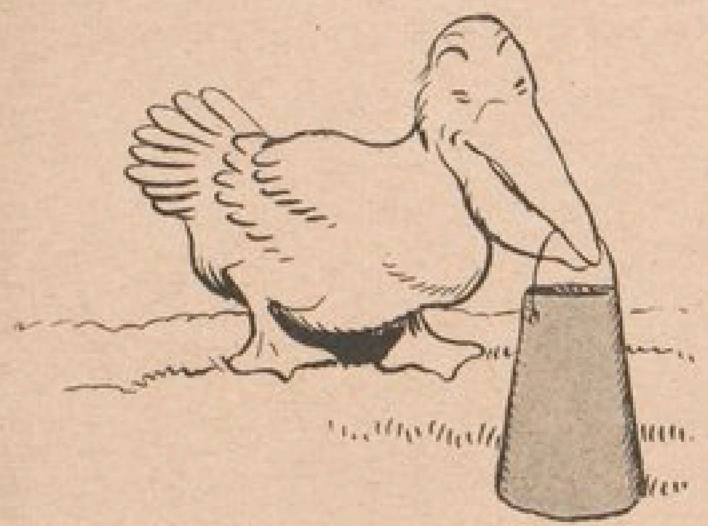
Et lorsque, d'un suprême soubresaut, le pélican se fut débarrassé du crochet acéré, il en conserva une violente douleur au bec.

— Cela m'apprendra à me méfier de la méchanceté des hommes! pensa-t-il en se hâtant de s'éloigner de ces parages dangereux et de sortir de cette eau qui lui avait été si peu hospitalière.

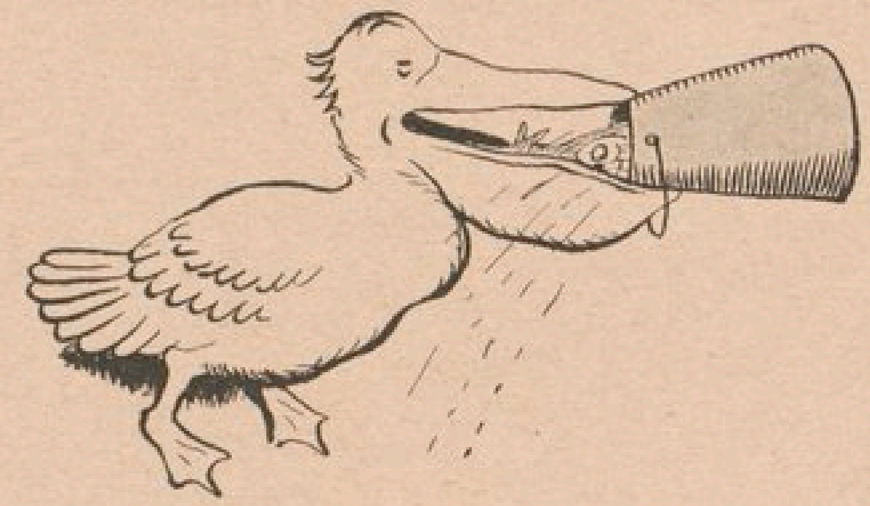


Mais, dès qu'il eut repris terre, la plaie, causée à son bec par la perfidie du malen-





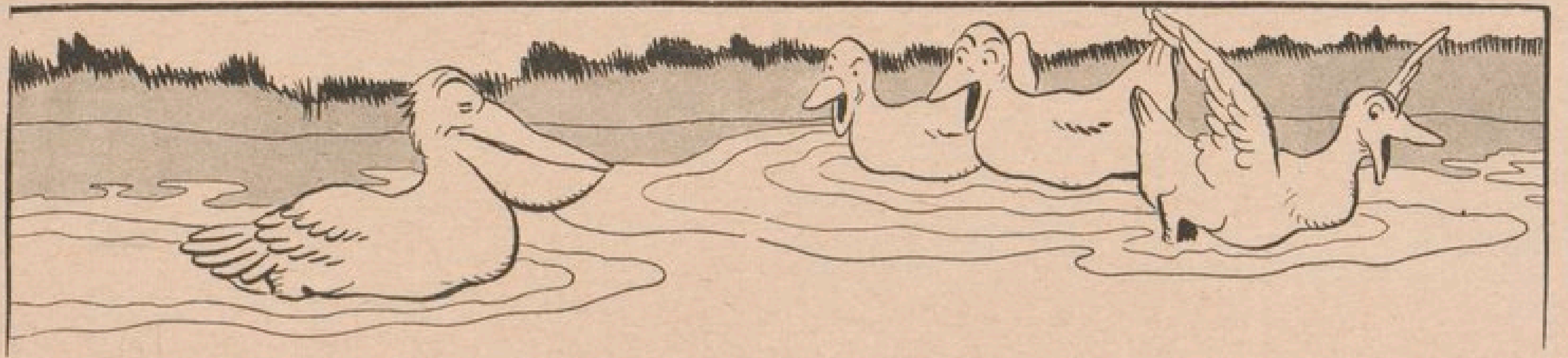
contreux hameçon, se mit à lui cuire plus que jamais. Il pensa que quelques gorgées d'eau lui feraient du bien et il se



mit à boire... O douloureuse surprise! A mesure qu'il emplissait d'eau son bec, celle-ci s'écoulait par la déchirure de sa membrane! Cadet-Grosbec ne pouvait plus boire!

Cadet-Grosbec fuyait comme un vieil arrosoir hors de service!

Pendant qu'il s'en désolait, dans les villages environnants, des bruits étranges commençaient à courir sur son compte. Le pêcheur, qui avait failli pêcher le pélican, était rentré chez lui en toute hâte après cette aventure extraordinaire et l'avait racontée à qui voulait l'entendre, en faisant de l'oiseau un portrait peu flatté. L'histoire fit la traînée de poudre



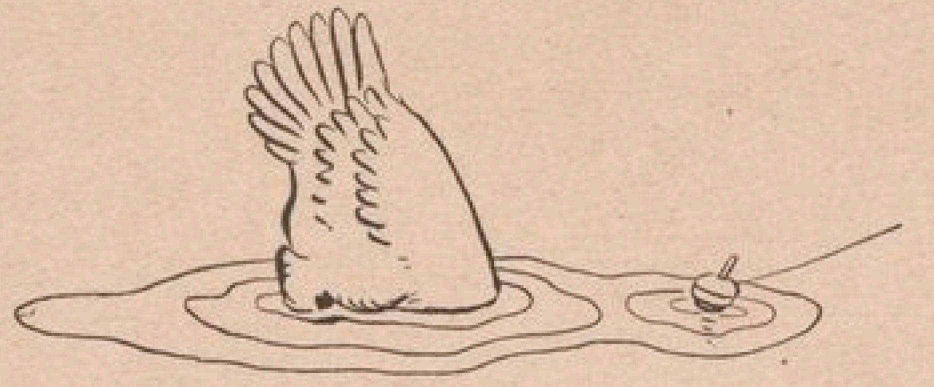
et bientôt tous les habitants des localités riveraines de la rivière ne firent que jaser entre eux du canard stupéfiant ou de l'oie fantastique, enfin du volatile monstrueux et aquatique qui venait de s'abattre, comme un fléau, sur la contrée!

Ces racontars parvinrent jusqu'aux oreilles du jeune Martin, le fils d'un cabaretier, et le firent longuement réfléchir :

— Si je pouvais capturer vivant cet intéressant phénomène! ruminait-il. Quelle gloire pour moi et quelle aubaine pour papa! C'est cela qui attirerait des clients à la maison!

Et Martin n'eut pas plutôt ébauché ce projet qu'il chercha un moyen pratique de le mettre à exécution.

Comme c'est un garçon de ressources, il a bien vite trouvé son expédient et bâti son plan. Précisément, la servante de l'auberge paternelle vient de jeter aux ordures une tête de poisson munie de son arête dorsale et un vieux ressort de sommier! Voilà qui fera tout à fait l'affaire!

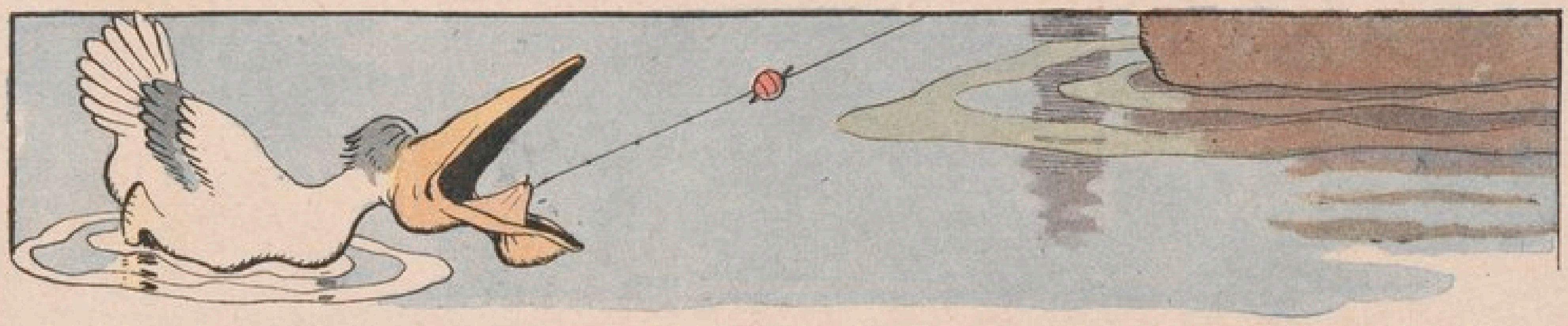


Notre jeune drôle s'en empare, introduit et dissimule, en le repliant sur lui-même, le ressort à boudin dans la bouche du poisson, et en route pour la rivière!

A peine arrivé, il dépose bien en vue le piège ainsi préparé sur le bord de l'eau, non loin de l'endroit où Cadet-Grosbec a fait son gîte. Puis, il va se cacher derrière un des saules qui bordent la rivière et attend.

Il n'attend pas longtemps ! Car voici notre pélican qui arrive de son pas de canard trainant et lourd, en jetant partout des regards investigateurs. C'est qu'il est affamé, ce matin-là, le gros palmipède ! La pêche n'a pas été fructueuse, le poisson est méfiant et l'estomac de Cadet crie famine. Il mangerait des cailloux, tant il a faim !

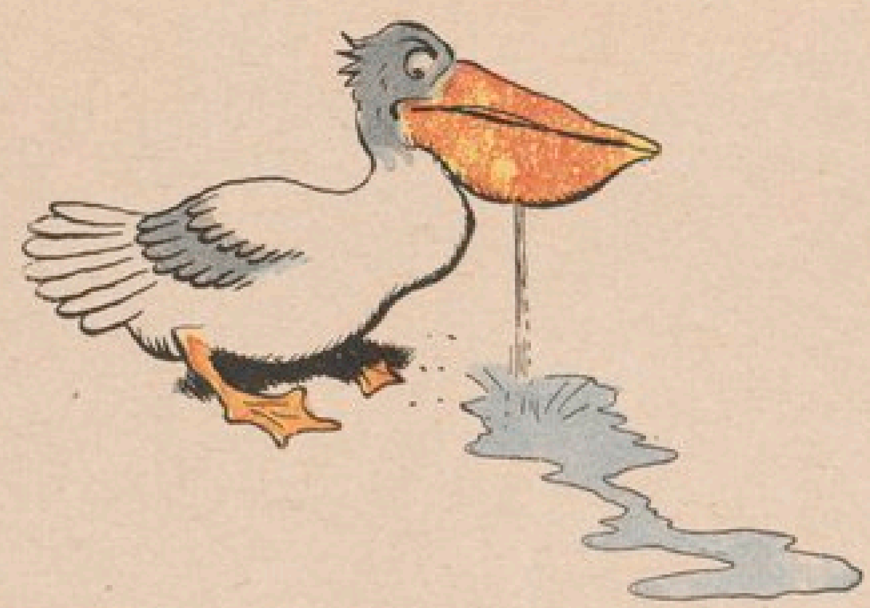
Aussi, avec quelle joie tombe-t-il tout de suite en arrêt devant la magnifique tête de poisson déposée là par Martin ! Comme ses gros yeux luisent de convoitise en l'apercevant !



— Voilà la manne qui me tombe du ciel! s'écrie-t-il en esquissant un pas de polka. Merci, Providence des Pélicans! A nous, à nous, cette magnifique tête de hareng!

C'est une tête de colin : mais Cadet-Grosbec n'y regarde pas de si près! Il ne fait qu'un bond jusqu'à l'appât et l'engloutit d'un bec avide...

Et tout à coup, tzing! clac!... c'est le ressort à boudin qui, mis en liberté, se détend brusquement dans l'intérieur du bec de notre naïf pélican. Et voilà le bec, tout grand ouvert par son déclic, qui ne peut plus se refermer! Le pauvre Grosbec a beau faire des efforts inouïs! Impossible de le reclore! Le ressort est bon!



Et le jeune Martin qui a guetté l'instant propice, n'a plus qu'à s'approcher du pélican et qu'à le cueillir en lui passant une corde au cou! Le malheureux Cadet est tellement ahuri par ce qui lui arrive qu'il n'a même pas l'idée d'opposer la moindre résistance.

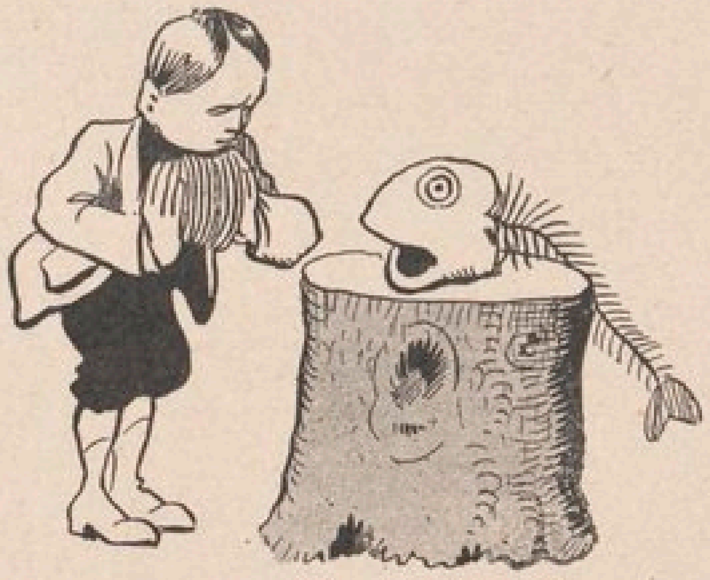
Il se laisse emmener docilement à l'auberge

des *Trois Couronnes*, que tiennent les parents de Martin, et présenter, par cet aimable farceur, aux animaux de la basse-cour qui vont désormais devenir ses camarades et qui commencent par s'esclafer de rire en l'apercevant. Avec son ressort de sommier dans le bec, Cadet a tout à fait l'air de jouer de l'accordéon.

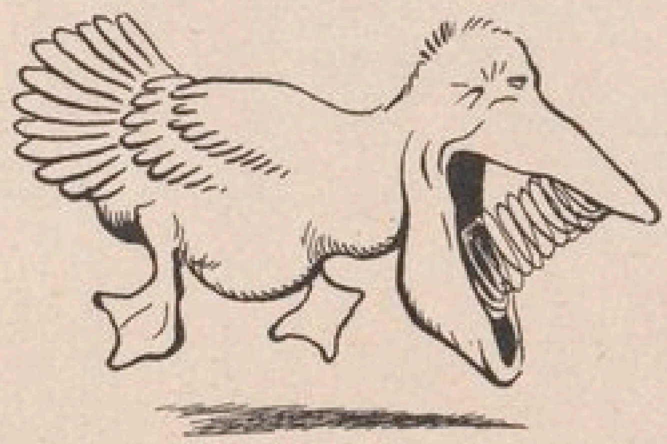
— Est-ce qu'il est à musique, ce beau merle? s'écrie une oie facétieuse en dévisageant le phénomène avec curiosité.

— Ce n'est pas un merle, ma bichette! lui répond ironiquement un lapin. Il doit même vous être proche parent, car il a des palmes aux pattes comme vous!

— C'est possible! regimbe l'oie vexée... Mais moi, je n'ai pas de ressort à boudin dans le bec!



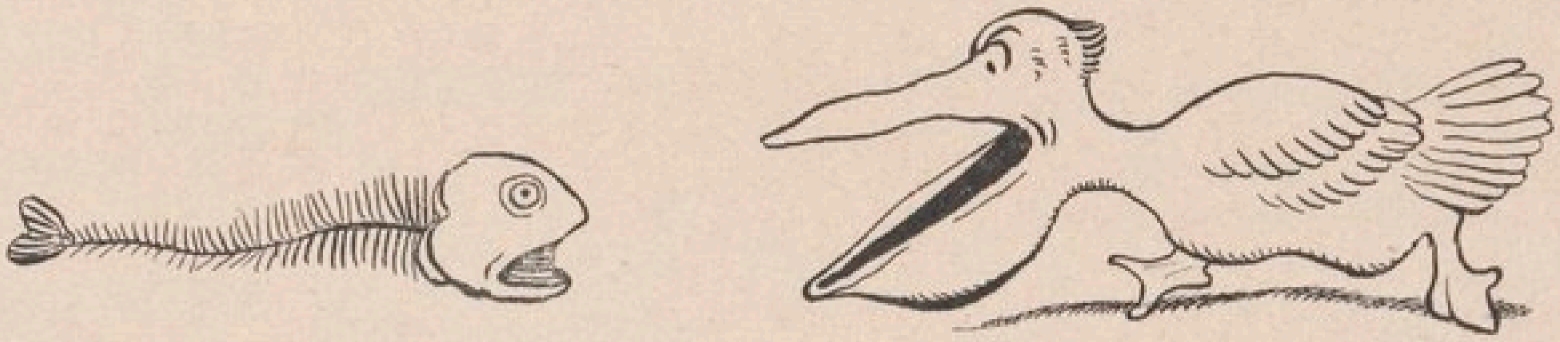
Et ses compagnons de basse-cour de rire !



Il n'y a que le pauvre Cadet qui ne rit pas. Il n'en a guère envie, surtout lorsqu'il se voit emprisonné dans un de ces appareils de bois où l'on met la volaille à l'engrais et où il ne peut respirer un peu d'air qu'en passant la tête entre deux barreaux de sapin ! On l'a débarrassé de son ressort de sommier, mais cela ne le console guère !

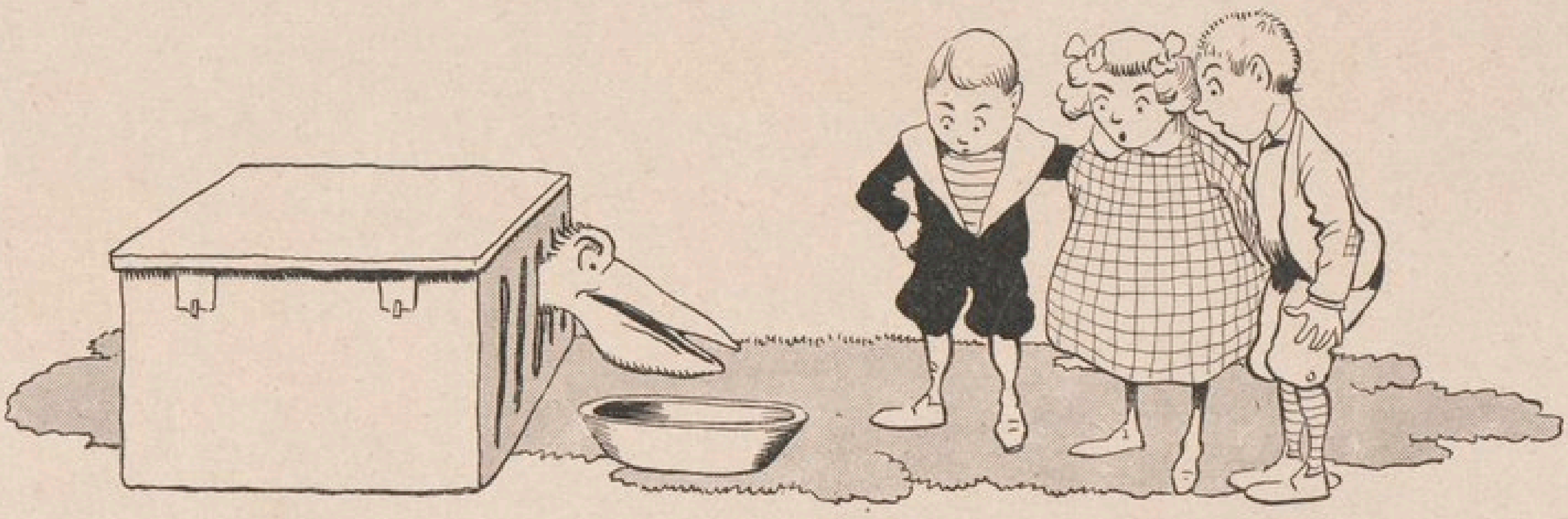
Et, pendant que les enfants du pays viennent le regarder comme une bête curieuse, il fait, dans sa geôle, d'amères réflexions sur les tristes suites de sa folle équipée :

— Où m'a conduit l'usage de ma liberté ? songe-t-il avec un soupir. Dans la plus étroite



de toutes les prisons ! C'était bien la peine, en vérité, de s'évader du cirque pour retomber dans une situation plus malheureuse !

Et il maudit tout bas le singe Noisette et ses conseils, causes premières de son infortune et de sa dure captivité.



CHAPITRE IV

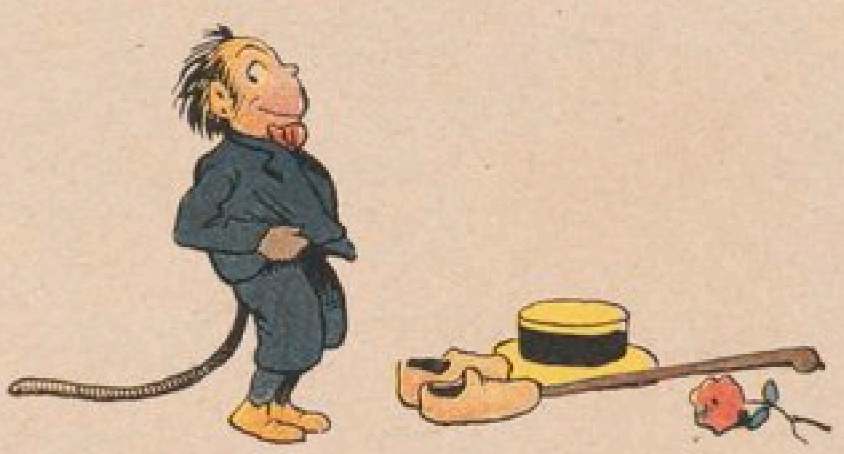
Noisette se prend pour un homme. — Coucou ! Ah ! le voila ! — Les pommes et la balançoire. — L'auto et l'omelette. — Noisette devient père de famille. — Dans le pétrin ! — Un singe nègre qui déteint.

Noisette cependant ne se doutait guère de l'énorme quantité de malédictions qui s'envolaient vers lui du fond d'une cage de bois à engraisser la volaille, située dans la basse-cour d'une obscure auberge de village !

Il ne s'en portait d'ailleurs pas plus mal et, assis au pied d'un arbre sur le bord d'une route, il méditait profondément sur la direction qu'il allait prendre.

Il finit par prendre la grande route et atteignit bientôt les premières maisons d'un village. Il s'arrêta en face d'une corde tendue entre un arbre et un mur. Des vêtements d'hommes, étalés sur

cette corde, séchaient tranquillement au soleil. Notre singe les contemple longuement. Il avait une idée.



— Je suis presque un homme ! se dit-il. Par conséquent, je puis très bien revêtir ces habits. Je suis bien sûr qu'ainsi accoutré, tout le monde me prendra pour un gentleman très distingué. C'est dit ! Vite, à ma toilette !

Et le voilà qui décroche les hardes, enfile la culotte, le gilet et la jaquette. Pour compléter son travesti, il trouva même, près du mur, des chaussettes, des chaussures, un chapeau de paille et une canne !

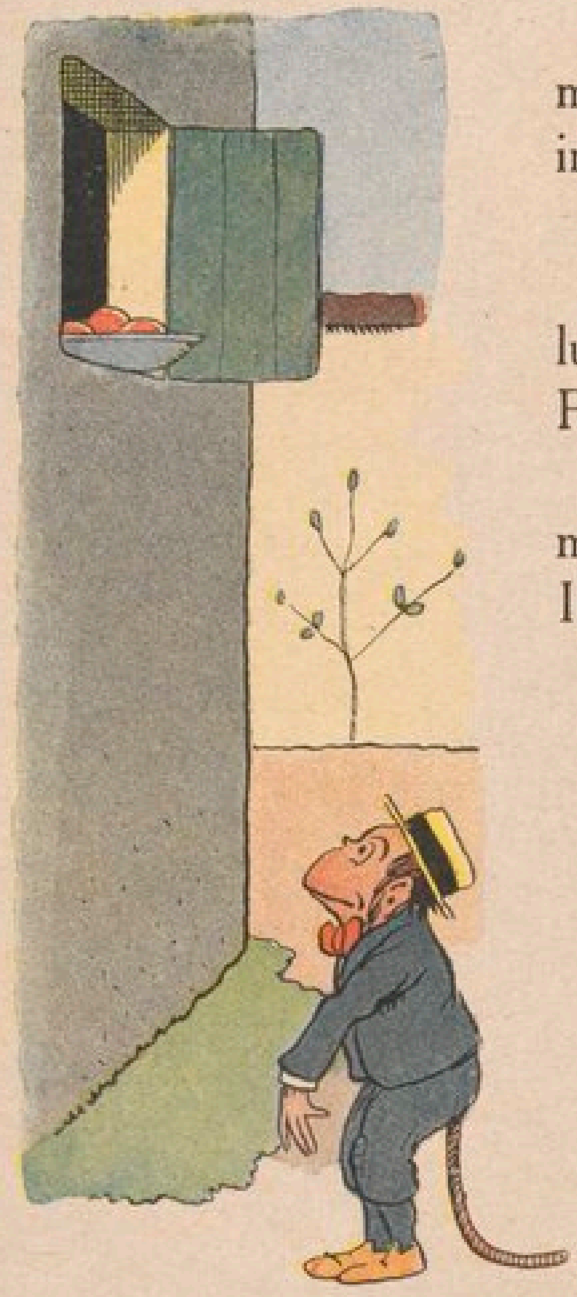
Puis, tout fier de se croire un homme, notre macaque se mit à descendre la rue du village en se dandinant et en faisant des effets de torse désopilants.

Malheureusement, il n'y avait personne dehors pour l'admirer. Ce qui contraria vivement le sieur Noisette.

Aussi, avec l'idée bien arrêtée de se faire voir, s'arrêta-t-il devant une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée d'une maison.

C'était la maison du maire. Et cette fenêtre donnait sur la cuisine où, pour le moment, la femme de ce fonctionnaire municipal était en train de moudre son café en compagnie de son perroquet Vert-de-Gris et de son chat Pompon. Mais tout à coup, ô horreur ! Qu'aperçoit-elle à la fenêtre ouverte ? Une face hirsute sous un chapeau de paille — une tête de singe qui la regarde en grimaçant son plus gracieux sourire !!

La bonne dame, à cette apparition, pousse un cri de frayeur et appelle au secours, en laissant tomber, de saisissement, son moulin à café !



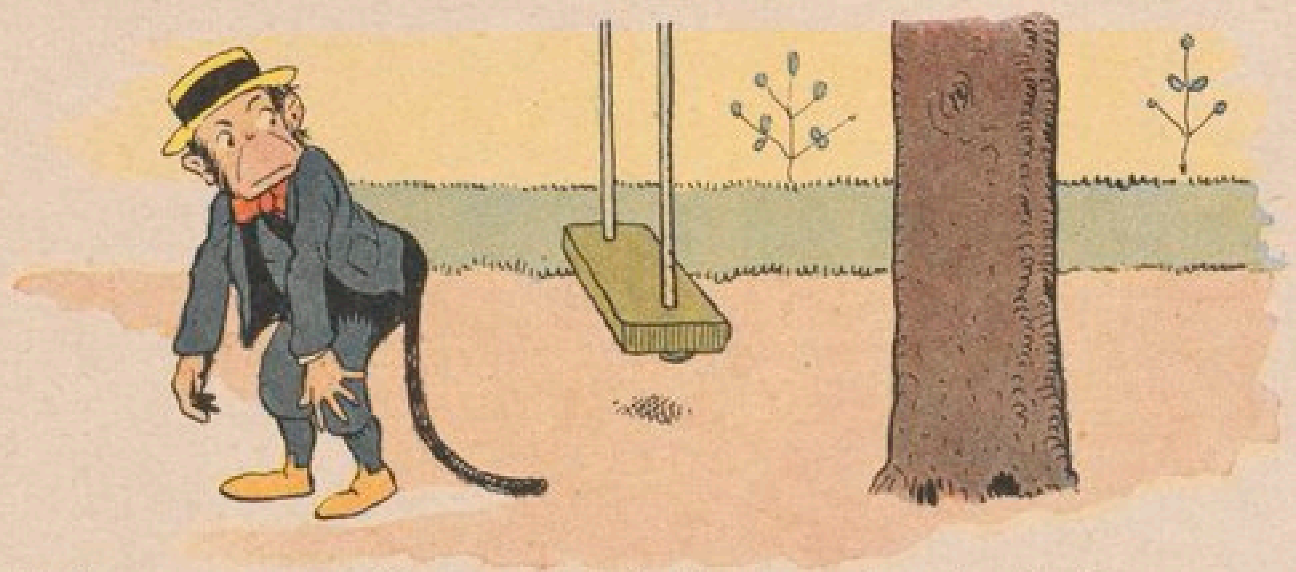
Vert-de-Gris s'envole de son perchoir en poussant des hurlements d'épouvante et Pompon, effaré, saute du buffet dans la ferme intention d'aller se blottir sous quelque meuble !

Mais, dans son élan, il se sent retenu par la queue !

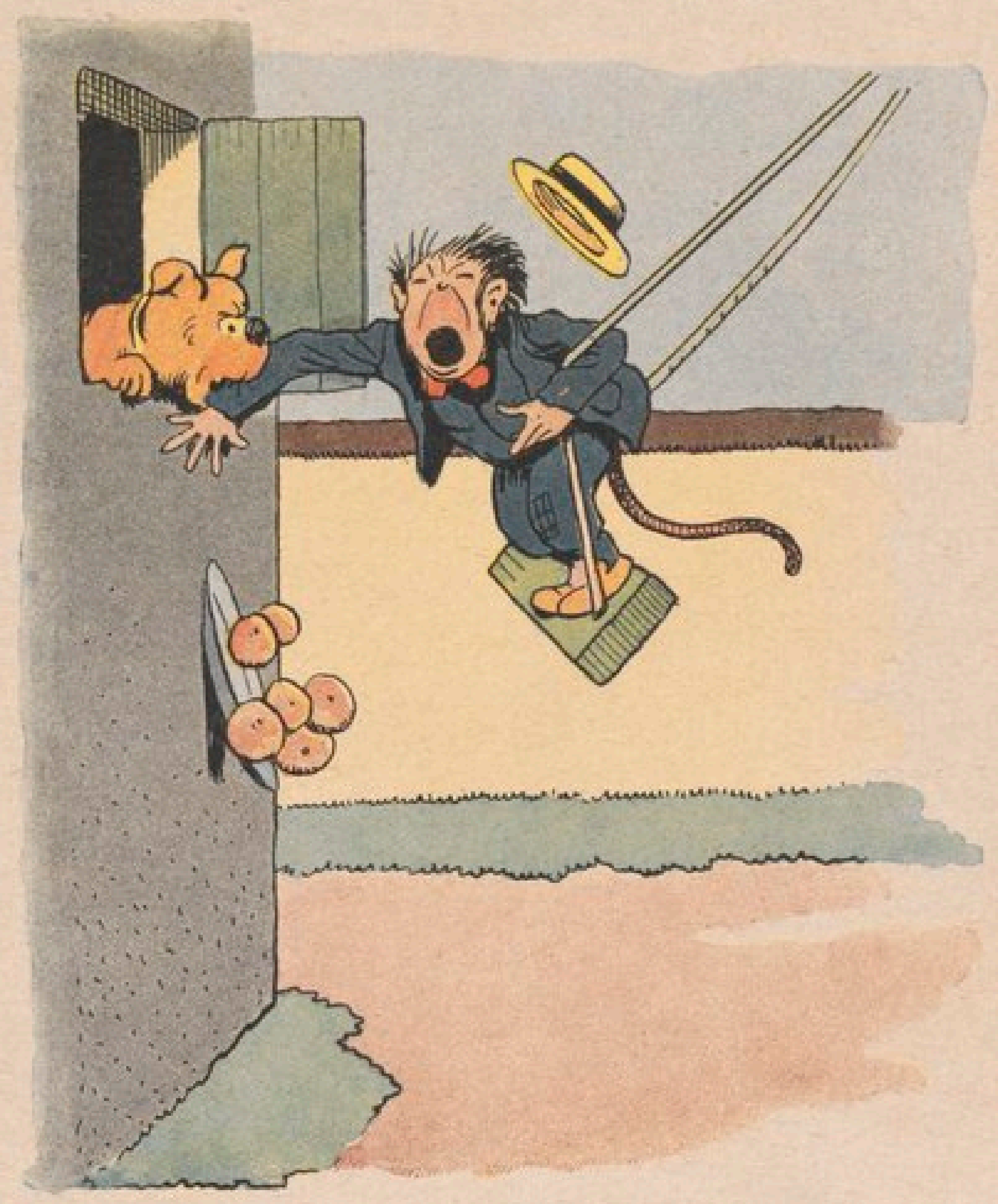
C'est son camarade Vert-de-Gris qui, dans son affolement, la lui a saisie au vol dans son bec et la lui mord jusqu'au sang. Pompon pousse des miaulements aigus !

Et Noisette profite de tout ce désarroi pour s'éloigner de cette maison, où son seul aspect a suffi pour déchaîner des cataclysmes ! Il en est à la fois stupéfait et froissé.

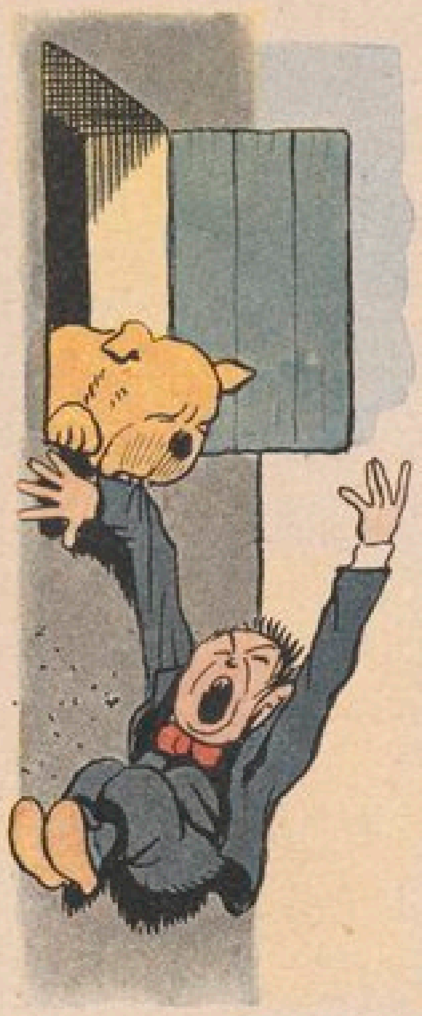
— J'ai pourtant l'air d'un homme ! grommèle-t-il tout en fuyant.



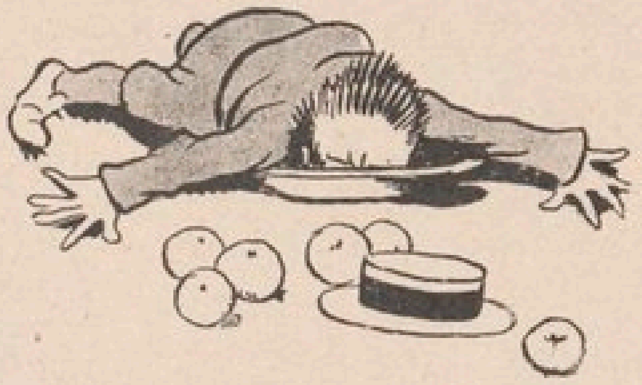
Alors, pourquoi cette terreur ? Il faut que cette femme soit folle, son chat imbécile et son perroquet complètement abruti !



Mais le courage n'est pas la qualité dominante de maître Noisette, tout homme qu'il se prétende. Et, comme il a peur d'être poursuivi par la femme au moulin à café, il s'empresse d'escalader le premier mur qu'il trouve devant lui, et tombe dans un jardin.



Au milieu du jardin, il y a une maison où, sur le bord d'une fenêtre, notre macaque aperçoit une pleine assiettée de pommes



du plus appétissant aspect. Cette vue rappelle à Noisette qu'il n'a encore rien pris de la matinée et que la faim commence à se faire sentir. Malheureusement, la fenêtre, très élevée, est hors de la portée de sa main. Et notre singe, qui a des lettres, se souvient de la fable de La Fontaine appelée le *Renard et les Raisins.*

— Le renard, se dit-il, déclare les raisins trop verts et bons pour des goujats, parce qu'il ne peut les atteindre... Vais-je faire comme lui ? Pas si bête ! D'abord, ces pommes ne sont pas vertes : elles sont rouges et dorées, mûres à point, exquises !... Rien qu'à les regarder, j'en ai l'eau à la bouche ! Il me les faut à tout prix... Mais comment parvenir jusqu'à elles ?

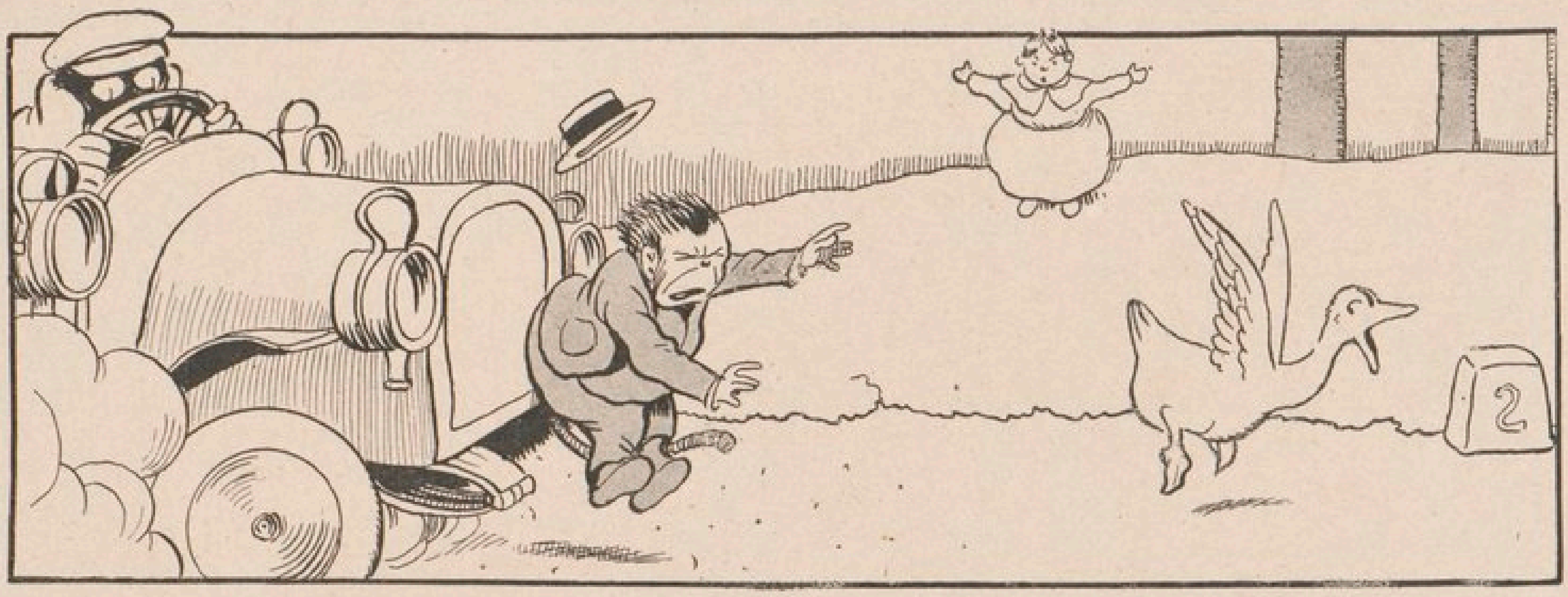
Et brusquement, il esquisse une gambade de joie. Tout près de la maison, une balançoire est suspendue à deux arbres et immédiatement, dans la fertile cervelle du gourmand animal, vient de surgir une combinaison mirobolante. Il s'installe debout sur la balançoire et la lance de toutes ses forces. Après deux ou trois tours, elle vient presque effleurer, dans son élan, le bord de la fameuse fenêtre... Alors Noisette étend le bras vers les fruits tant convoités...

Aïe ! Aïe !... Au lieu de prendre, c'est lui qui est pris ! Un énorme bouledogue, qui s'est élancé subitement sur le rebord de la fenêtre, a happé au vol le bras du voleur et le serre dans sa gueule comme dans un étau d'acier, en lui imprimant ses crocs dans la chair sans ménagement.

Et Noisette, qui a lâché la balançoire en hurlant, se trouve suspendu entre ciel et terre aux terribles mâchoires du chien qui n'a pas l'air de vouloir le lâcher de si tôt... Pourtant, le bouledogue finit tout de même par desserrer les dents et plouf ! notre infortuné macaque va piquer une tête en plein dans l'assiette de pommes qui est tombée par terre dans la bagarre.

Il ne s'attarde pas à les ramasser, je vous prie de le croire. Il se ramasse lui-même, s'élance vers le mur qu'il escalade à nouveau et s'empresse de fuir cette maison inhospitalière où les plats de pommes se changent en crocs de bouledogue comme dans les féeries.

Et au détour d'une petite ruelle, près d'une porte de ferme, le voilà tout à coup nez à nez avec un énorme panier rempli d'œufs frais. Il regarde autour de lui. Personne.



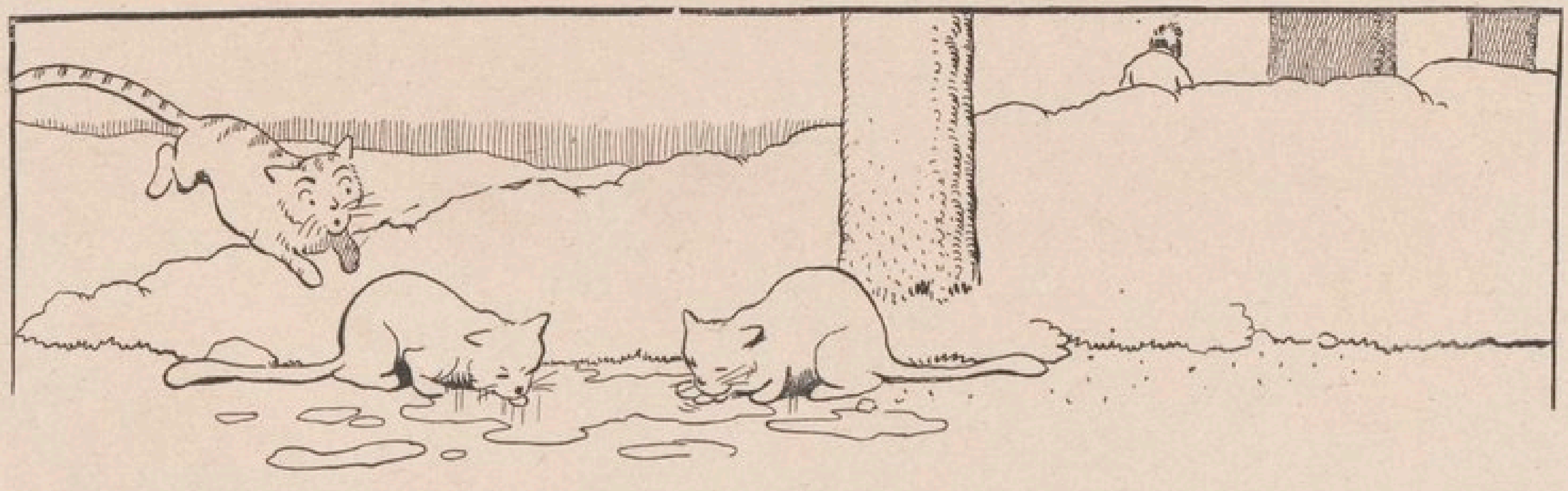
— Cette fois, pense-t-il avec une joie immodérée, aucun doute : c'est ma bonne étoile elle-même qui m'invite à déjeuner ! Faisons vite notre petite provision que nous irons ensuite manger dans un lieu plus désert !

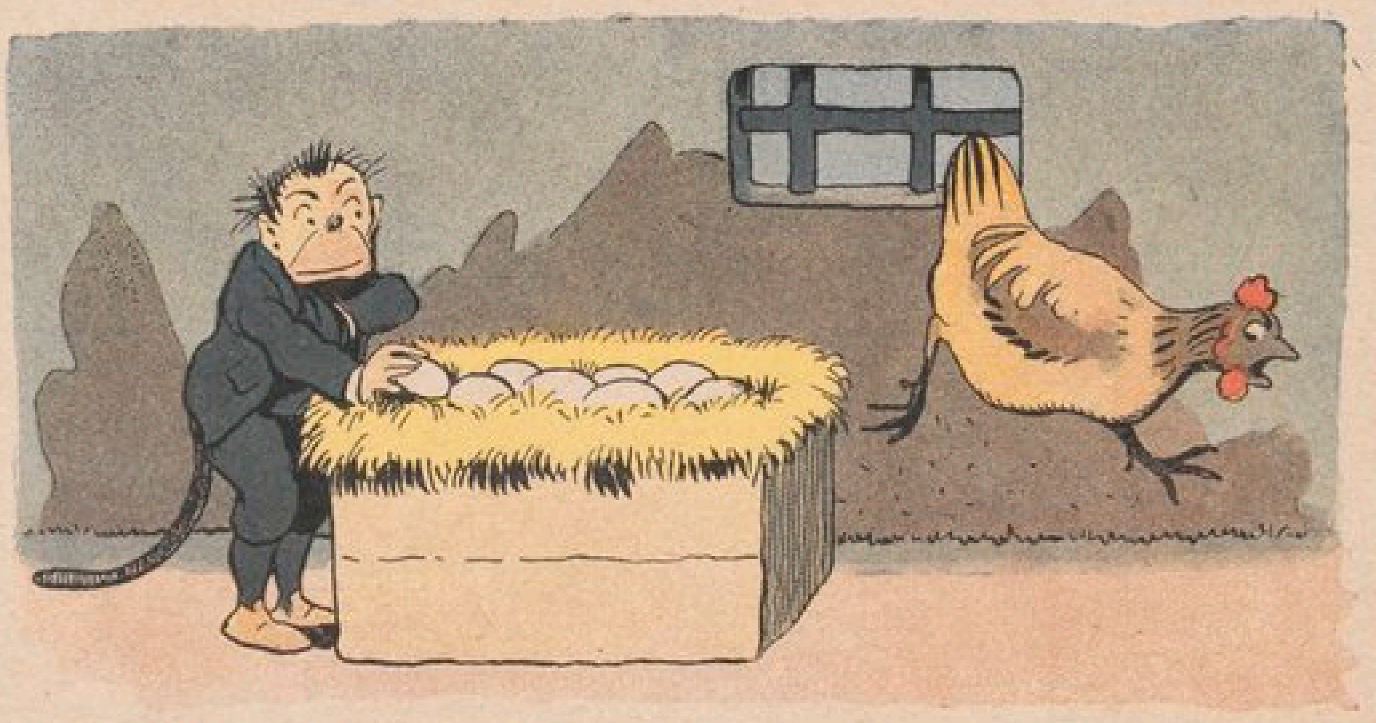
Et, ce disant, il emplit d'œufs toutes les poches de son vêtement, il en fourre jusque dans son gilet, jusque dans son chapeau ! Puis, ainsi lesté, il s'éloigne du village, le ventre arrondi de son larcin. Du pas calme et lent d'un bon bourgeois qui se promène — dame ! il ne veut pas risquer de casser ses œufs ! — il gagne une route qui va le mener dans les bois où il pourra enfin satisfaire sa faim d'ogre.

Hélas ! les destins de Noisette en ont décidé autrement, car, tout à coup, une auto arrive sur lui comme une trombe et vous l'envoie rebondir, comme une balle élastique, sur le bord de la route où il s'étale à plat ventre dans un tourbillon de poussière, pendant que l'auto disparaît à toute vitesse dans un nuage de pétrole.

Quand Noisette se relève, ce n'est plus un singe, c'est une omelette !

Tous ses œufs écrasés, en bouillie, lui coulent de partout, cascadent de toutes les ouvertures





de son complet en ruisseaux jaunes et blancs du plus pittoresque effet.

Le pauvre singe, en pleurant, tâte ses membres et son torse endoloris. Il lui semble que ce ruissellement d'œufs, c'est son sang qui s'échappe de mille blessures. Il est bien vite rassuré, du reste. Il n'a rien de cassé que ses œufs. Ses os sont intacts. Il en sera quitte pour des contusions !

Il se débarrasse du mieux qu'il peut de l'omelette qui englue ses vêtements et se remet en route en philosophant tristement sur la fragilité des choses humaines en général et des coquilles d'œufs en particulier ! pendant que messieurs les chats du voisinage, accourus en toute hâte, se régalent en lapant à grands coups de langue la mare savoureuse que Noisette a laissé derrière lui sur la route.

— Il faut pourtant que je déjeune ! s'écrie notre singe en rebroussant chemin et en rentrant dans le village d'où il sort, car, là seulement, il a chance de trouver une aubaine.

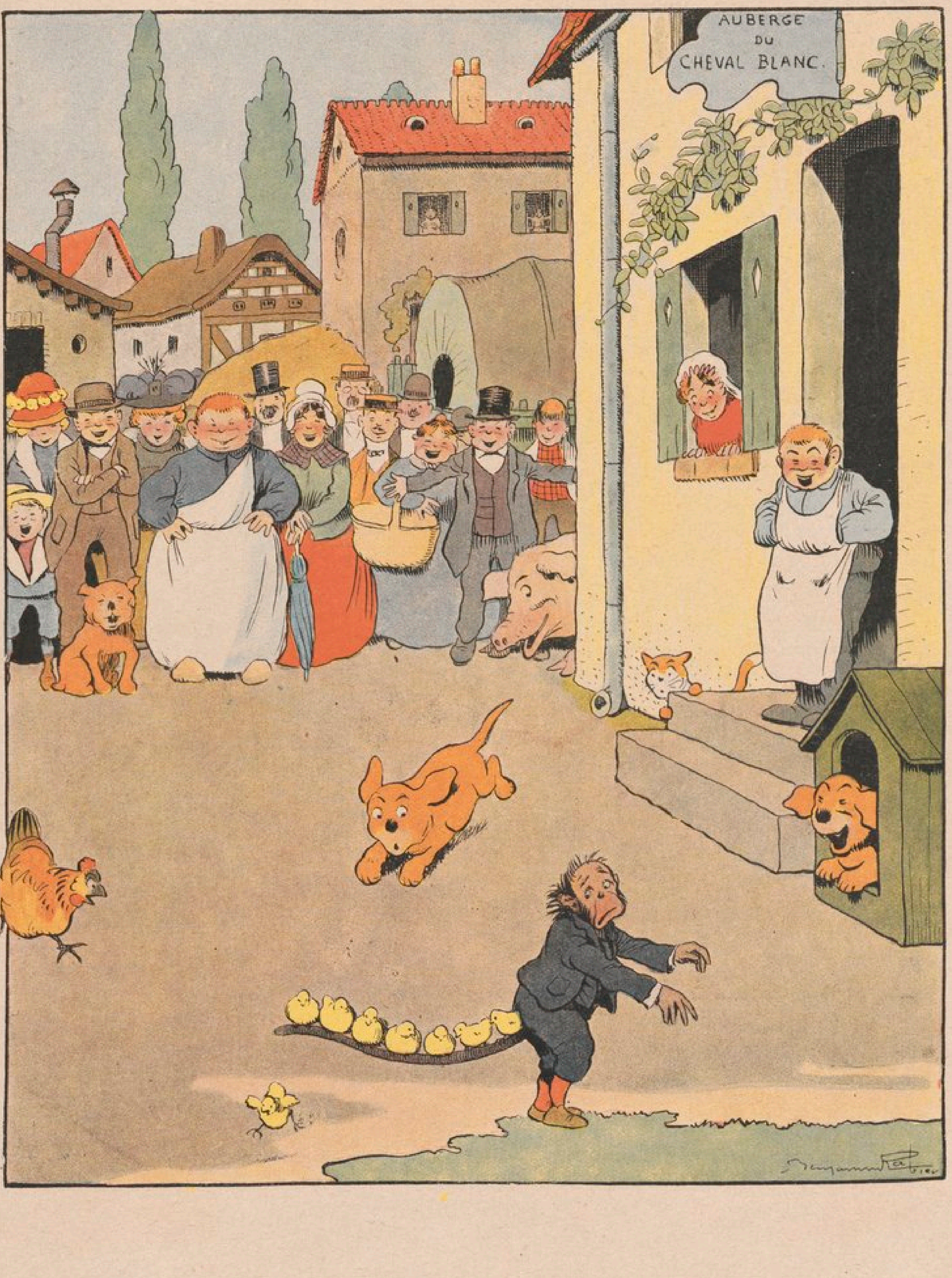
L'aventure de l'automobile ne l'a pas corrigé !

Car, apercevant dans la cour d'une maison une caisse d'œufs qu'une poule couve consciencieusement, il s'y glisse furtivement, s'approche de la caisse, d'où la poule s'éloigne précipitamment avec des cocottements de colère.

Mais Noisette se soucie bien, en vérité, de la colère d'une poule ! Son premier soin, c'est d'emplir à la hâte son gilet de ces excellents œufs qu'il croit tous frais, le naïf quadrumane ! Puis, il se hâte de sortir de la maison, tout heureux de ce nouvel espoir de déjeuner qui s'est offert à lui si spontanément. Il s'agit maintenant de ne pas laisser manger son repas par une automobile. Aussi, avise-t-il une petite place solitaire où, pour plus de sûreté, il va tout de suite gober ses œufs.

— Quand je les aurai dans l'estomac, se dit-il, aucune auto ne pourra les briser !

Et déjà il se prépare à les retirer de son gilet lorsque, tout à coup, il sent se produire un étrange remue-ménage contre sa poitrine. Que se passe-t-il donc parmi ses œufs ?


AUBERGE
DU
CHEVAL BLANC.

— Allons bon! clame-t-il avec désespoir. Les voilà qui se cassent tout seuls maintenant!... Ah! je n'ai vraiment pas de chance!... Aïe! Aïe! C'est comme un tas de petites pattes qui me labourent la peau!... Ce n'est pas possible! Il y a de la magie là-dedans!... On m'a jeté un sort!

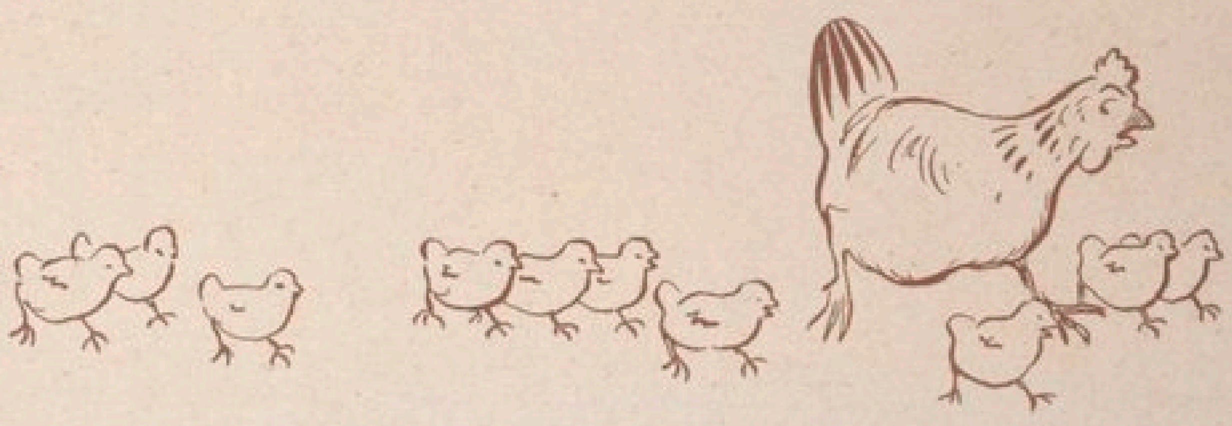
Non, Noisette a tort de croire au surnaturel. C'est au contraire un phénomène très naturel qui se produit dans son gilet : les œufs qu'il y a mis, et qui sont des œufs couvés, n'attendaient qu'un peu de chaleur pour éclore... Ils l'ont trouvée dans sa poitrine, cette chaleur, et ils éclosent, tout simplement... Et une foule de petits poussins, qui ont brisé leur coquille, lui fourmillent contre la peau en cherchant la sortie!

La sortie!... Ah! ils l'ont bientôt trouvée... Et voilà Noisette, père de famille sans le vouloir — père de toute une famille de poussins qui, au fur et à mesure qu'ils s'évadent de ses vêtements, s'échelonnent sur sa queue!

Tout le village est accouru pour voir ça... Et je laisse à penser à mes lecteurs s'il s'esclaffe de rire, le village, devant ce spectacle ébouriffant : un singe servant de perchoir à des petits poulets!

Noisette n'en est, du reste, pas plus fier pour cela!

Au contraire!... Car toute cette foule, qui l'entoure, l'épouvante.. Pour se dérober à sa curiosité, d'une brusque secousse, il sème sur le sol toute cette marmaille emplumée qui prend sa queue pour un poulailler.

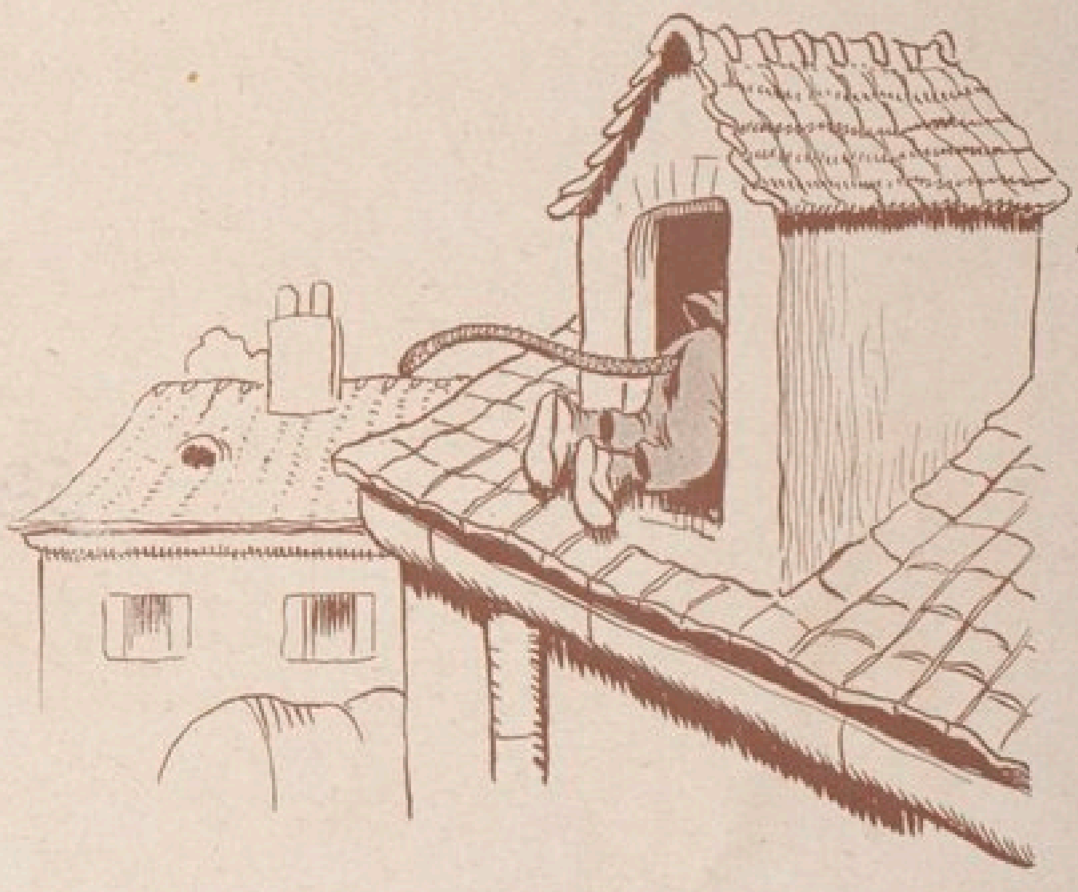


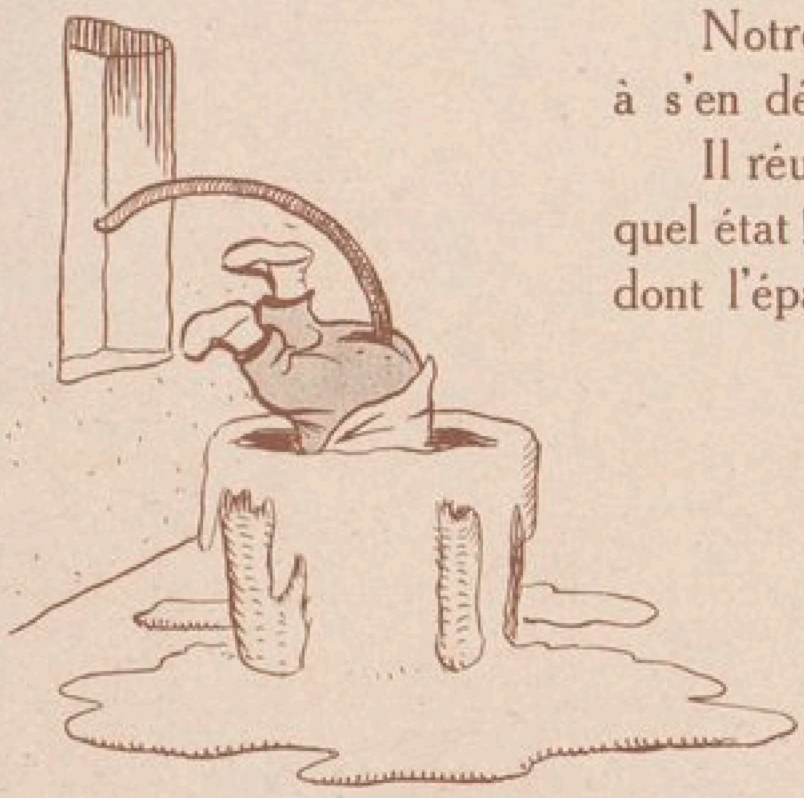
Pendant que la mère poule, qui a suivi le voleur d'œufs, rassemble toute joyeuse ses poussins frais éclos et se hâte de les emmener en chantant victoire, notre singe, de plus en plus affolé par le cercle grossissant des curieux, ne fait qu'un bond jusqu'à un tuyau de descente des eaux qui aboutit aux gouttières d'une maison et se hâte de grimper lestement le long de ce mât de cocagne improvisé jusqu'au toit. Là, devant lui, s'ouvre bientôt une fenêtre...

— C'est le salut! pense notre quadrumane.

Et il s'élance à travers cette ouverture...

Et plouf! il tombe au beau milieu d'une terrine pleine de pâte à faire le pain! Car cette fenêtre était celle d'un réduit de boulanger!

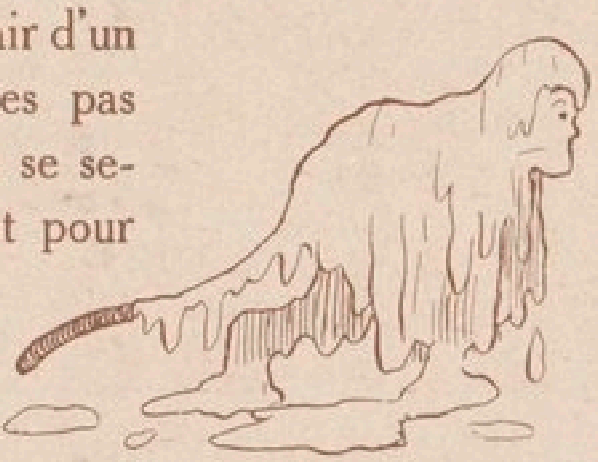




Notre singe est dans le pétrin jusqu'au cou ! Il a bien du mal à s'en dépétrer ! ou plutôt à s'en dépétriner.

Il réussit pourtant à s'extraire de la fatale terrine. Mais dans quel état ! Habillé de la tête aux pieds d'un complet de pâte dont l'épaisse adhérence paralyse tous ses mouvements.

— Je dois avoir l'air d'un chausson aux pommes pas cuit ! murmure-t-il en se secouant tant qu'il peut pour se désempâtir de ce manteau beaucoup trop ajusté !

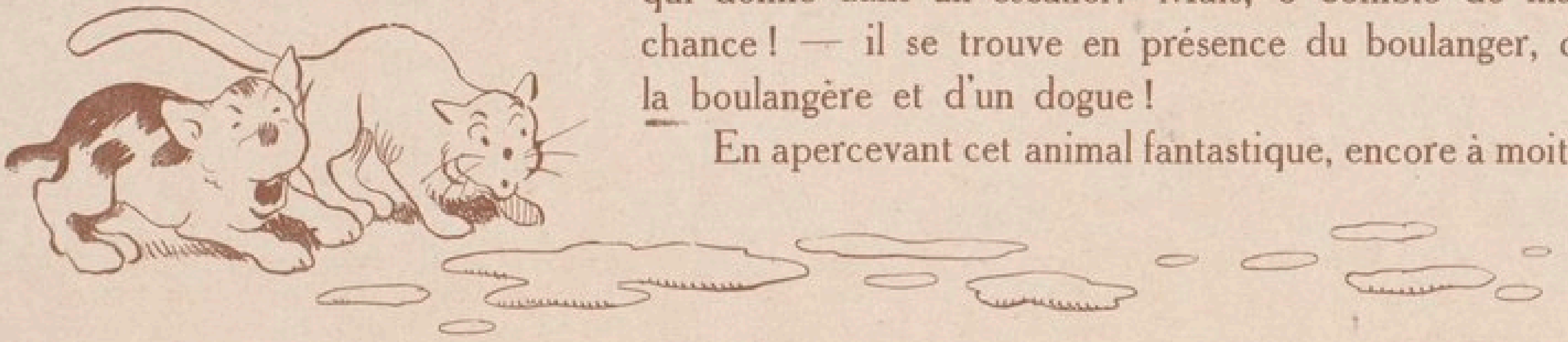


Et il jonche le plancher de larges flaques de pâte qui vont faire la joie d'un chat et d'un chien accourus au bruit.

— Encore des importuns ! s'écrie Noisette en les apercevant. C'est terrible !

Il fausse brusquement compagnie à ces intrus en se glissant à travers une porte entr'ouverte qui donne dans un escalier. Mais, ô comble de malchance ! — il se trouve en présence du boulanger, de la boulangère et d'un dogue !

En apercevant cet animal fantastique, encore à moitié

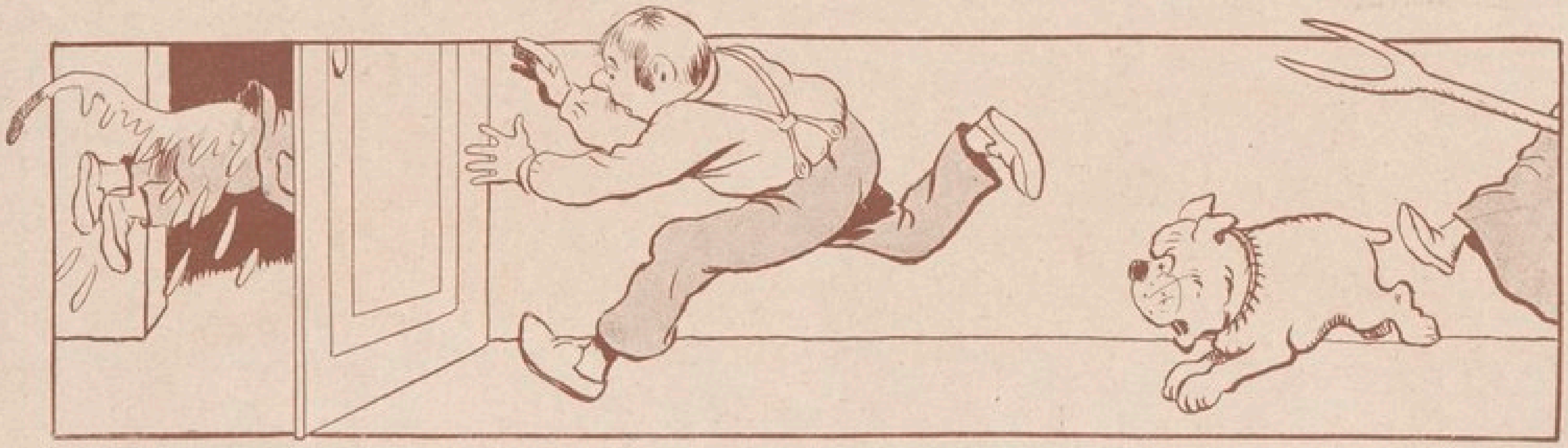


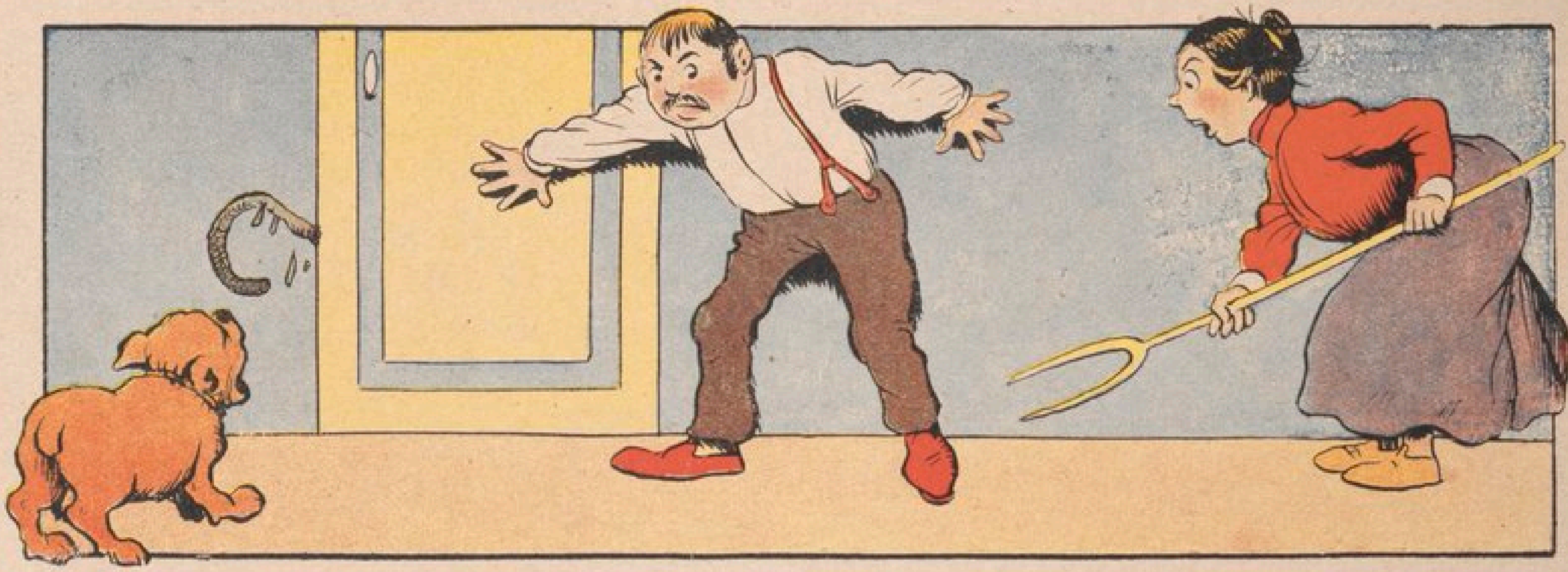
couvert de pâte, qui leur glisse entre les jambes, le boulanger pousse un hurlement, la boulangère un glapissement et le chien un aboiement !

Et les voilà tous les trois lancés à la poursuite du malheureux macaque qui file comme un zèbre à travers l'escalier.

Une porte en vue ! Elle est ouverte ! Toujours avec la famille boulangère et le dogue à ses trousses, Noisette se précipite en désespéré vers cette issue et s'élance dehors. Un peu plus, il est sauvé !

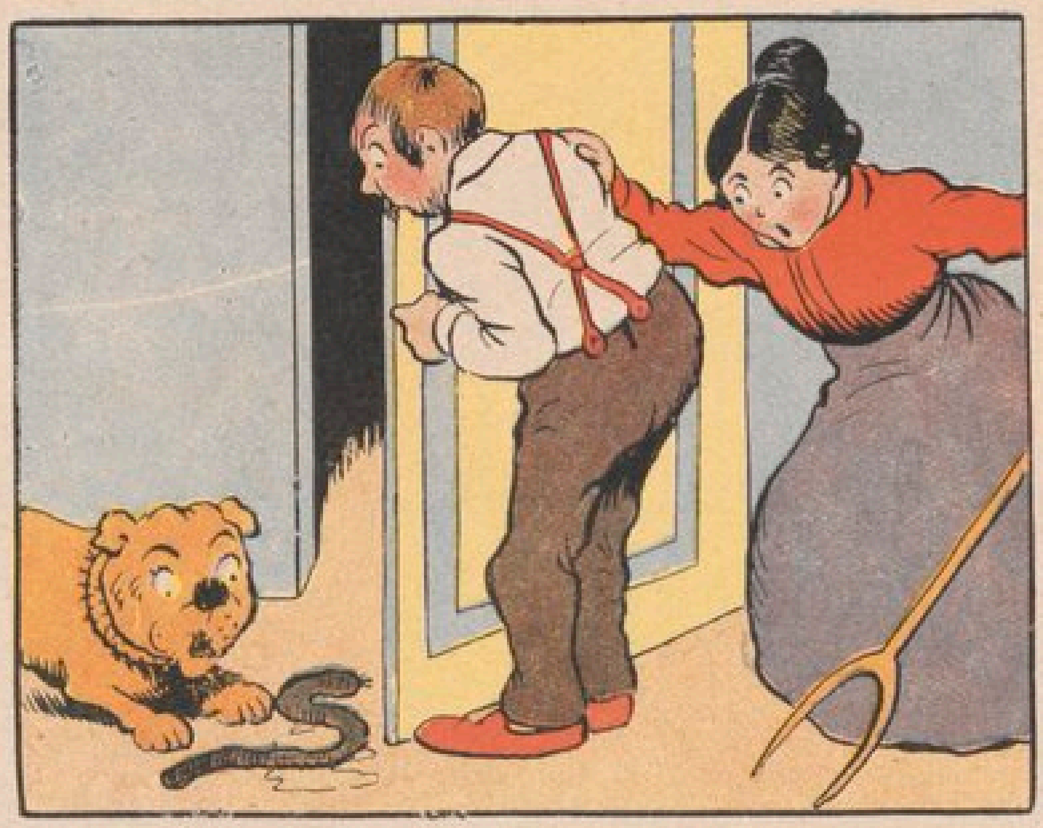
Hélas ! Au moment même où il franchit le seuil, le boulanger arrive comme un ouragan,





pousse violemment la porte qui se referme avant que la queue du fuyard ait eu le temps de disparaître... et c'est sur elle que claque le pène...

La queue tombe à terre, coupée net au ras des reins, comme par un coup de hache!



Ce bel exploit arrête l'élan des boulangers et de leur dogue, qui demeurent hypnotisés devant cette queue, si brutalement séparée de son propriétaire.

— Un serpent! aboie le chien, qui est stupide, pendant que le malheureux propriétaire de cet appendice exprime par des cris de douleur le désespoir que lui cause la perte de sa queue.

Tout ce vacarme avait fait du bruit dans les environs et la police représentée par le garde champêtre avait été mise en éveil; le brave représentant de l'autorité publique s'était trouvé là pour cueillir Noisette, juste au moment où il allait quitter l'habitation du boulanger, et n'avait rien trouvé de mieux que de le fourrer au violon.

L'irascible macaque ne s'avouait pas encore vaincu, sa première pensée fut de trouver une issue pour s'échapper.

Tout à coup, il l'aperçoit, l'issue rêvée! C'est une cheminée. Il s'y rue en toute hâte, s'engage dans le tuyau et grimpe lestement jusqu'au toit...

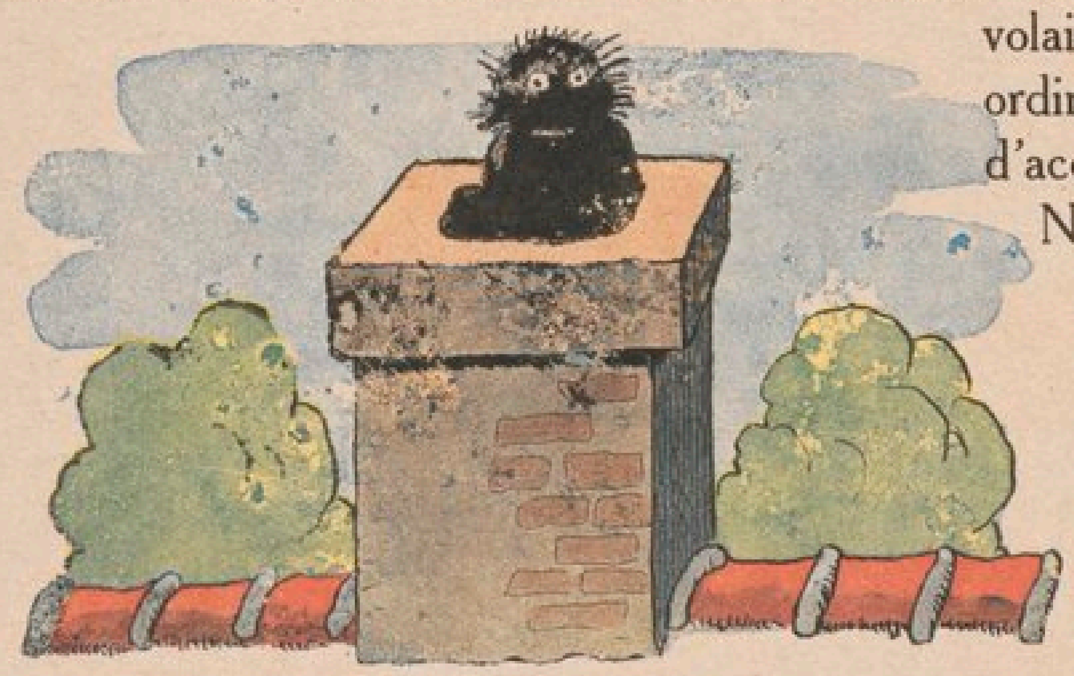
Mais, si c'est un singe qui est entré dans la cheminée, c'est un nègre qui en sort... A travers les nuages de suie qu'il a traversés, Noisette est

devenu un macaque d'ébène ! Arrivé en haut du tuyau protecteur qu'il vient d'escalader sans hésiter, il s'élance dans le vide.

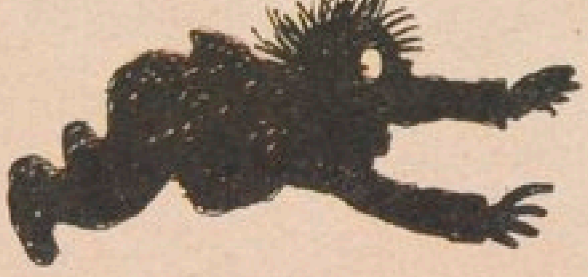
La cour où il tombe est celle d'une ferme, et c'est en plein sur le dos d'une vache qu'il arrive à califourchon ! La chute, du ciel, d'un pareil monstre sème la terreur parmi les animaux de la basse-cour !

Les poules s'enfuient, les lapins et les canards prennent leurs pattes à leur cou pour courir plus vite. La vache surtout exprime, par son attitude, la surprise que lui cause un pareil cavalier !

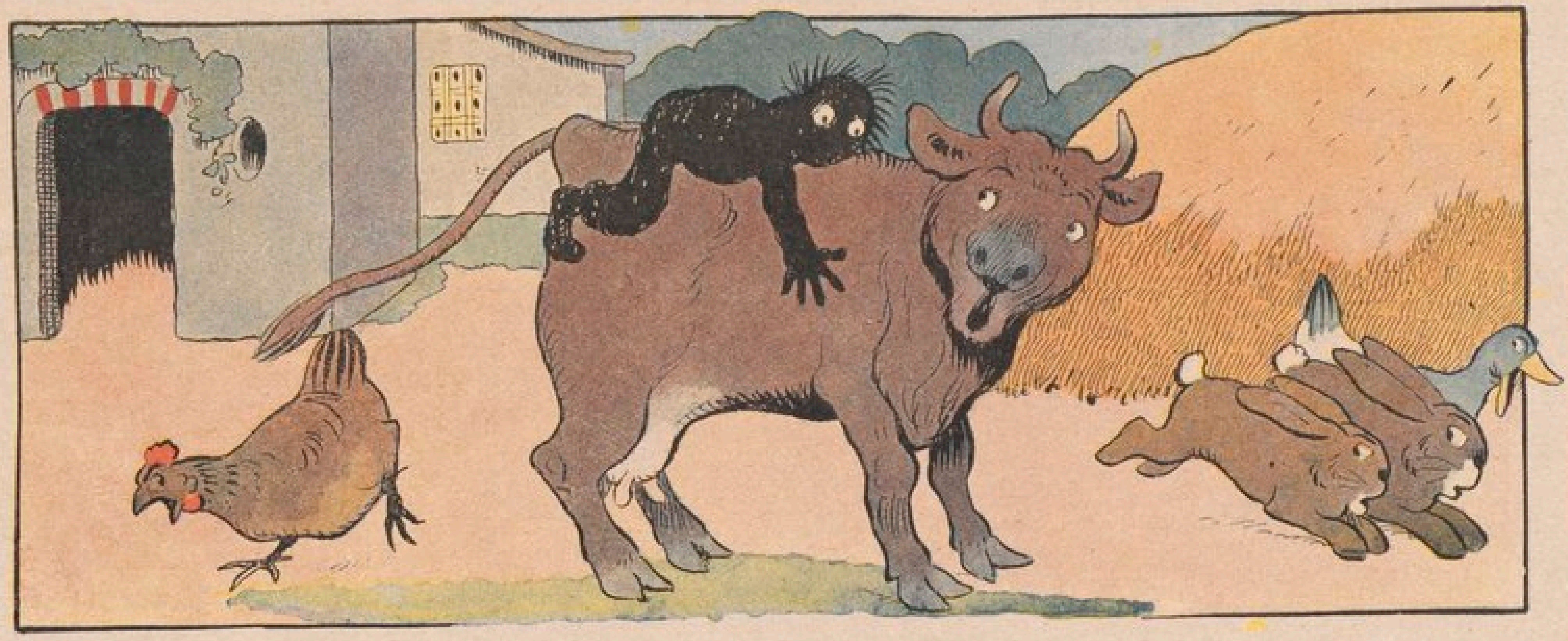
Le fermier, occupé dans l'intérieur de l'habitation, comprend, en entendant les cris de ses volailles, qu'il doit se passer des choses extraordinaires dans sa basse-cour. Il s'empresse d'accourir...

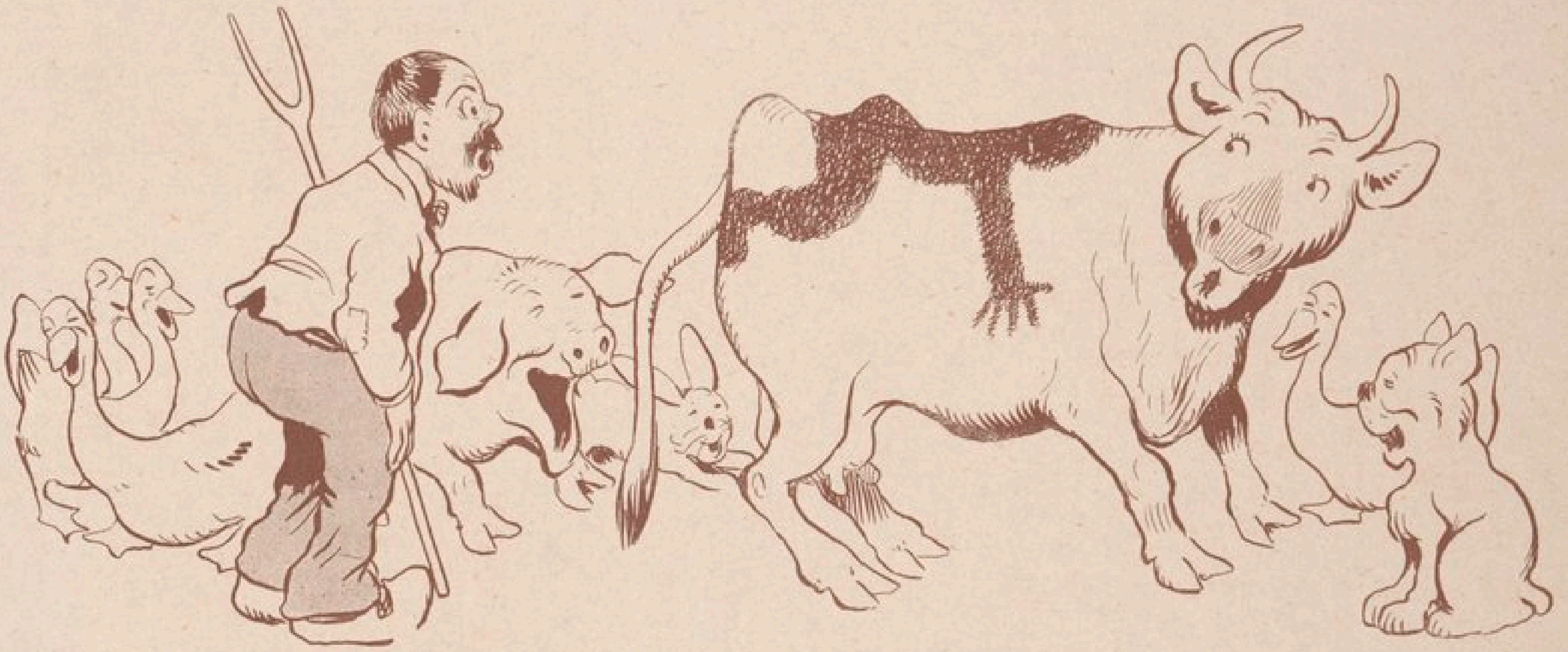


Noisette, un peu remis de sa chute, ne l'a pas attendu. Après un très court séjour sur l'épine dorsale de la vache, il a fui vers d'autres destinées, laissant sa trace imprimée en noir sur le dos de la bête...



Stupeur du fermier lorsqu'il aperçoit la silhouette brune que notre singe a décalquée sur le poil de l'innocente vache. Noisette avait profité de l'inattention de toute la basse-

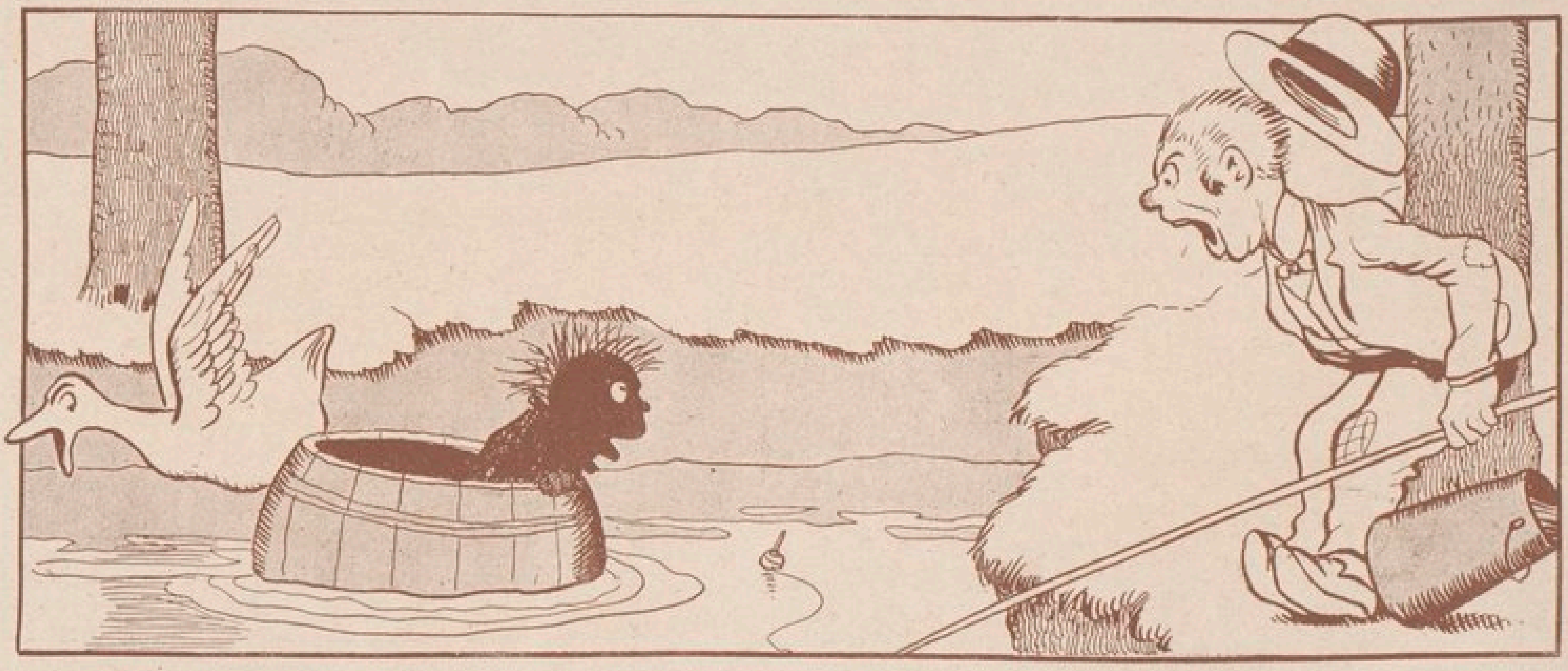




cour pour se faufiler dans un tonneau vide qu'il avait trouvé près de la porte. Il espérait bien y trouver la fin de ses mésaventures. Mais on va voir qu'elles étaient loin d'être terminées.

En effet, un des enfants du fermier, apercevant le tonneau, pensa qu'il serait très amusant de le mettre en mouvement. Aussi, n'hésita-t-il pas un instant à le pousser tant qu'il put vers la porte.

Malheureusement pour notre singe, il y avait en face de cette porte un sentier qui, par une pente assez rapide, conduisait à la rivière. Le tonneau se mit à rouler tout seul sur la pente avec une rapidité vertigineuse, et finalement, s'en alla faire un plongeon en pleine rivière où un pêcheur, qui taquinait le goujon sur la rive, perdit tout son sang-froid à la vue de ce tonneau flottant au bord duquel se cramponnait un monstre velu et noir, qui hurlait d'épouvante... C'était notre singe !



CHAPITRE V

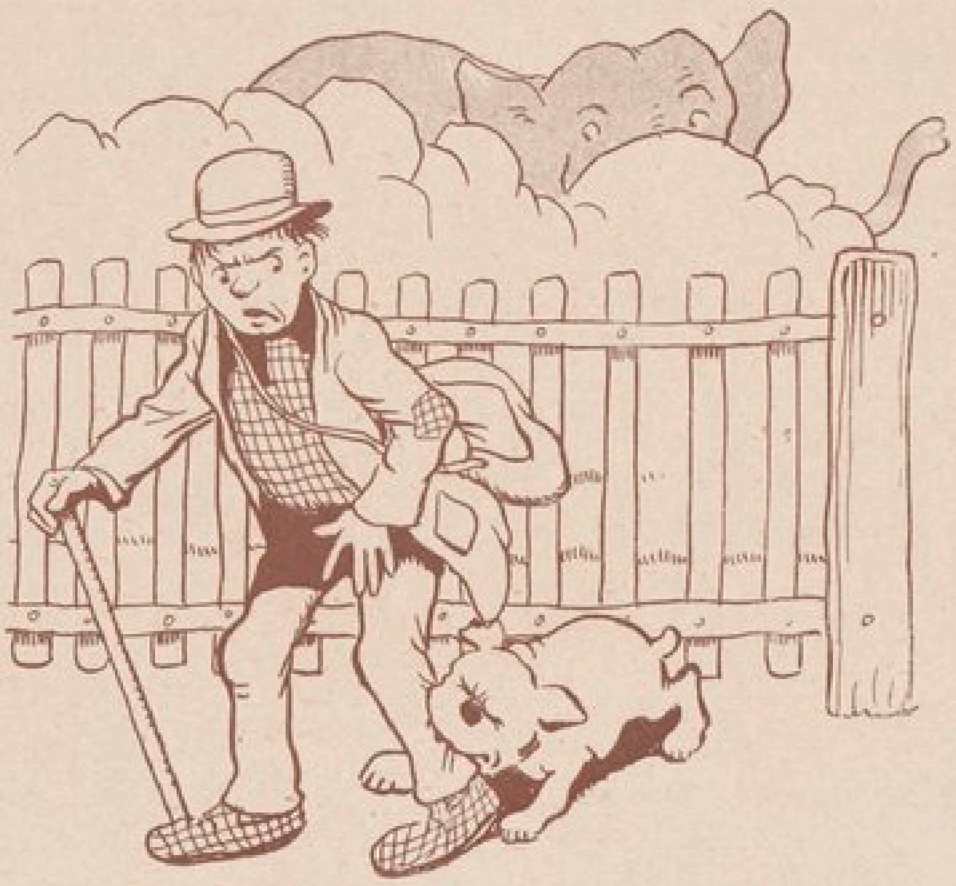
Le chien et le jet d'eau. — Un beau coup de fusil. — Vol-au-Vent déracine les maisons. — Carambolage tragique ! — Au fil de l'eau ! — L'ours et les ruches. — Plongeon ! — Chat pris dans un piège a rats ! — Pendu ! — Le ballon rouge.

L'éléphant Vol-au-Vent était plein d'idées généreuses. C'était un philanthrope endurci. Aussi le premier usage qu'il fit de sa liberté fut-il une bonne action.

Il cheminait paisiblement sur une route, après avoir dit adieu à ses camarades, lorsqu'il aperçut devant lui, aux premières maisons d'un village, un chemineau qui, comme lui, se dirigeait vers cette localité.

— Moi aussi, je suis un chemineau ! pensa tout de suite notre éléphant. Je suis le frère de ce pauvre homme qui n'a pas l'air d'un millionnaire.

Pendant qu'il se livrait à ces réflexions philosophiques, un horrible roquet couleur de poussière s'élança en aboyant d'une des maisons qui bordaient la route et, se précipitant sur le vagabond qui marchait devant Vol-au-Vent, le mordit cruellement à la jambe.



Le vagabond se mit à jeter les hauts cris.

— Attends un peu, misérable chien de bas étage ! barrit alors notre éléphant avec indignation. Je vais t'apprendre à faire du mal à ceux qui ne t'en font pas.

Il n'eut qu'à allonger la trompe pour saisir le roquet par la peau du dos et

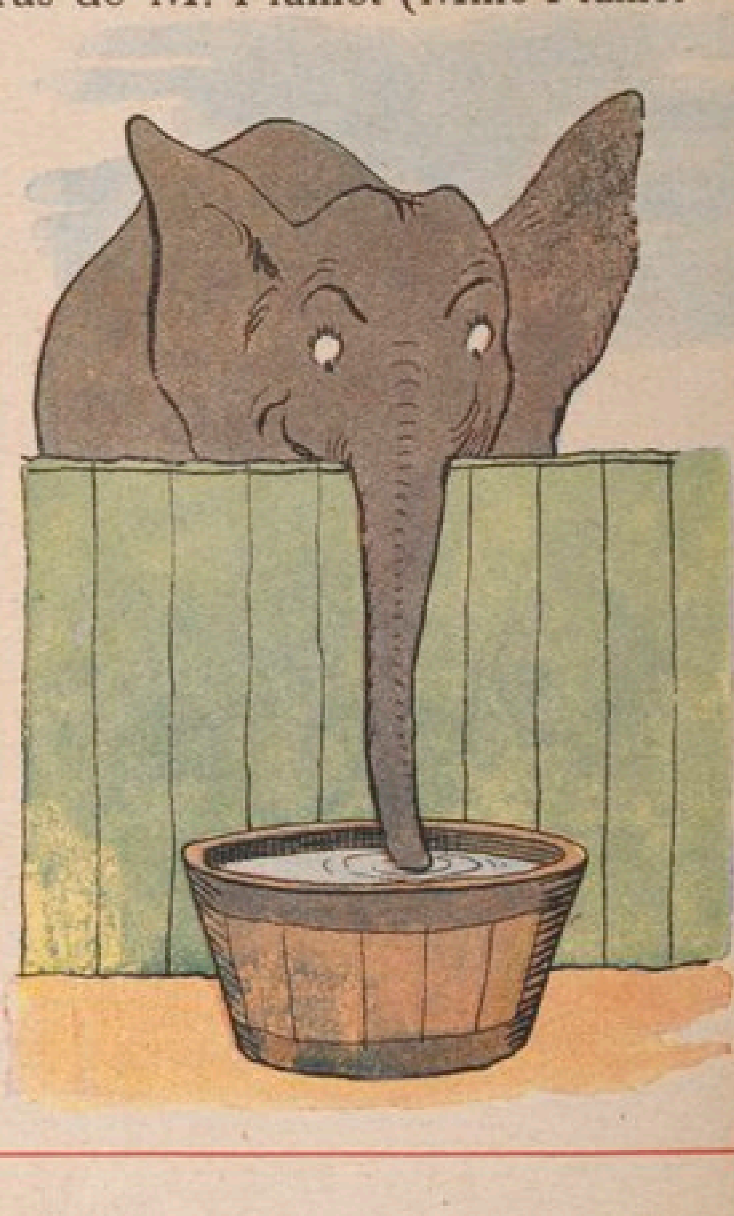
l'enlever dans les airs. Ce fut au tour du chien malfaisant à pousser des hurlements d'effroi.

Mais peu sensible à ses cris, notre pachyderme, reposant à terre le chien tout étourdi de son ascension dans l'espace, alla plonger sa trompe dans un baquet plein d'eau qu'il venait d'apercevoir derrière une palissade.

Lorsque sa trompe fut pleine, il reprit le chien qu'il lança en l'air et décocha à sa suite une trombe d'eau qui, atteignant le roquet, le fit rouler et sauter comme ces œufs vides qu'on voit danser au bout d'un jet d'eau, dans les tirs hydrauliques des fêtes foraines.

M. et Mme Plumet, les propriétaires du chien, anciens épiciers retirés des affaires, étaient accourus aux glapissements de leur petit Médor ainsi traité. Et n'osant approcher de l'éléphant, ils furent contraints d'assister, impuissants, au supplice de leur affreux roquet, bondissant et tournoyant au bout du jet d'eau décoché par la trompe de Vol-au-Vent, qui riait à gorge déployée!

Enfin, quand il en eut assez, l'excellent pachyderme laissa retomber sa victime dans les bras de M. Plumet (Mme Plumet venait de s'évanouir), et rebroussant chemin, tourna le dos au village avec la ferme intention de gagner un bouquet de bois qui s'élevait à mi-côte d'une petite colline.



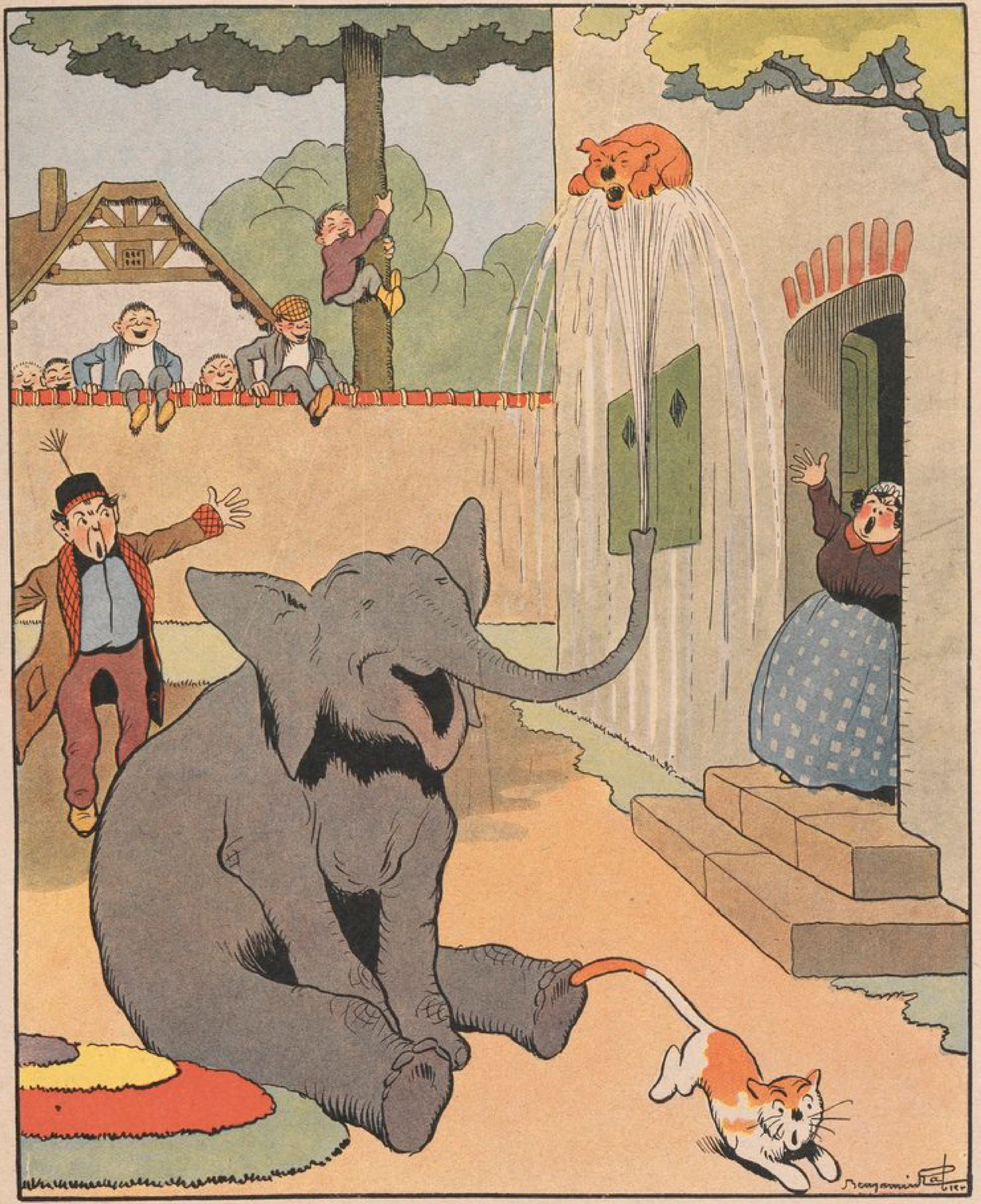
Malheureusement, au tournant de la route, il fut aperçu par un chasseur qui vagabondait dans les prairies environnantes à la recherche d'un gibier plutôt rare.

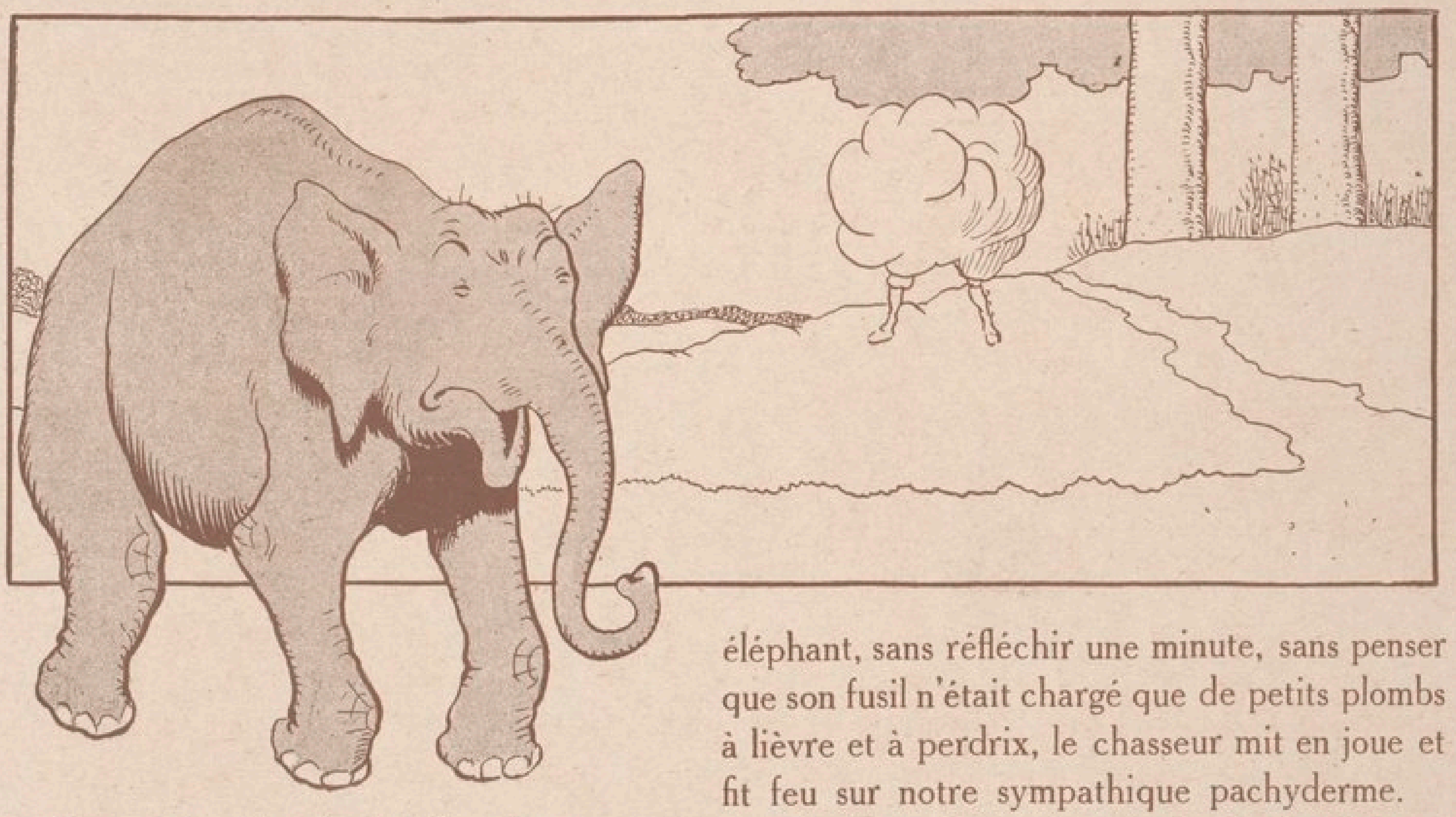
— Ah ! le magnifique coup de fusil ! s'écria-t-il en voyant Vol-au-Vent se dresser devant lui. C'est autre chose qu'un lapin ou qu'une perdrix, ça ! Quelle gloire pour moi si je pouvais rapporter ce mastodonte dans mon carnier !

Comme on le voit, la passion de la chasse faisait dire une grosse bêtise à ce chasseur, en délire devant un pareil gibier.

Elle lui en fit faire une autre.

Car, incapable de résister au plaisir de tuer un





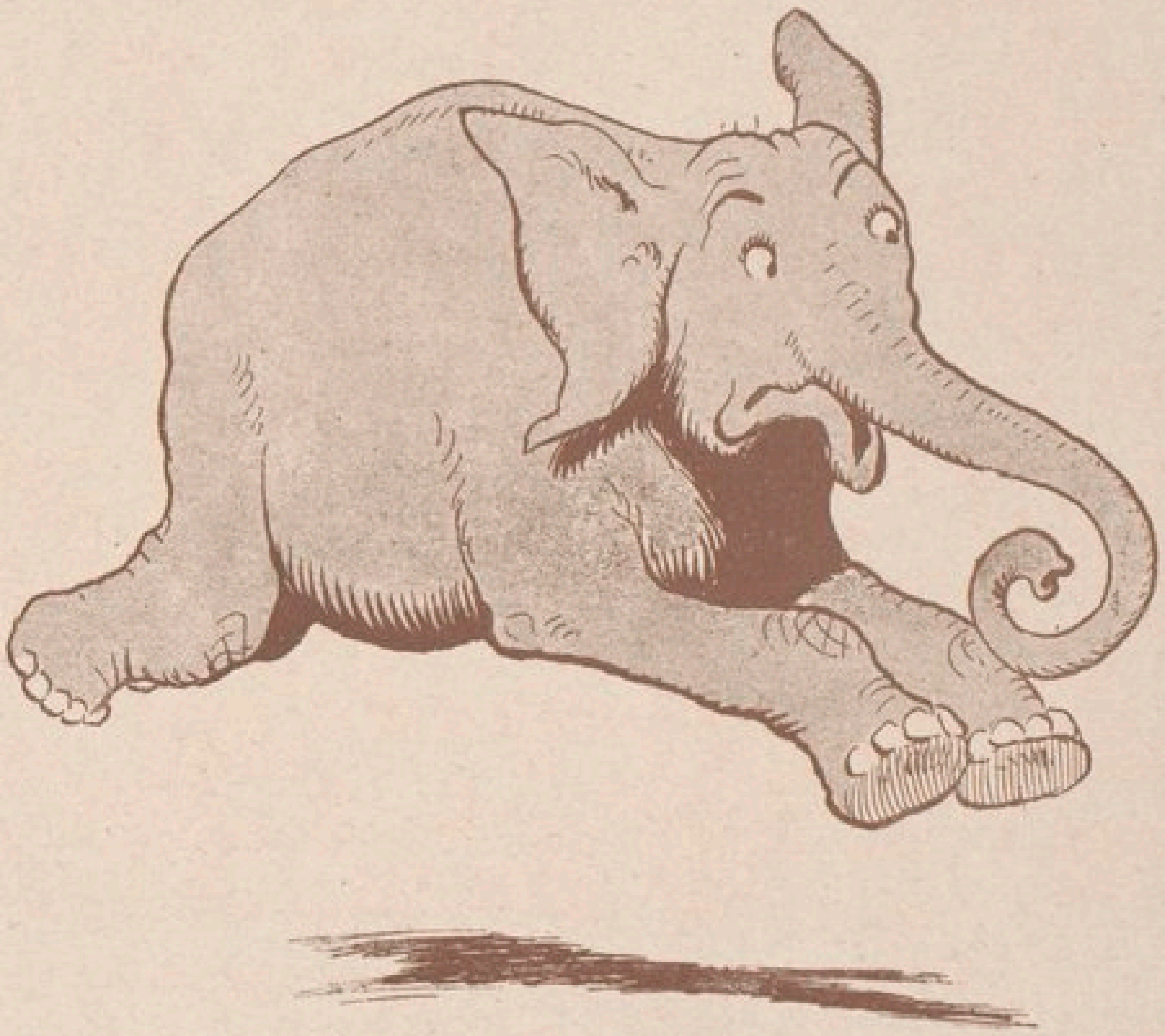
éléphant, sans réfléchir une minute, sans penser que son fusil n'était chargé que de petits plombs à lièvre et à perdrix, le chasseur mit en joue et fit feu sur notre sympathique pachyderme.

Les grains de plomb rebondirent comme de simples pois sur le cuir épais de Vol-au-Vent. Mais la détonation l'effraya et, prenant le petit galop de chasse, allure très en situation, il chercha un refuge pour aller s'y cacher.

Sur le bord de la route s'élevait une de ces cahutes dans lesquelles les casseurs de cailloux et les cantonniers ont l'habitude de serrer leurs outils et de se mettre à l'abri quand il pleut.

Notre éléphant s'y engouffra comme un ouragan, avec une telle violence, qu'il la souleva de terre dans son élan et l'entraîna avec lui dans sa course.

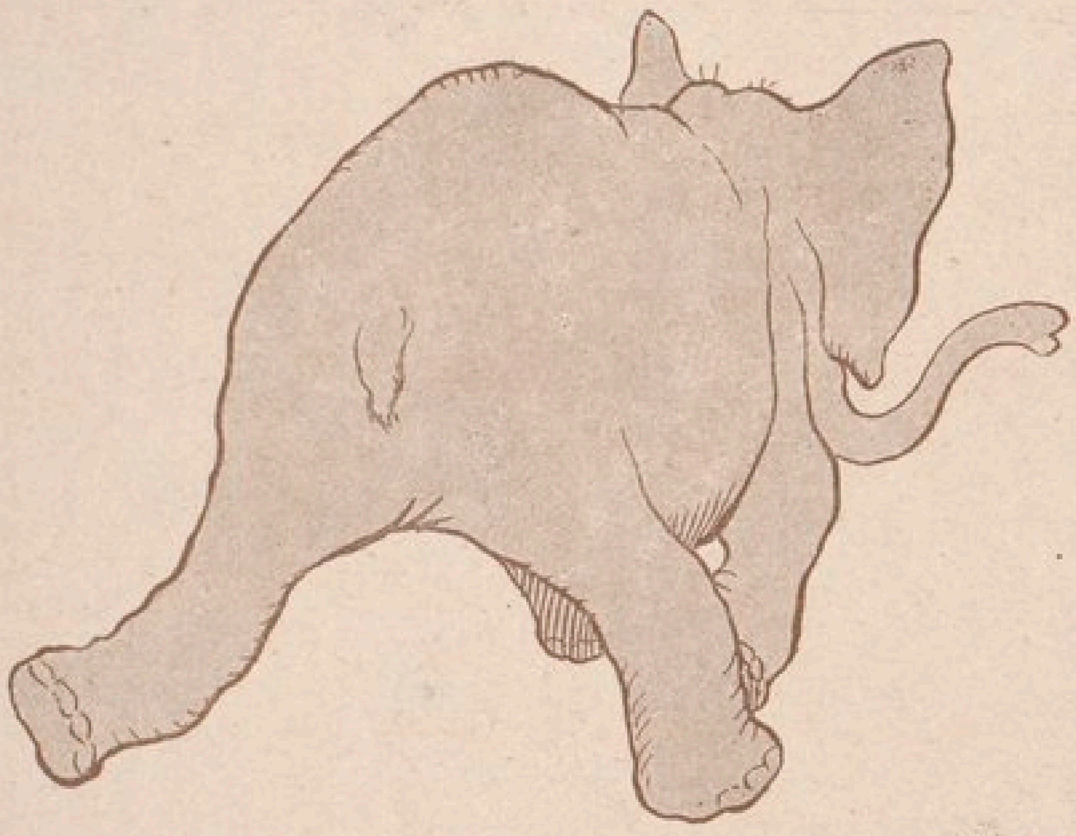
Et voilà Vol-au-Vent qui, coiffé et caparaçonné de la maisonnette, s'enfuit, affolé, à travers la campagne, ameutant sur son passage des villages entiers qui se mettent à sa poursuite, bêtes et gens, au milieu des cris des paysans, des meuglements des bœufs et des piaillements de la volaille !



C'est une véritable révolution dans la contrée !

Mais, tout à coup, un épouvantable choc se produit dans un vacarme de ferraille et un nuage de poussière.

C'est tout simplement Vol-au-Vent et sa maison qui, lancés au



triple galop, viennent de rencontrer une automobile à toute vitesse ! Je laisse à penser si ce fut un joli tamponnement !

L'automobile, qui avait pris l'obstacle par le travers, vint s'écraser sur la cahute et se télescopa.

Quant à l'éléphant, il fut violemment projeté sur le dos, les quatre pattes en l'air, sur le bord d'une rivière qui coulait précisément non loin de là...

Et, comme aucun parapet n'était là pour l'arrêter, plouf ! ce fut le plongeon, sans phrases !... Vol-au-Vent et la maisonnette qui le cuirassait s'en allèrent piquer une tête dans l'eau qui en jaillit comme une trombe à plus de dix mètres en l'air !

Laissons-les prendre leur bain froid, et tâchons de savoir, pendant ce temps-là, ce que devenait notre compère l'ours, l'élégant Patte-en-Fer.

Le hasard de ses pérégrinations, après qu'il eut quitté ses camarades, l'avait amené devant une série de ruches d'abeilles, installées près d'un enclos.

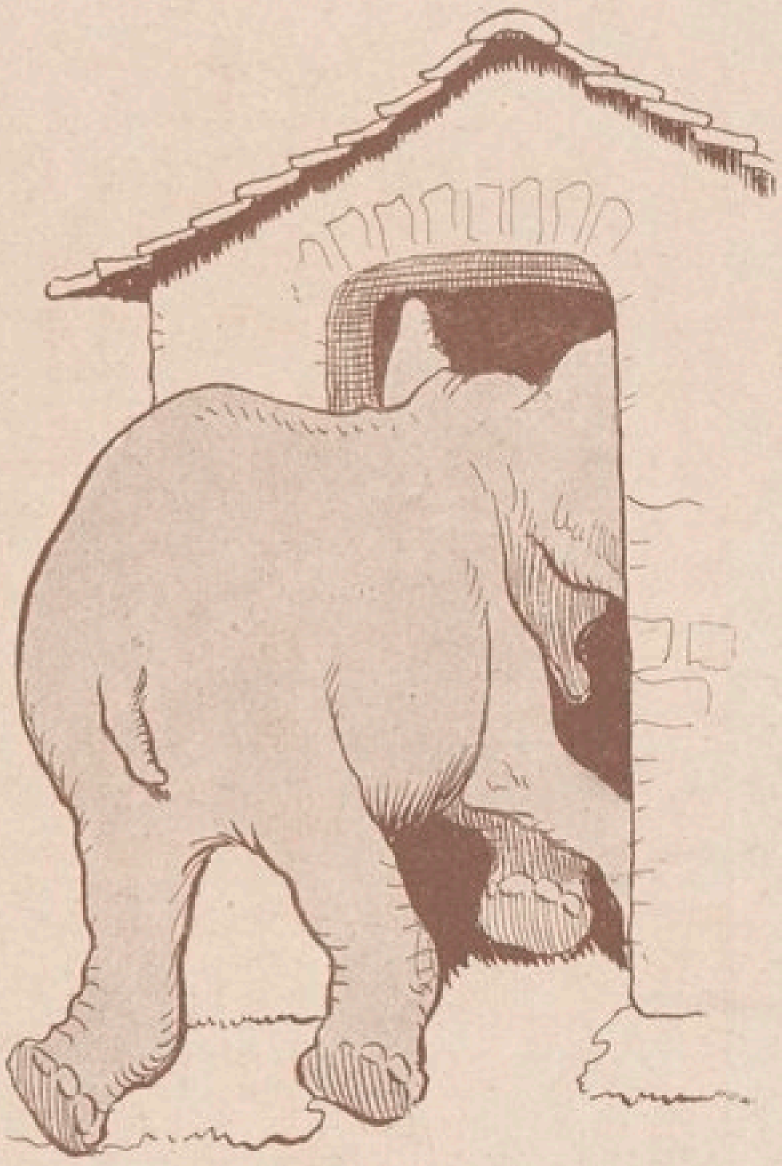
Or, nul n'ignore que les ours sont excessivement friands de miel, mais Patte-en-Fer, en particulier, nourrissait une véritable passion pour ce délicieux produit. Aussi, sa joie fut-elle sans bornes lorsqu'il aperçut les ruches. Il s'empressa d'en approcher en remerciant tout bas la Providence des ours et, saisissant dans ses grosses pattes la ruche qui lui parut la plus belle, il y enfonça avidement la tête, malgré les protestations indignées de l'essaim des abeilles qui se répandit autour de lui en bourdonnant et en essayant de le piquer.

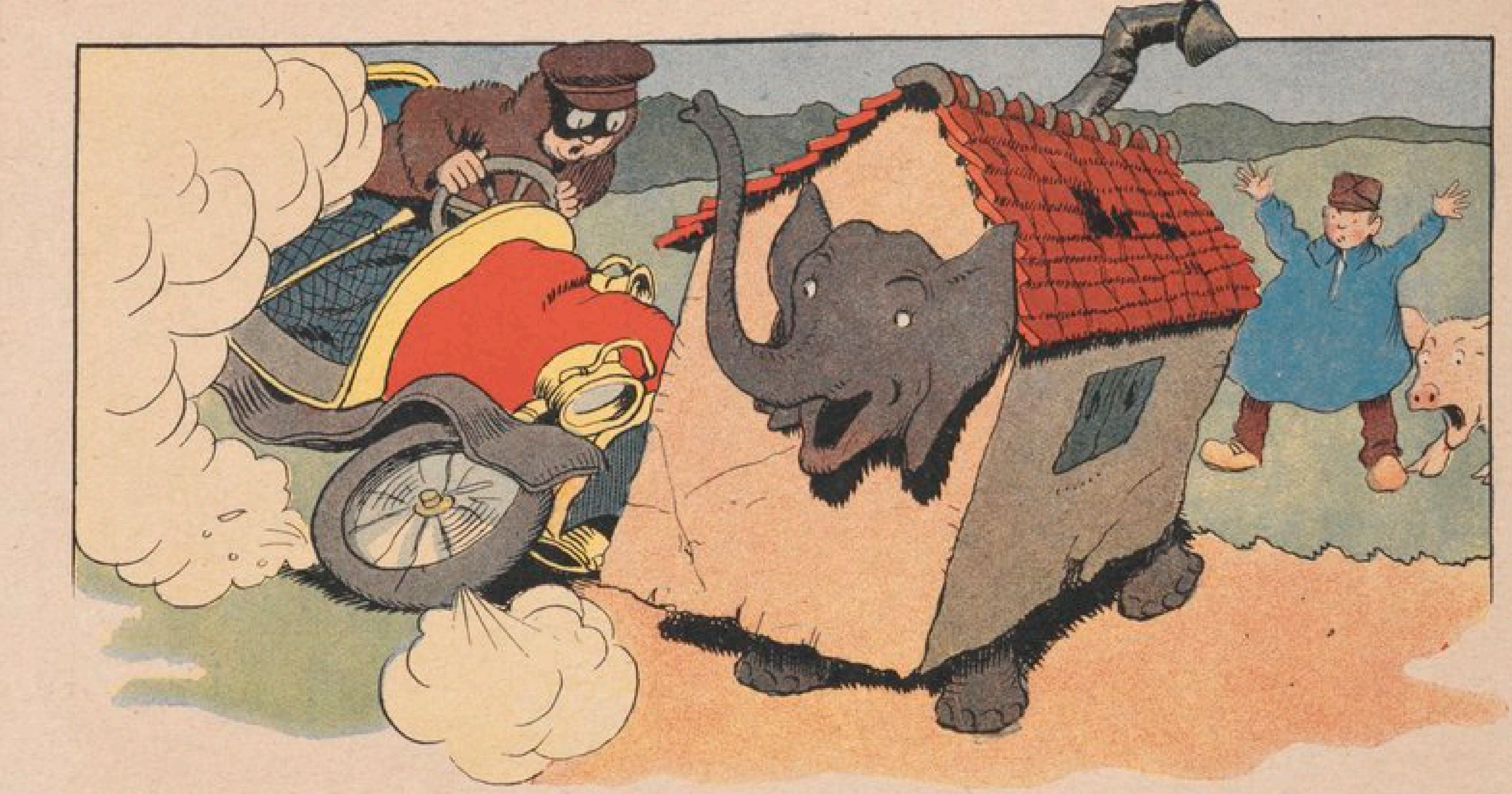
Mais la fourrure épaisse de notre ours le cuirassait contre les dards de ces demoiselles.

Et, sans tenir aucun compte de leurs attaques et de leur indignation, Patte-en-Fer, la tête enfoncée dans la ruche, en plein miel, se régalait de ce divin nectar.

Mais, comme en même temps, pour fuir instinctivement l'essaim acharné sur lui, il avait pris le pas gymnastique, il arriva ce qui devait fatalement arriver : il buta contre une pierre et s'étala sur l'herbe.

Quand il se releva, il eut soin de dégager sa tête de la ruche... Mais il ne put la dégager du gâteau

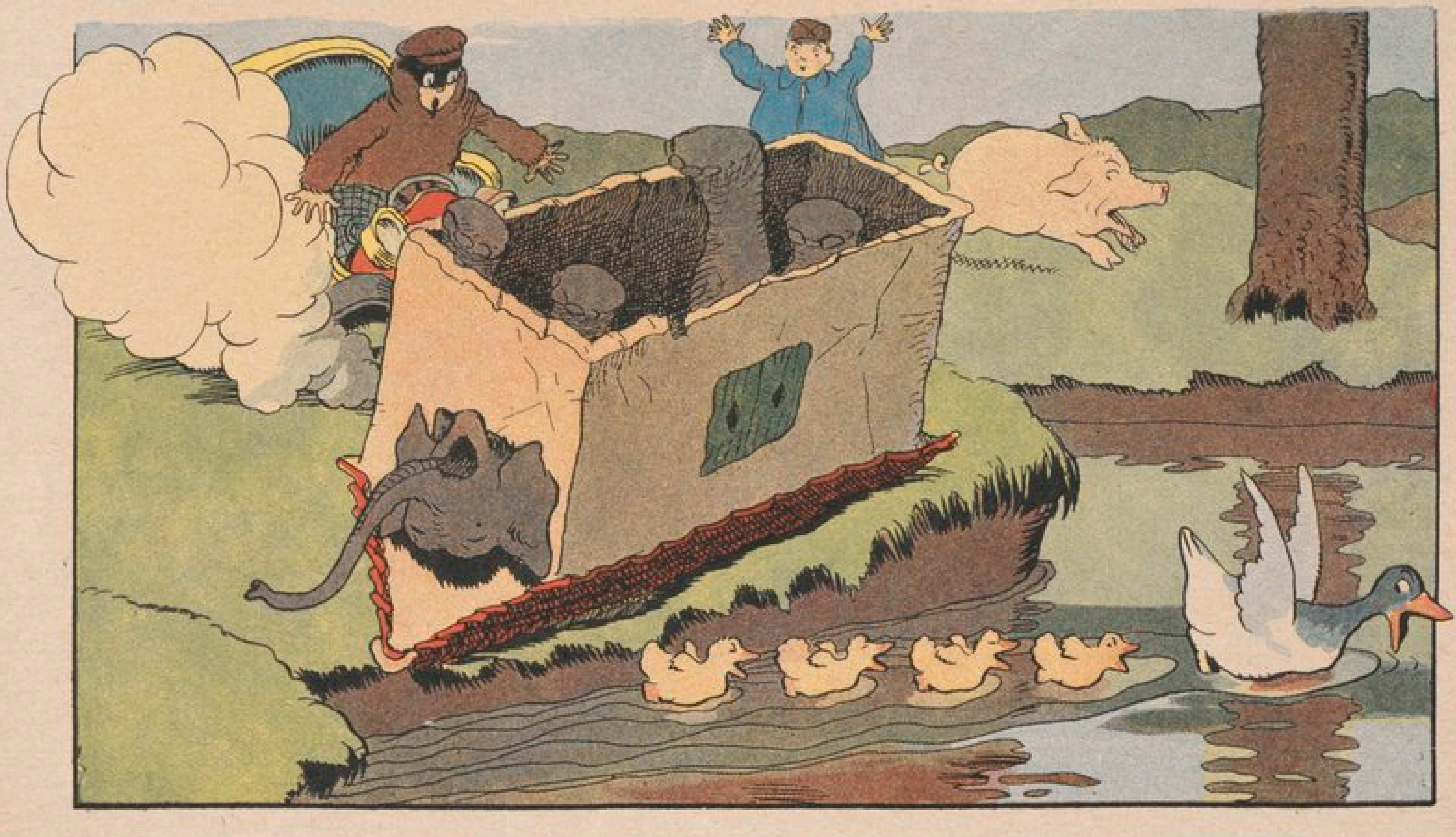


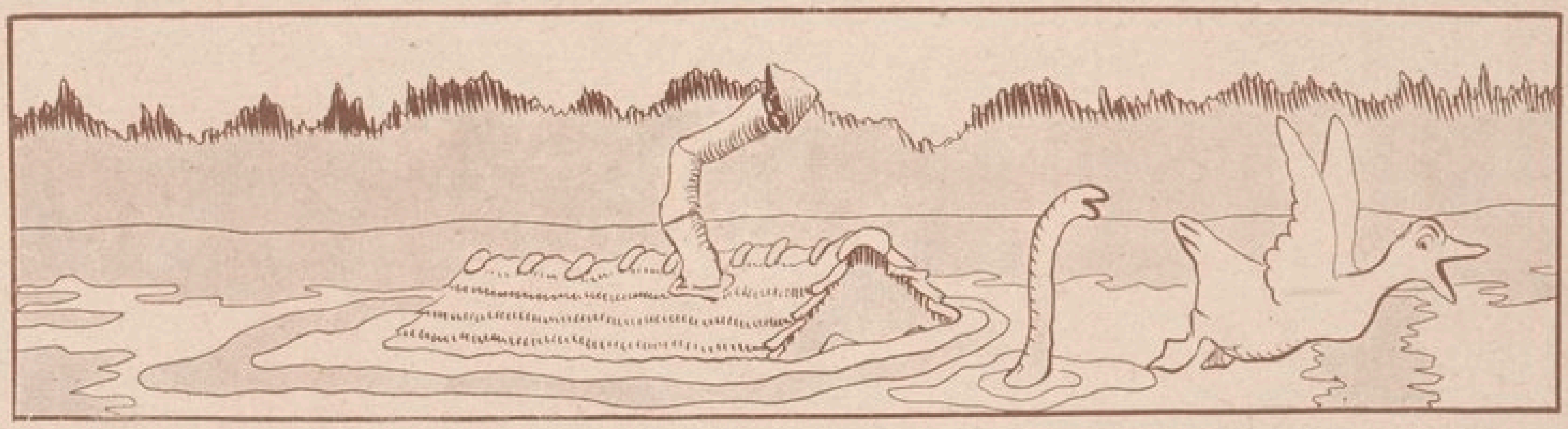


de miel où elle était enfoncée et qu'il emporta avec lui, masqué et aveuglé par un ruissellement sucré qui ne lui permettait pas de voir où il se dirigeait.

Et bientôt, le sol manqua sous ses pieds. Il tomba...

Où ? Dans la rivière dont, sans s'en douter, il venait d'atteindre la rive... Son plongeon l'ayant débarrassé de son masque et de sa coiffure de miel, il se laissa descendre doucement au fil de l'eau !





Pendant qu'il barbottait, son camarade Jaune-d'Œuf, le chat couleur citron, courait gaîment sur une route qui ne tarda pas à l'amener devant les bâtiments d'une grande ferme.

Sous une des grandes portes de cette ferme s'ouvrait un de ces trous qu'on appelle une chatière parce qu'il n'a pour but que de laisser entrer les chats.

Jaune-d'Œuf le devina tout de suite en se glissant par la chatière dans l'intérieur de la ferme.

Mais il n'eut pas fait dix pas dans cet intérieur qu'il se trouva en présence d'une grande boite en bois ouverte au fond de laquelle gisait un morceau de lard.

— Ah ! ça ! s'écria joyeusement notre minet, dont l'appétit était toujours en éveil, on m'attendait donc, qu'on a préparé mon déjeuner ? Profitons de l'aubaine...

Et il se glissa la tête dans la boîte pour happer le morceau de lard.

Hélas ! Cette boîte n'était autre qu'un piège à rats ! Jaune-d'Œuf n'en avait jamais vu et ne pouvait se douter de ce qui l'attendait.

Ce qui l'attendait ? Oh ! ce fut très simple. A peine eut-il inséré sa tête dans l'ouverture que le piège fonctionna automatiquement. Clac ! Une planchette s'abattit sur le cou du malheureux chat comme un couteau de guillotine.

Jaune-d'Œuf était prisonnier ! Un chat pris dans une ratière ! C'était là un spectacle qu'on ne voit pas tous les jours !

Aussi, tous les rats du voisinage, attirés par le bruit que faisait Jaune-d'Œuf en essayant de se débarrasser du piège qui l'étranglait, se réunirent-ils avec des éclats de rire autour de l'infortuné matou et, se tenant par la patte, se mirent-ils à danser une ronde fantastique où leur bruyante hilarité se mêlait aux miaulements plaintifs du prisonnier. Ah ! ce fut une belle sarabande et un joli sabbat !... au milieu duquel tomba comme une trombe maître Citrouillard, le fermier, accouru en entendant le vacarme !

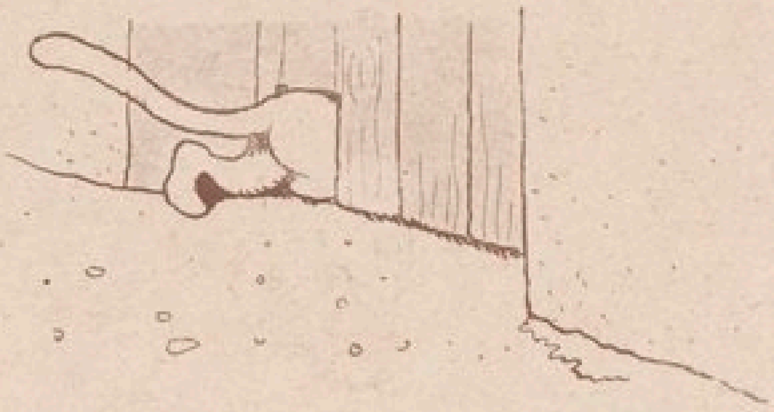
Les rats détalèrent, mais, hélas ! Jaune-d'Œuf resta.

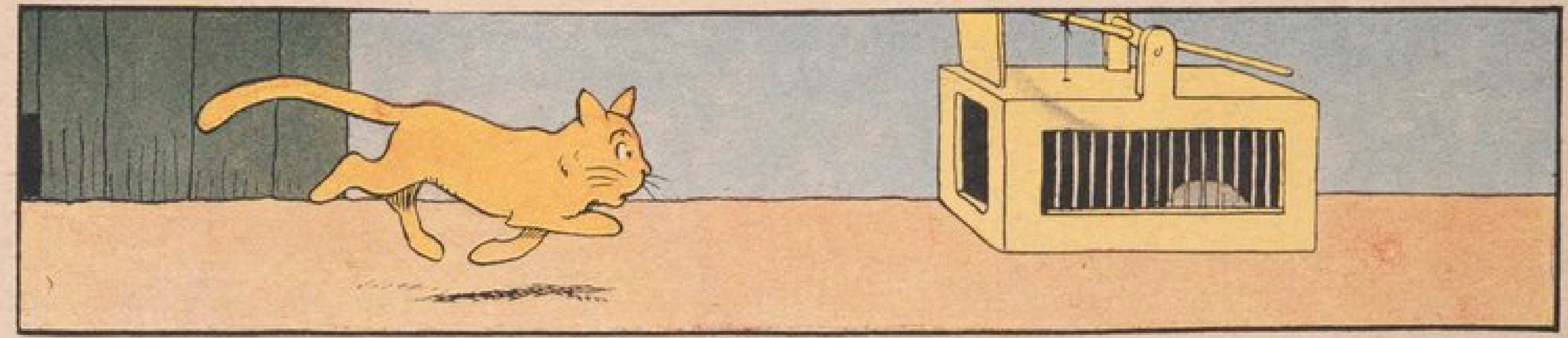
Comment s'enfuir quand on a le cou pris dans un piège à rats ?

Furieux, maître Citrouillard saisit le chat par la peau du dos après avoir dégagé sa tête de la ratière et l'emporta, décidé à faire un exemple.

Infortuné minet ! Quelques minutes plus tard, il gigotait lamentablement le long du mur de la ferme, au bout d'une ficelle !

Dans sa colère, le fermier l'avait pendu !

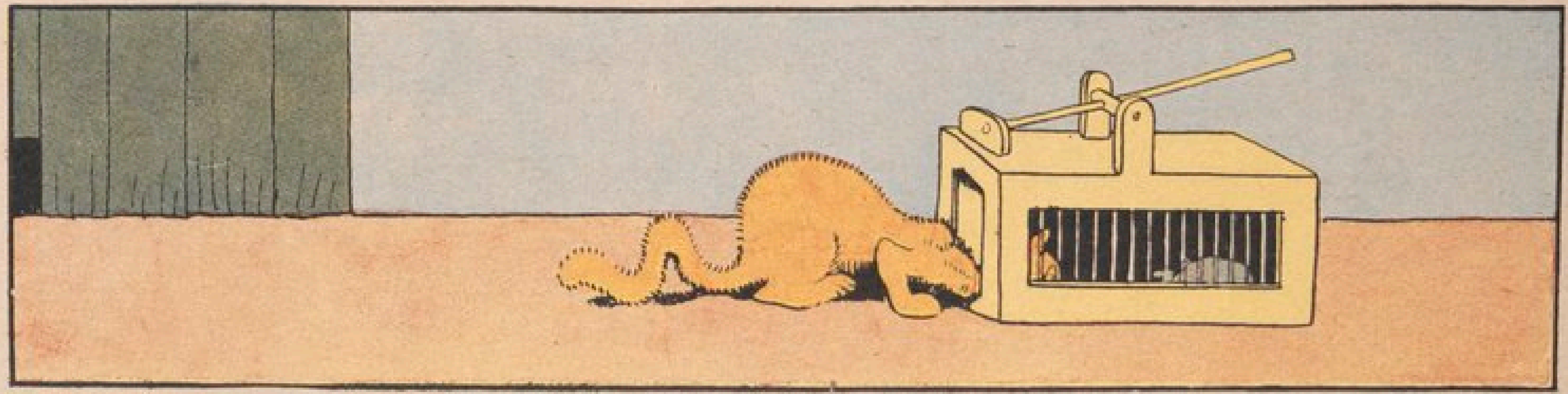




Heureusement pour notre félin, la corde était vieille et usée.

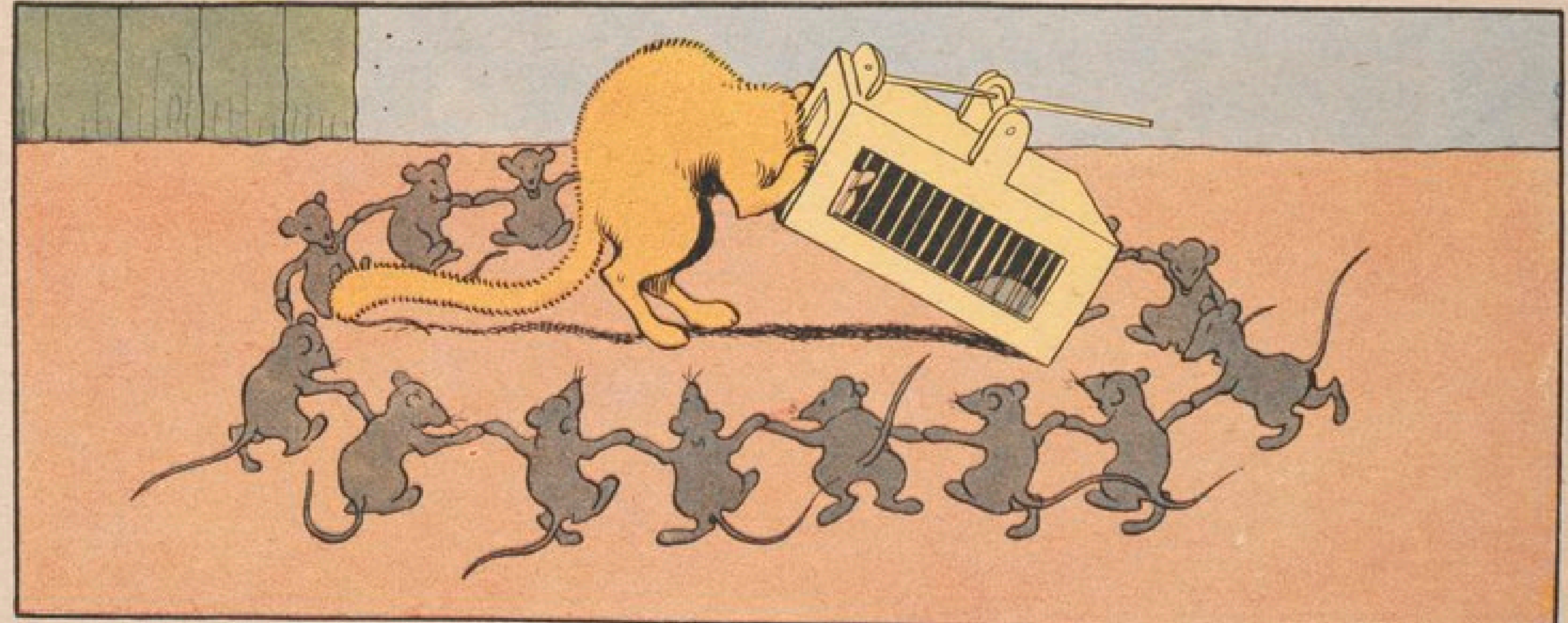
De sorte qu'à force de se débattre au bout de sa ficelle, Jaune-d'Œuf la cassa et... et tomba au pied du mur.

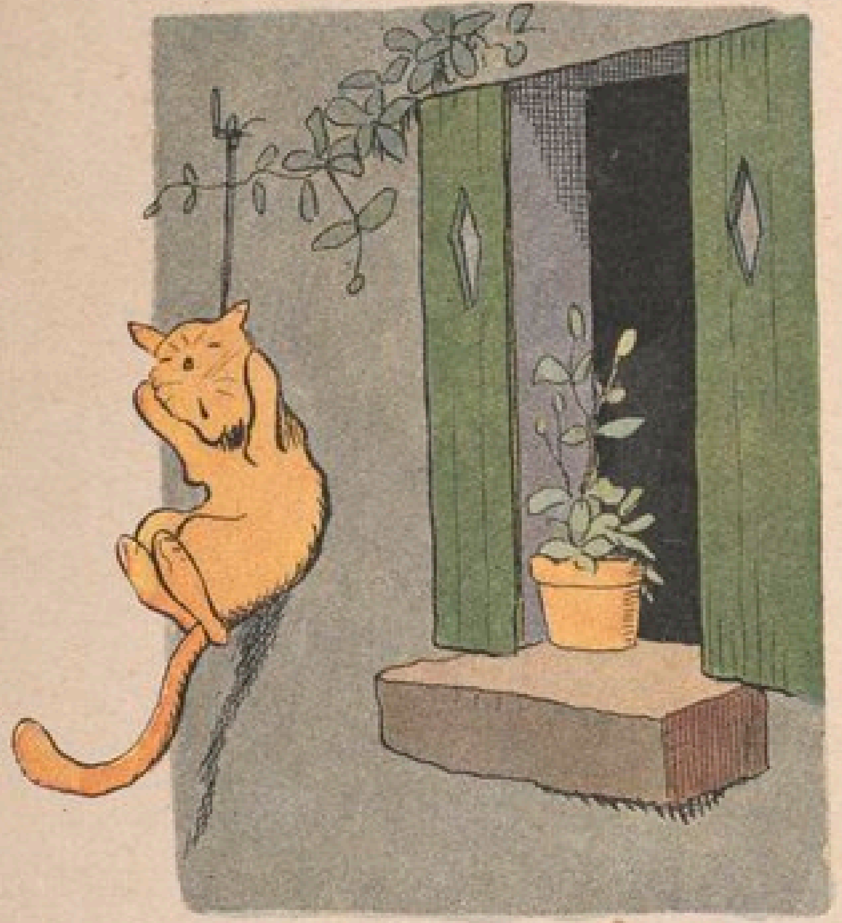
Inutile d'ajouter, je pense, qu'il n'y attendit pas le retour de maître Citrouillard, mais se mit à fuir de toute la vitesse de ses quatre pattes, emportant à son cou un long morceau de la ficelle qu'il avait cassée!

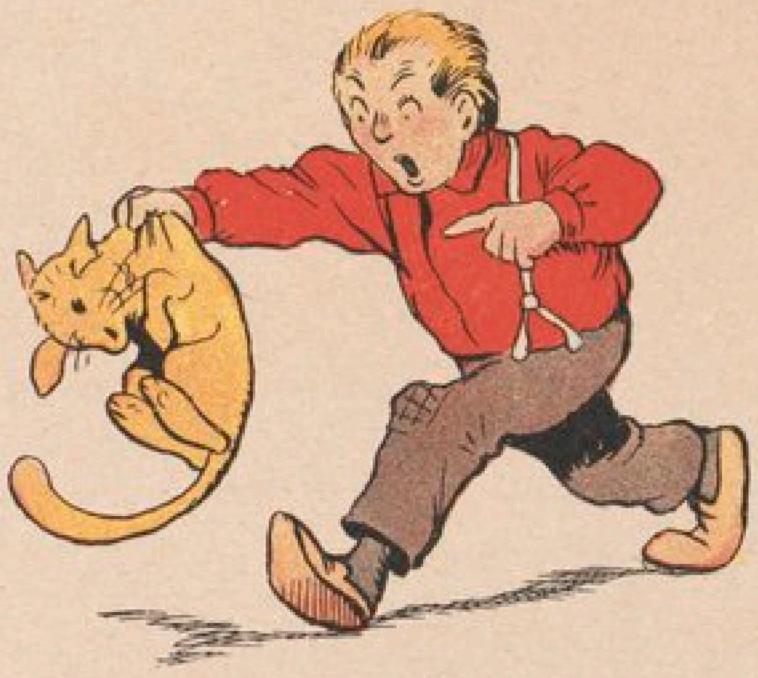


Il ne s'arrêta qu'à la lisière d'un bois où il se laissa surprendre par les premières ombres du soir et s'endormit, harassé par cette première journée de tribulations.

Le lendemain, elles recommencèrent : car Jaune-d'Œuf avait à peine les yeux ouverts qu'il vit accourir dans sa direction un affreux chien que ne guidaient pas évidemment d'amicales intentions.

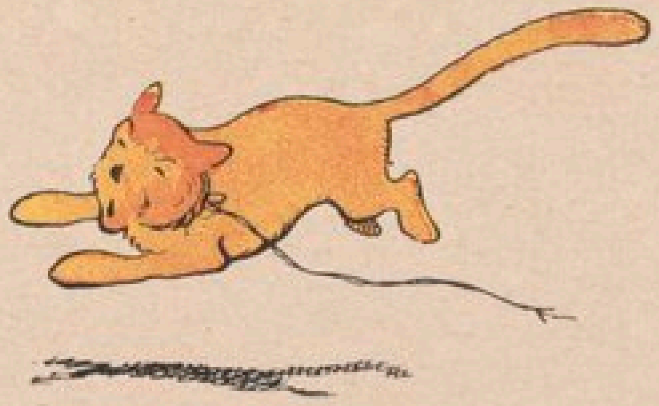






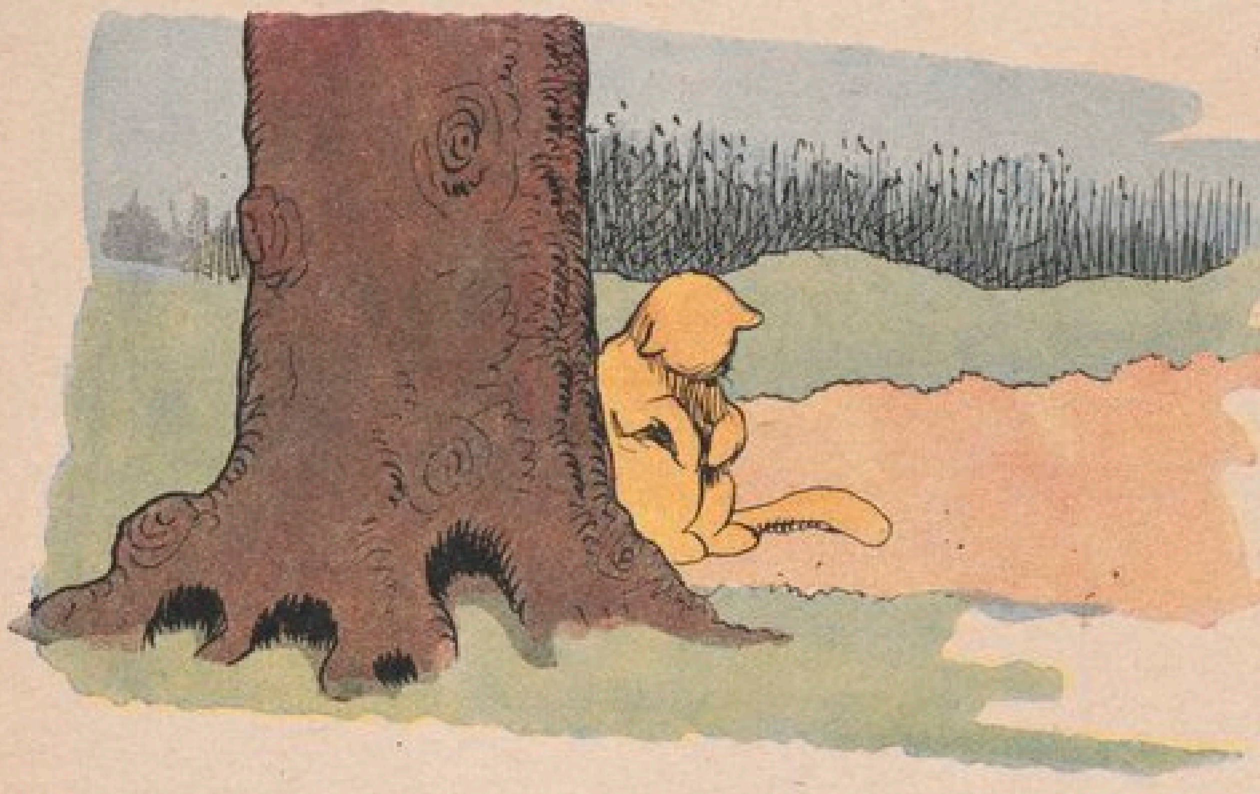
En effet, ce terrible trouble-fête ne trouva rien de mieux que de donner la chasse à notre matou, qui peut-être, grâce à son agilité et à sa vitesse, aurait pu lui échapper... sans le malencontreux bout de ficelle qui lui pendait au cou et que le chien saisit au vol !

Voilà encore une fois le pauvre Jaune-d'Œuf dans les mains de ses ennemis ! Que va-t-il se passer ? Un jeune bambin qui, non loin de là, promène un ballon rouge et a assisté, en amateur réjoui, à la poursuite et à la prise du chat, s'approche du chien qui tient dans sa gueule la ficelle au bout de laquelle miaule désespérément notre pitoyable matou.

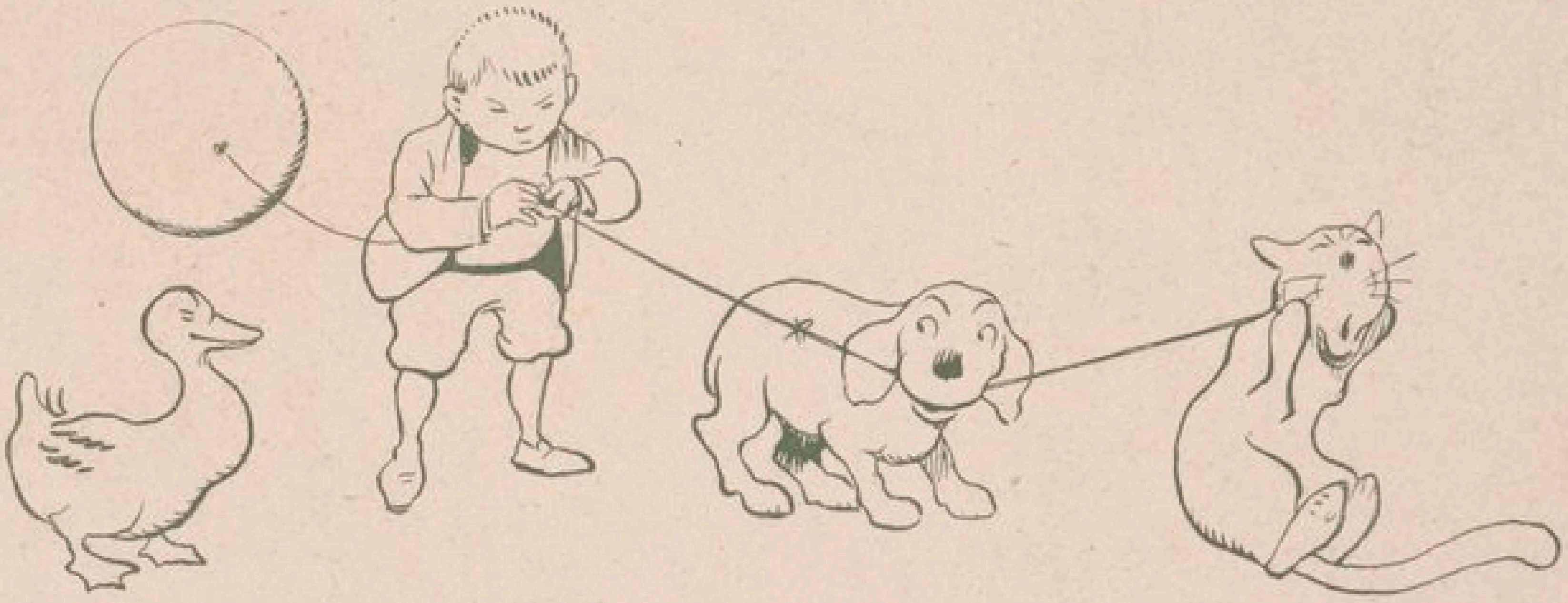


Le gamin attache solidement à cette ficelle le fil qui retient son ballon rouge, car il a son idée, ce vilain garnement.

Puis il s'empare de Jaune-d'Œuf, s'approche de la rivière qui coule à quelques pas de là et y jette notre chat, toujours orné du ballon rouge qui voltige au-dessus de sa tête, pendant que le courant l'entraîne, sous les yeux d'une famille de canards un peu surpris.



Cette position aussi critique que périlleuse pour le pauvre chat et qui mettait ses jours en danger, lui rappelait les exploits de son frère Tout-Blanc, le héros des *Tribulations d'un Chat*, qui, lui aussi, abandonné à la fureur

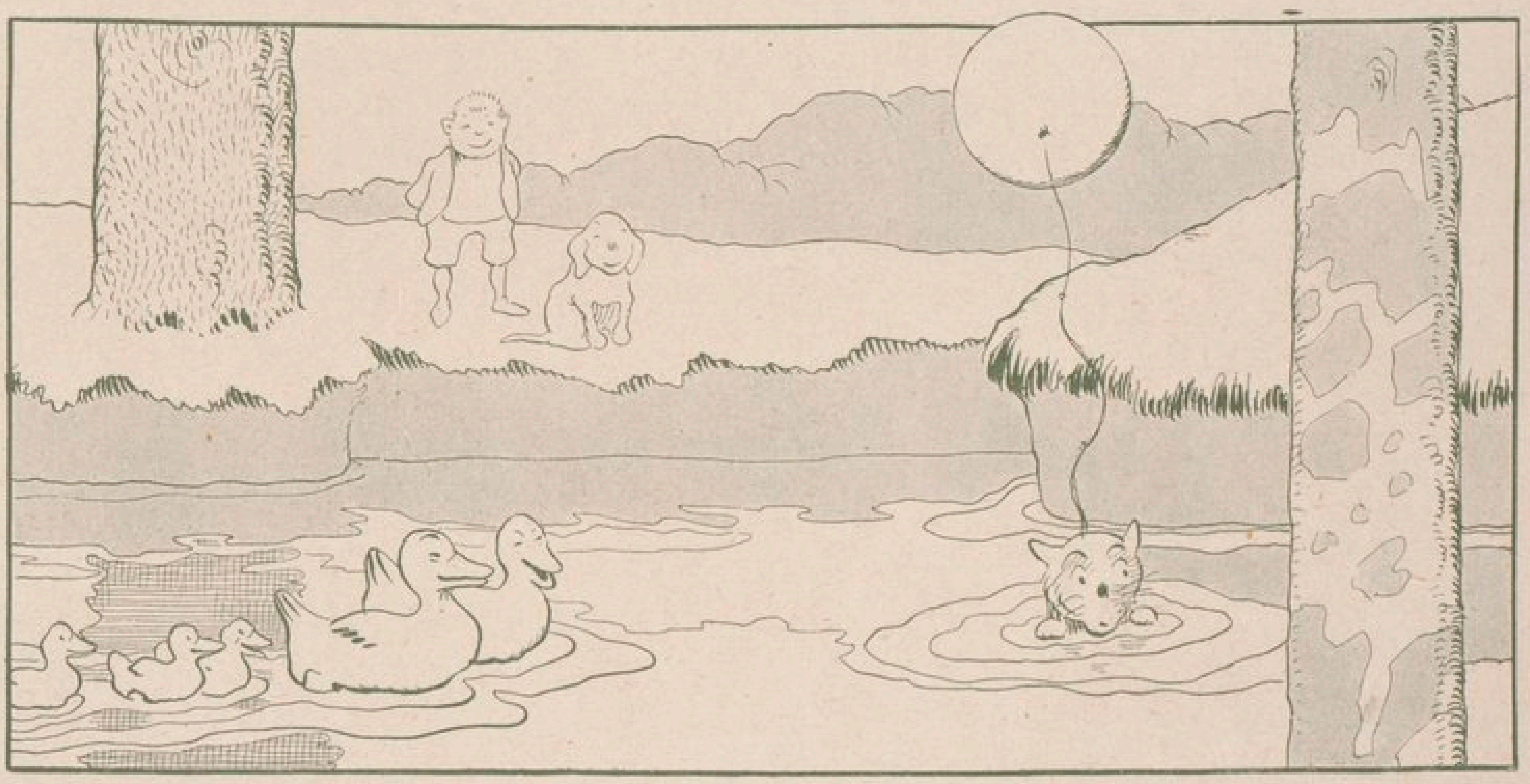


des flots au cours d'une inondation, voguait sur les eaux dans un parapluie retourné. Il trouva le moyen, malgré le danger qu'il courait, de sauver la vie d'un chien attaché à sa niche qui, elle-même, entraînée par le torrent, allait sombrer avec son locataire.

Voguant dans son frêle esquif, le bateau-parapluie, il parvint à détacher la chaîne du naufragé. Celui-ci, excellent nageur, à son tour vint au secours de Tout-Blanc ; s'étant jeté à l'eau il remorqua le parapluie-bateau vers la rive où tous deux atterrirent sains et saufs.

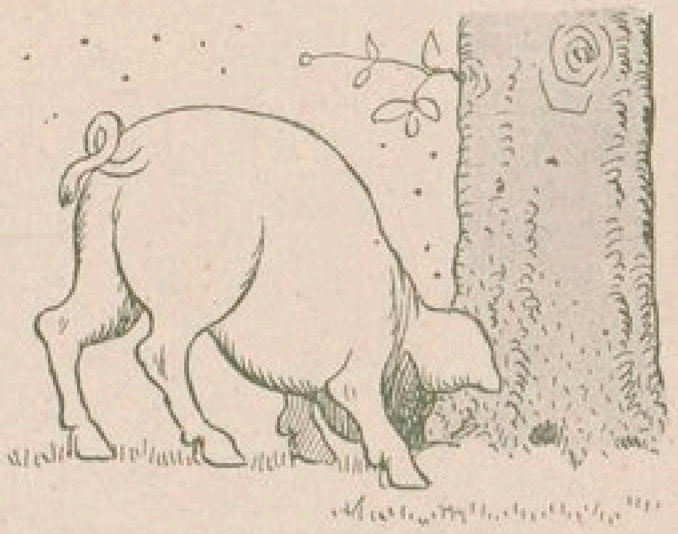
Ils devinrent par la suite les meilleurs amis du monde.

Nous verrons au cours du récit que la baignade forcée, infligée à Jaune-d'Œuf, ne devait pas non plus être autrement tragique; au contraire, elle devait le remettre dans le bon chemin et l'amener à retrouver ses six compagnons du cirque Harry-Koblan.



CHAPITRE VI

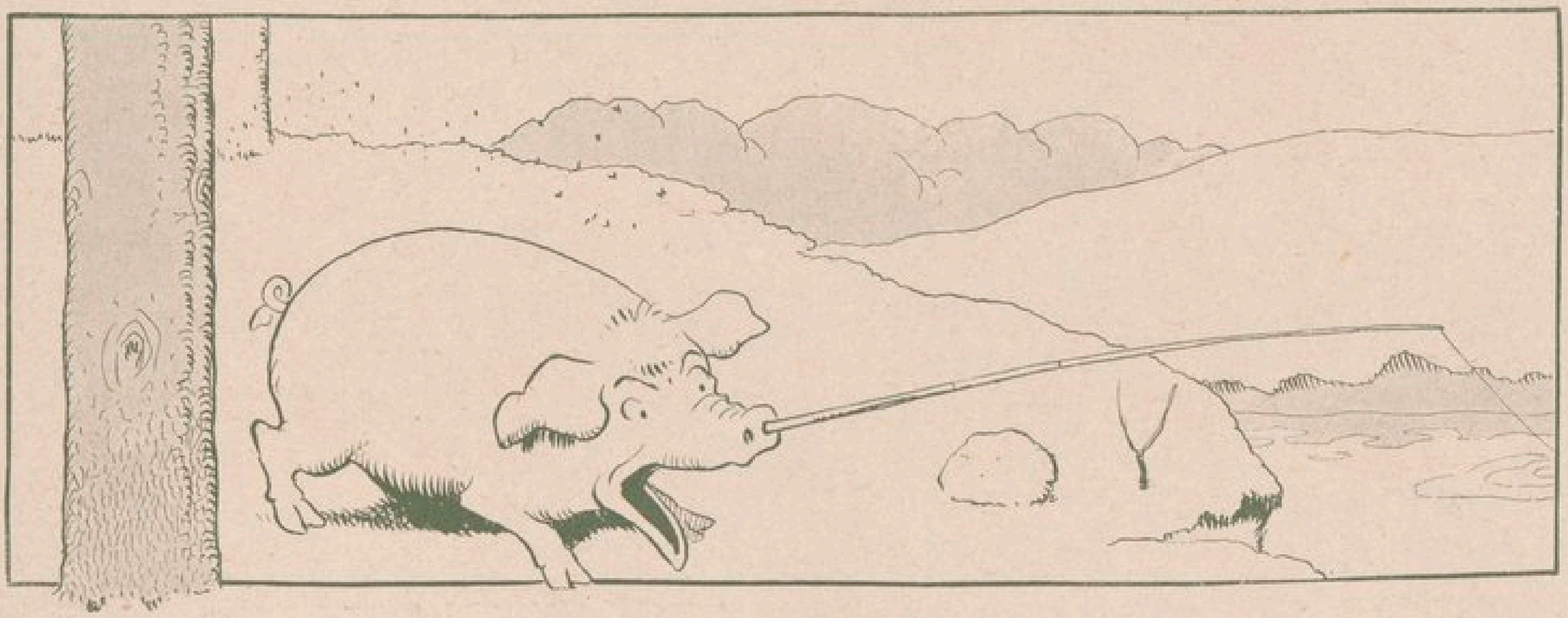
Mésaventure de Radis-Rose avec une ligne et un canard. — Course folle ! — Le canard pendu et le groin débouché. — Carotin entre en relations avec des escargots. — Un chapeau de beurre frais. — La chèvre agressive. — Un chien porte-tricot.

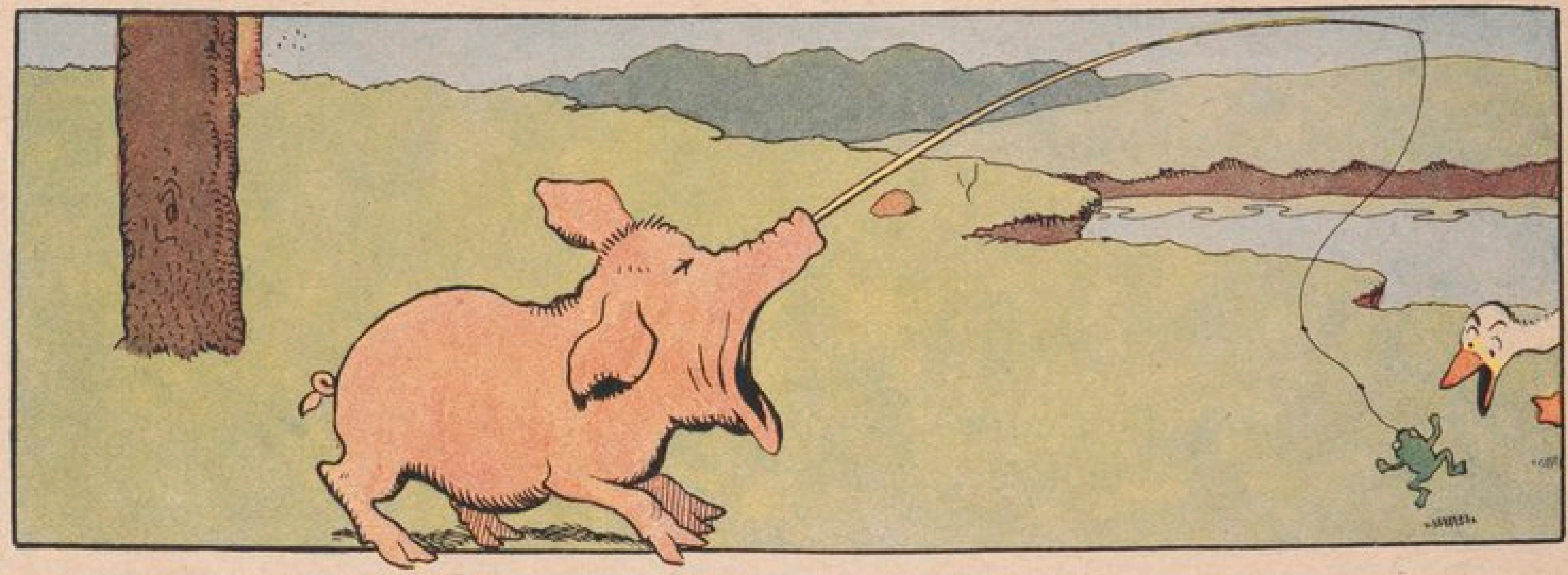


Les premiers pas du sympathique goret Radis-Rose dans la vie d'animal libre et indépendant ne furent pas précisément heureux.

Fouiller la terre est un des goûts les plus accentués du porc : tout le monde sait cela.

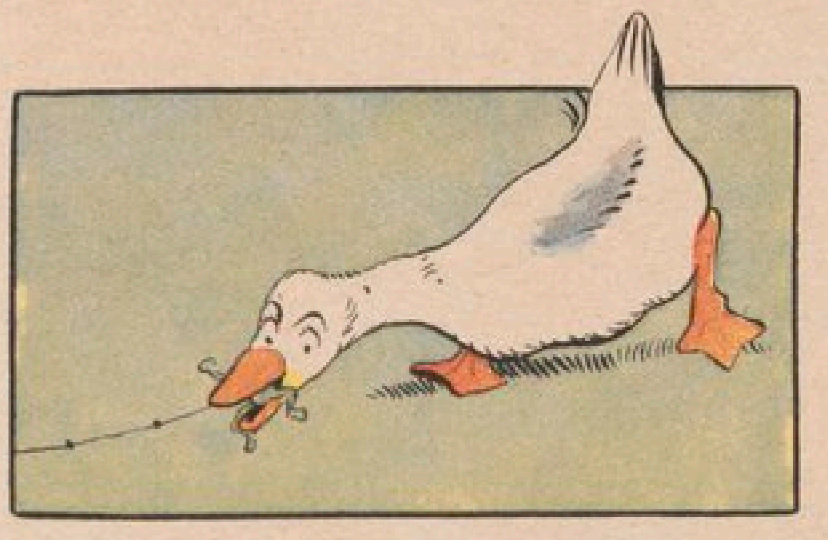
Aussi le premier soin de notre porte-groin fut-il d'enfouir le sien profondément dans le sol, au pied d'un chêne, avec le secret espoir de déterrer des truffes et de s'offrir ainsi une petite collation réconfortante.

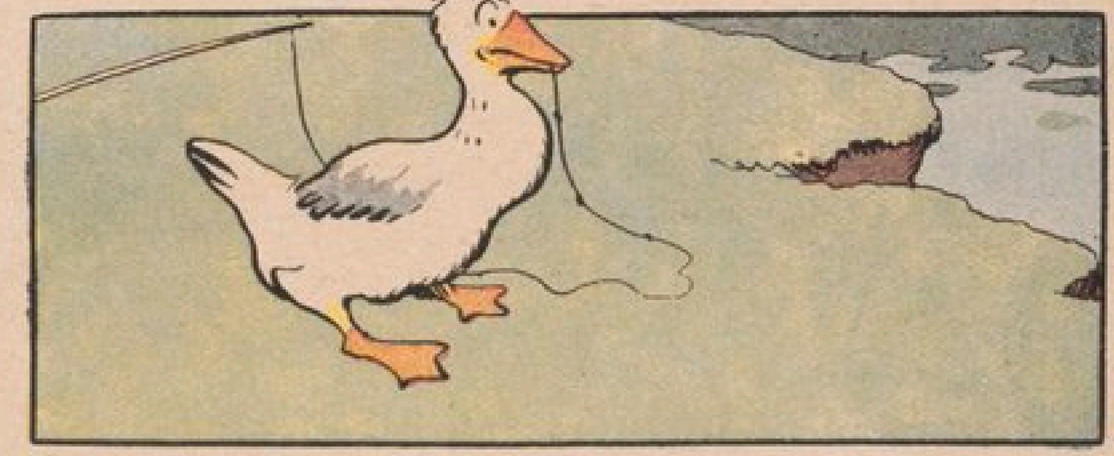




Malheureusement, ce ne furent pas des truffes que rencontra le groin de Radis-Rose : ce fut un nid de guêpes ! que cette intrusion violente mit en révolution.

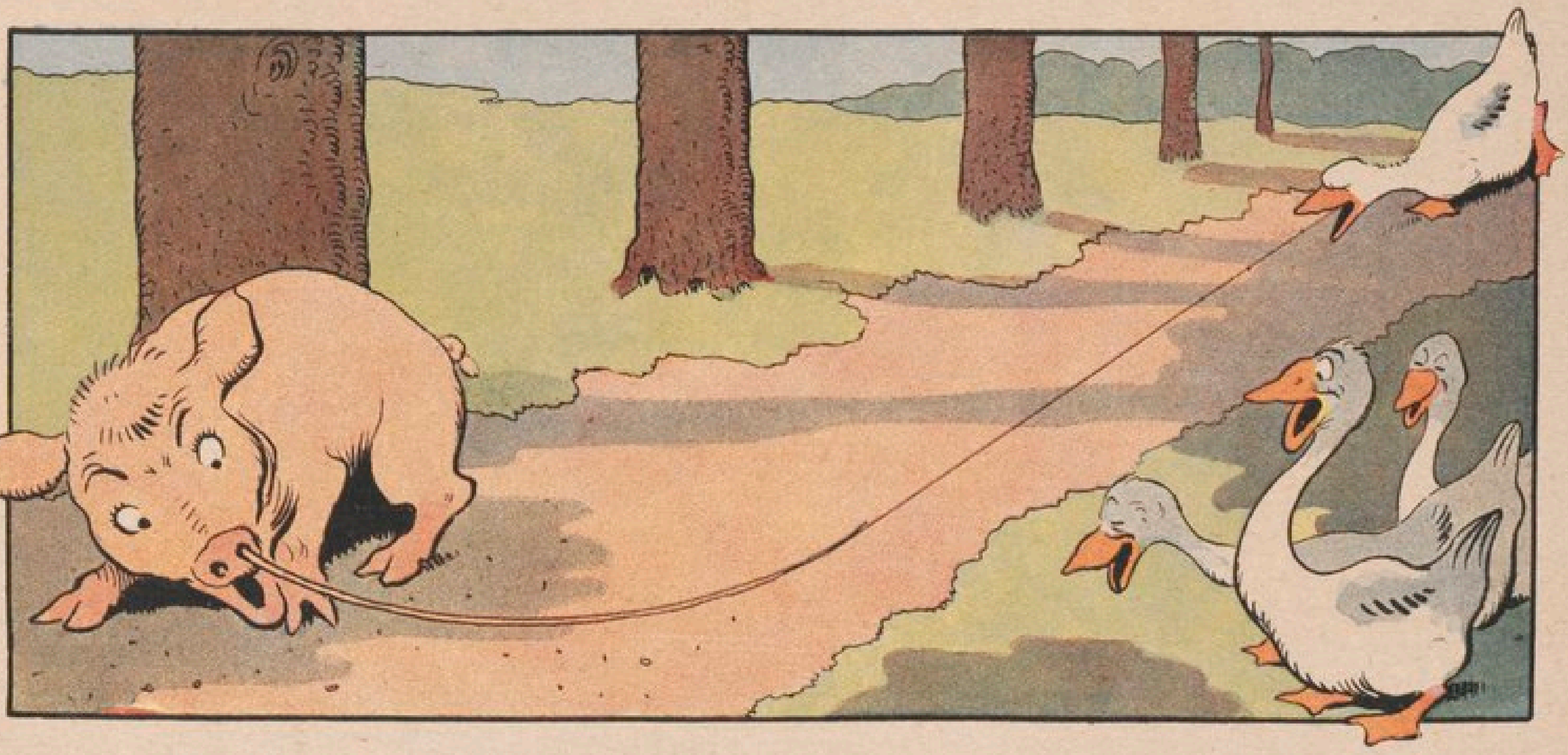
— En voilà un qui ose venir mettre le nez dans nos affaires sans en être prié !



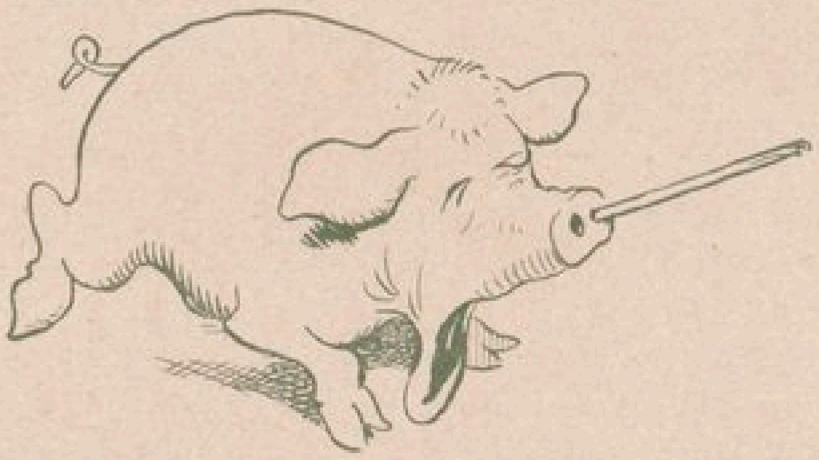


s'écrièrent-elles. Attends un peu, mon garçon ! tu vas savoir et sentir ce qu'il en coûte !

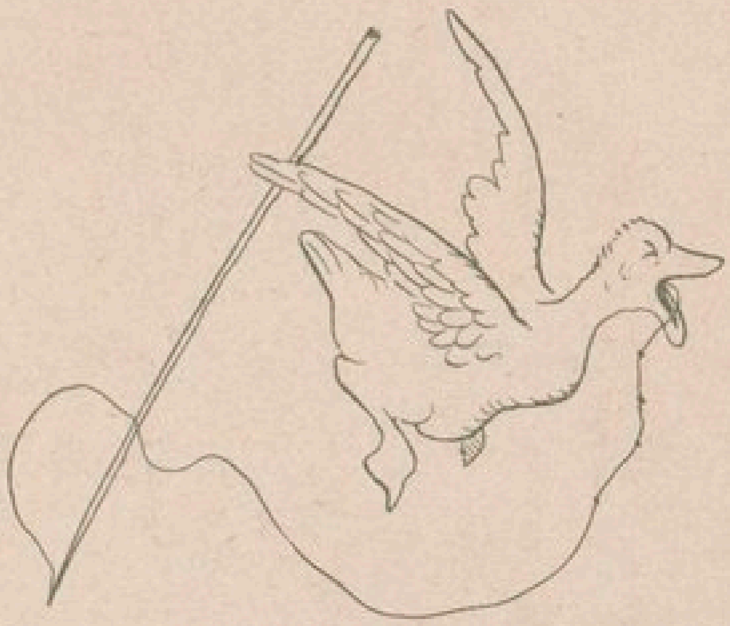
Et les guêpes de s'acharner sur notre pauvre porc qui n'en pouvait mais, et qui espéra, en prenant la fuite, échapper à l'armée bourdonnante, volant autour de lui.



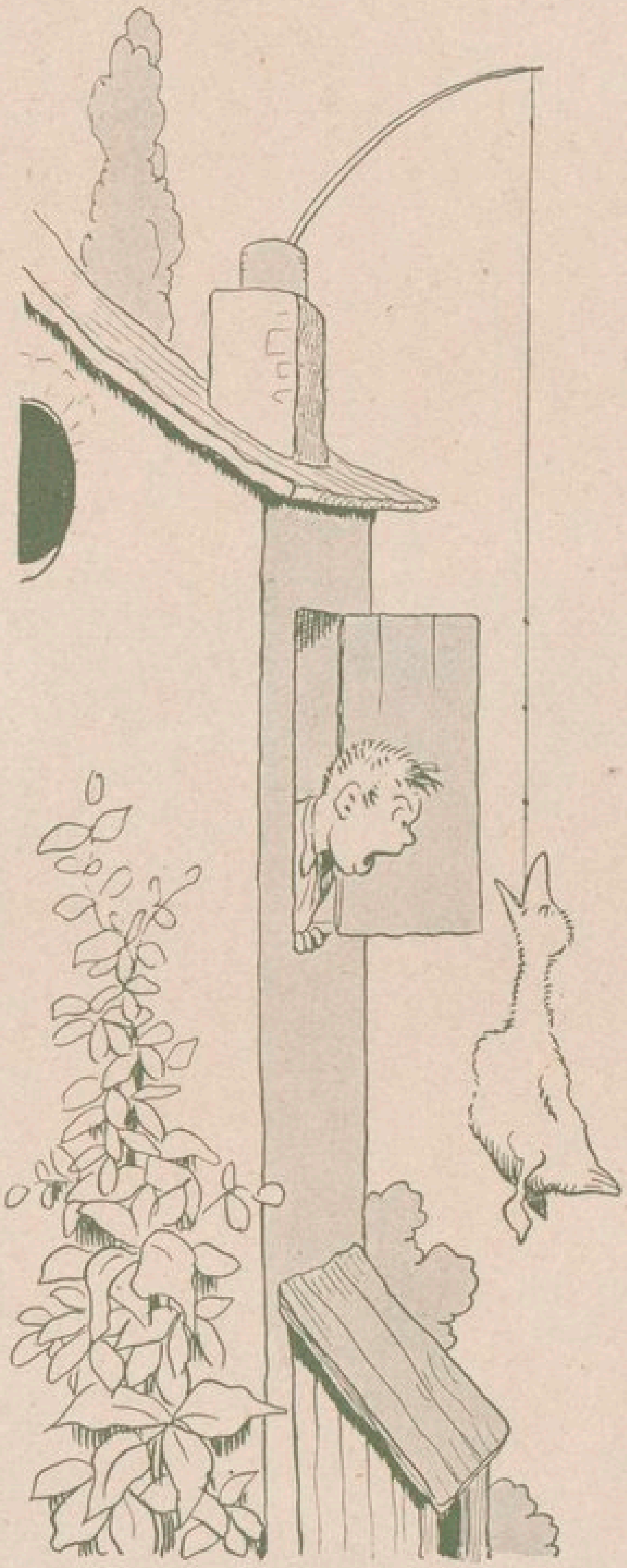
Benjamin Rabier



Pour garantir ses yeux des piqûres, Radis-Rose avait clos la paupière et n'avançait qu'à l'aveuglette sans voir ce qui se passait devant lui. Mal lui en prit ! Car il arriva ainsi au bord d'une rivière, en face d'une ligne de fond qu'un pêcheur avait posée là...



Son groin d'aveugle rencontra le bout de la ligne, qui trouva commode d'entrer profondément et de se loger dans une de ses narines.



Quand il ouvrit les yeux, il était trop tard !

Impossible de se dépêtrer du fatal engin de pêche !

Le seul résultat des soubresauts et des secousses de Radis-Rose pour se débarrasser de la canne à pêche fut de faire sortir la ligne de l'eau et de pêcher... une grenouille qui s'était prise à l'hameçon.

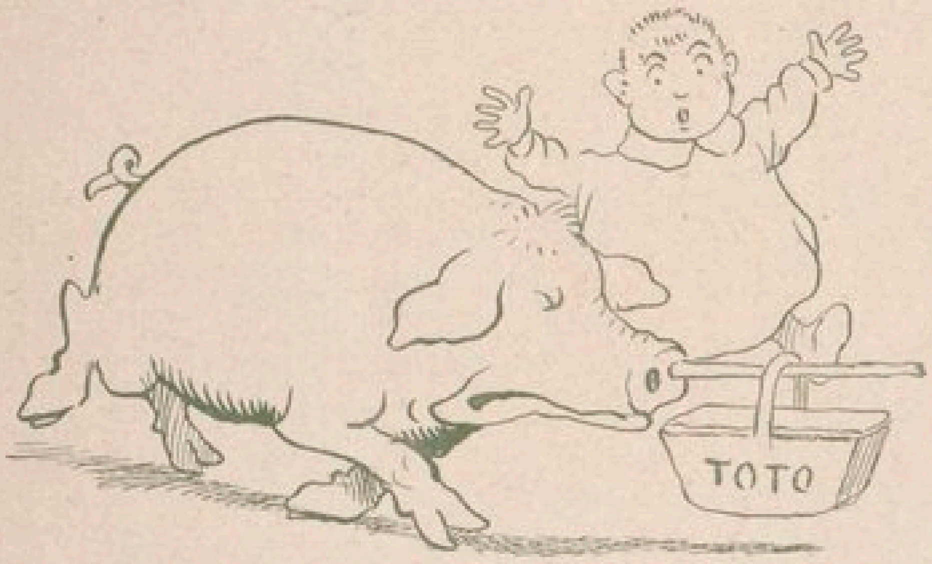
Résultat désastreux ! car un canard, qui assistait avec curiosité à la lutte du porc avec le malencontreux engin, n'eut pas plutôt aperçu la grenouille gigotant au bout de la ligne qu'il se précipita sur cette proie inespérée et l'avala avec la gloutonnerie habituelle à sa race, avalant en même temps l'hameçon et une partie du fil !

On a souvent dit, en plaisantant, qu'une ligne était un engin terminé, à chacune de ses extrémités, par une bête : le poisson d'un côté, de l'autre le pêcheur.

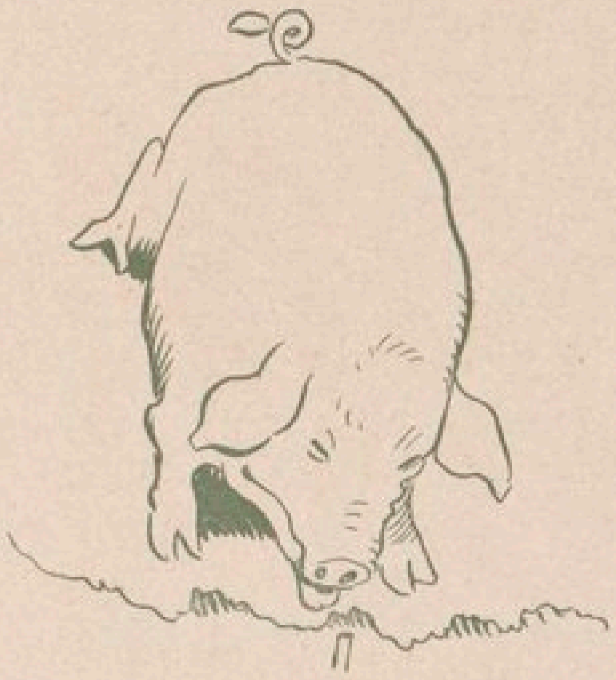
Mais cette fois, plus que jamais, on put le dire : car si le bout du fil se terminait par un canard, le bout de la canne à pêche se terminait par un porc !

Alors, en voyant cela, Radis-Rose, affolé par cette ligne qui ne voulait pas quitter son groin où elle était solidement fichée, prit le galop et fila comme une flèche, en la brandissant en l'air et en entraînant à sa suite le malheureux canard, qui, lui non plus, ne pouvait pas se délivrer de l'hameçon avalé avec la grenouille !

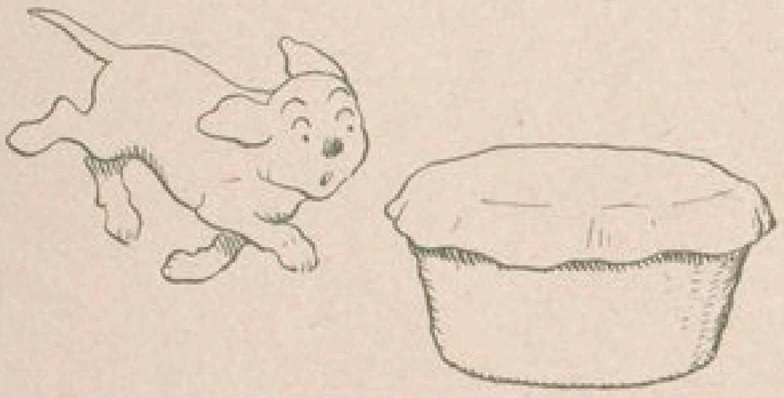
Notre porc arriva ainsi devant une porte ouverte : c'était celle d'une ferme. Il la franchit d'un bond et traversa dans toute sa longueur la cour de cet établissement agricole, au milieu de la stupeur et des



cris d'effroi des bêtes et des fermiers, qui se demandaient si ce n'était pas là une apparition fantastique.



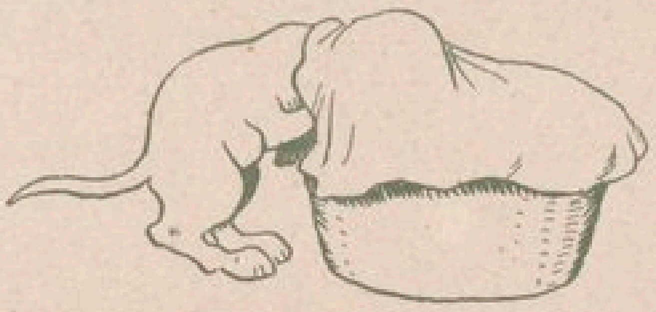
Et cette course enragée, où le canard avait été obligé de prendre son vol pour suivre le train désordonné mené par le porc, se poursuivit dans la campagne et durerait peut-être encore, si tout à coup, crac ! le bâton de la canne à pêche ne s'était cassé en deux.



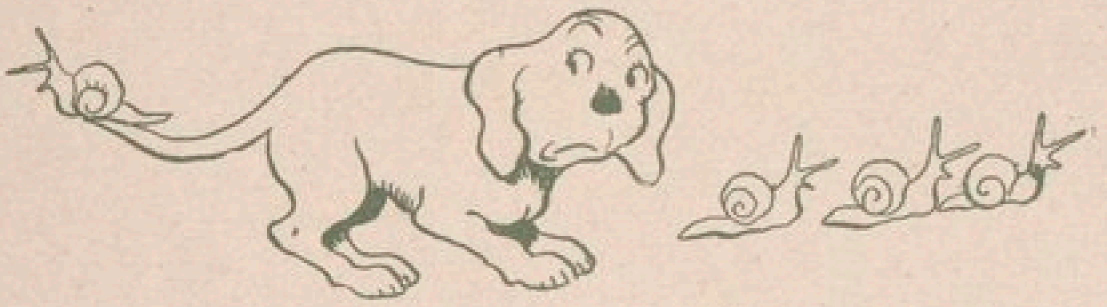
L'un des morceaux resta dans la narine de Radis-Rose ; l'autre au bout du fil que notre canard avait dans le bec ! et qu'il emporta dans son vol jusqu'aux premières maisons d'un village voisin.

Là, par exemple, le bout de gaule qu'il entraînait avec lui pénétra dans la cheminée d'une maison... et le palmipède, pendu par le bec, s'en alla heurter le volet d'une fenêtre qui s'ouvrit.

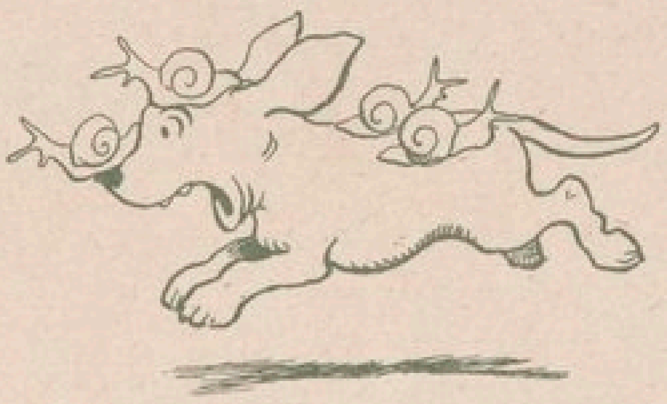
Et je laisse à penser quelle fut la surprise du brave paysan qui apparut à cette fenêtre en se trouvant nez à bec avec un canard suspendu par un fil dans l'espace !



Laissons-le à son étonnement et revenons voir un peu ce que devenait notre pauvre Radis-Rose avec son morceau de canne à pêche dans le nez. Il avait pris le parti de se remettre en route au petit trot.

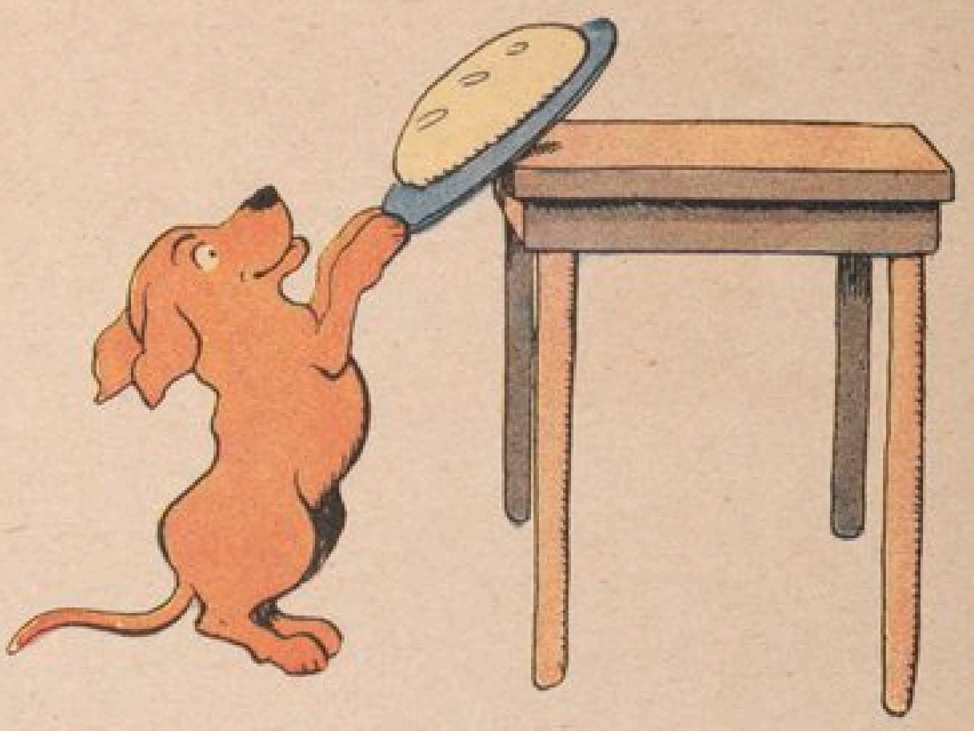


Et, comme il rencontra un petit garçon qui s'en allait à l'école, portant à la main le petit panier où son excellente mère avait soigneusement enfermé son déjeuner, notre porc, qui trottait droit devant lui en réfléchissant à la façon dont il allait pouvoir se retirer du groin ce malencontreux bâton, l'enfila précisément dans l'anse du panier du petit écolier, qu'il emporta avec lui.



Toto, le petit garçon aussi brusquement dépossédé, dut courir après lui pour lui arracher son petit panier.

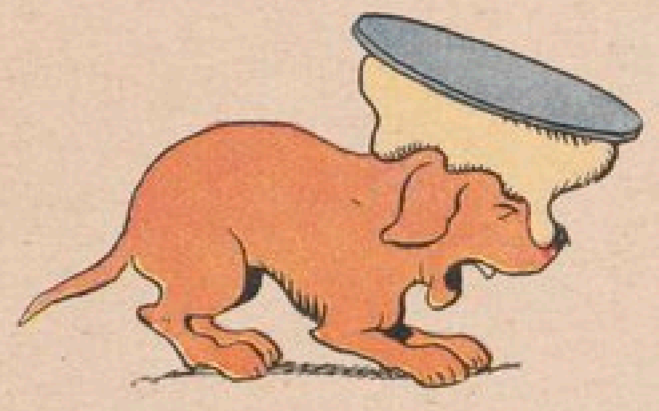
Enfin, le hasard de ses allées et venues ramena notre porc sur les bords de la rivière où il était déjà venu rôder et où son groin avait si malencontreusement fait connaissance avec la fatale ligne de fond.



Mais l'endroit même qui avait vu cet accident devait aussi être témoin de la délivrance de Radis-Rose. Car, à force de frotter son museau le long de la rive, le brave porc finit par voir le bâton quitter sa narine et tomber à l'eau.

Radis-Rose en dansa de joie ! Il pouvait respirer ! Son groin était délivré.

Pendant que notre goret était tout à la joie de cette heureuse délivrance, le chien Carotin s'en allait tristement le long des routes en songeant que la liberté est une belle chose, mais que la faim qu'on ne peut assouvir est un besoin bien douloureux.



Et son estomac criait famine !

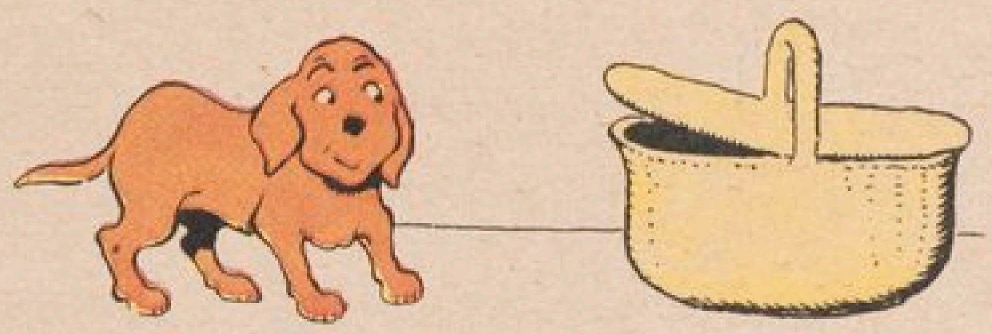
Enfin, il arriva à l'entrée d'une ferme où, posée près de la porte, il aperçut une espèce de manne couverte d'une serviette.

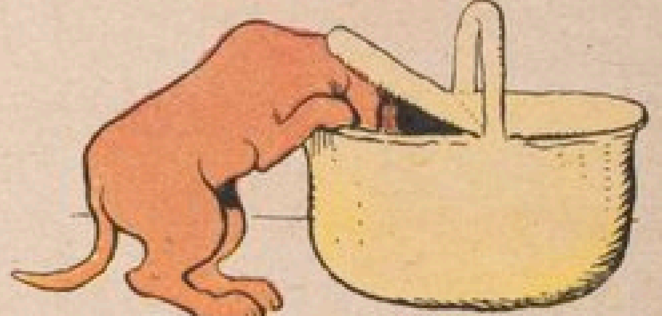
Il imagina aussitôt que ce linge devait dissimuler quelque friand morceau et, ayant soulevé la serviette avec son museau, pénétra dans la manne avec effraction et avidité.

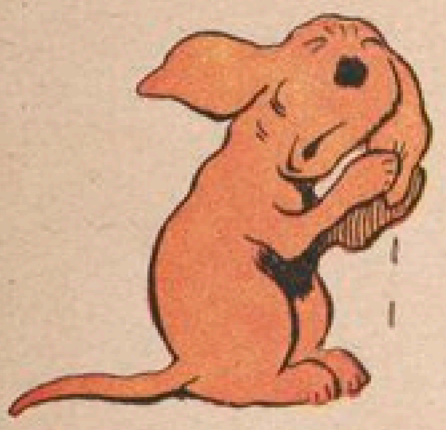
Hélas ! Elle était pleine d'escargots, et notre chien, lorsqu'il se retira, en avait une demi-douzaine sur le museau et sur le corps !

Triste déjeuner pour un chien affamé !

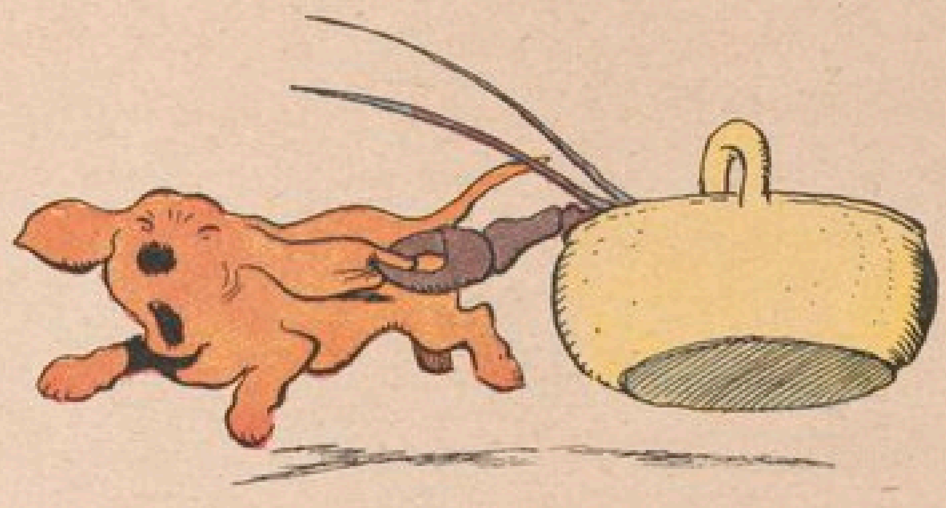
Aussi Carotin s'empressa-t-il, en se secouant vigoureusement, de semer par terre ces







bestioles sans gêne, qui, sur lui, se croyaient déjà chez elles ! Quels animaux sans éducation que ces insectes-là !

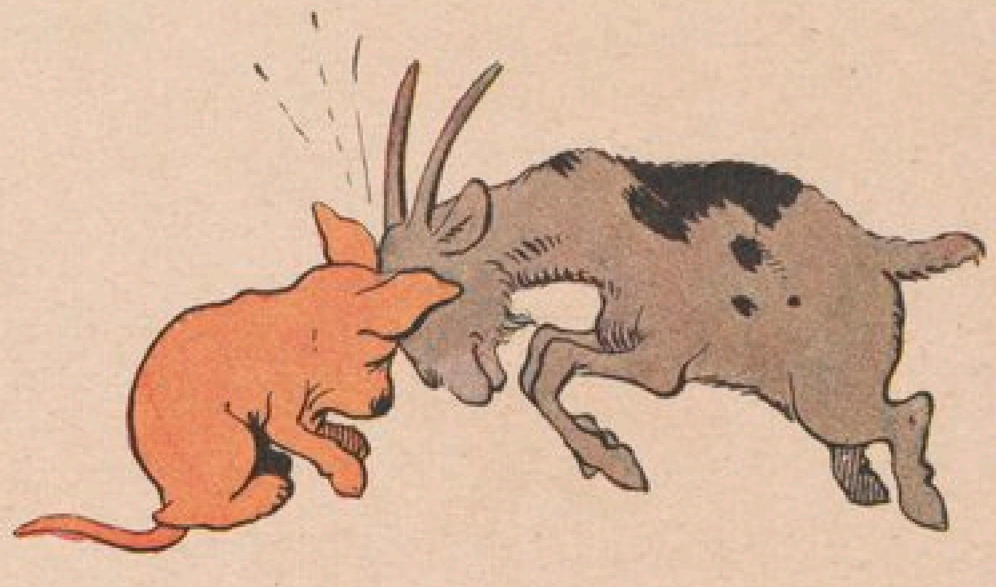


— Il faut pourtant que je déjeune ! déclara Carotin en pénétrant dans la ferme.

Et il tomba tout de suite en arrêt devant un magnifique pain de beurre qui s'étalait sur une planchette ronde. Malheureusement, la planchette était placée sur une petite table. Comment arriver jusqu'à ce déjeuner si haut perché ?

Carotin, qui avait de l'imagination, ne se le demanda pas longtemps. La planchette porte-beurre était placée de telle sorte que son bord dépassait un peu celui de la table. Notre ingénieux toutou se dressa sur ses pattes de derrière et, en appuyant celles de devant au bord de la rondelle de bois, il la fit basculer.

Trop bien basculer ! Car la motte de beurre lui tomba d'aplomb sur la tête, le coiffant ainsi d'une mitre grasse et jaune dont il lui fut impossible de se débarrasser, pendant que Miaou, le chat de la ferme, éclatait d'un rire cynique et moqueur à ce spectacle inattendu.

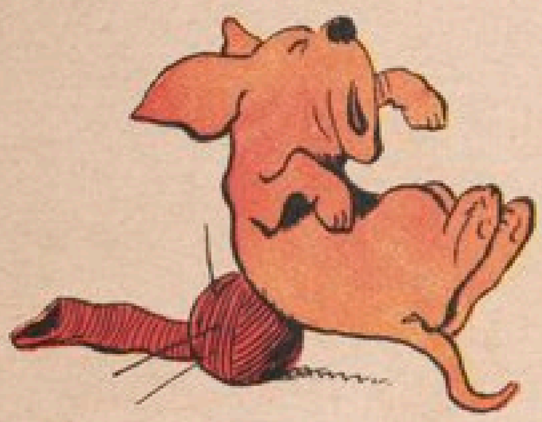


Carotin finit tout de même, en se frottant le long d'une chaise, par se débarrasser de ce chapeau gênant et s'élança vers un panier qu'il venait d'apercevoir dans un des coins de la salle.

— Mon déjeuner est là-dedans ! s'écria-t-il en soulevant l'un des couvercles du panier et en y introduisant la tête.

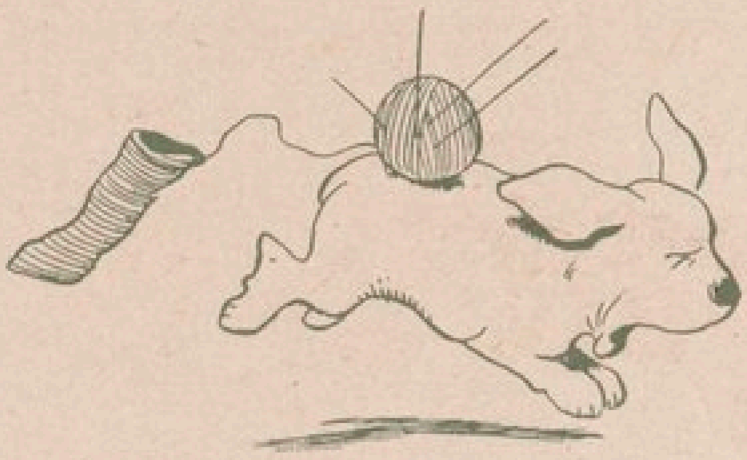
Mal lui en prit... Car il la ressortit bientôt en criant de douleur !

Le panier renfermait un homard vivant, qui venait de saisir une des longues oreilles de notre chien dans sa formidable pince et la déchirait comme dans un étau d'acier.

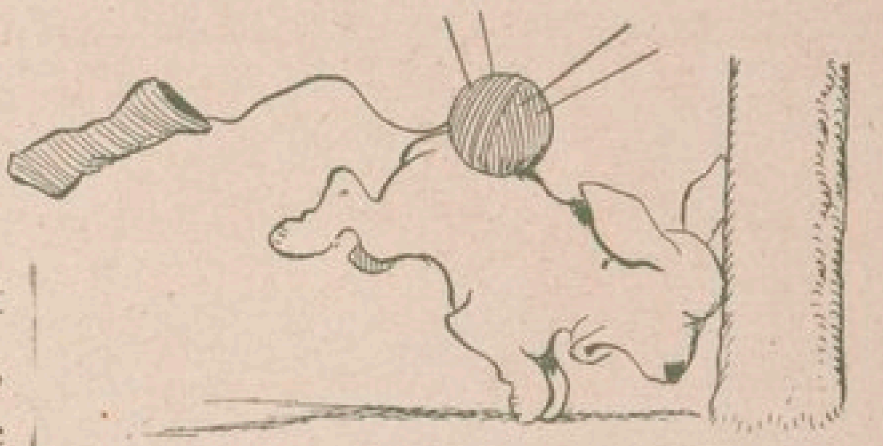


D'une violente secousse, Carotin arracha son oreille aux familiarités de cette pince terrible, mais dans quel état ! Elle saignait, tout écorchée, cette pauvre oreille !

— Oh ! gémit la malheureuse victime en s'adressant à son bourreau, que vous avez donc une cruelle pince, Monseigneur ! Quand on possède de pareilles tenailles, on se fait menuisier ! On ne se fait pas homard ! Le homard comprit-il cette aimable



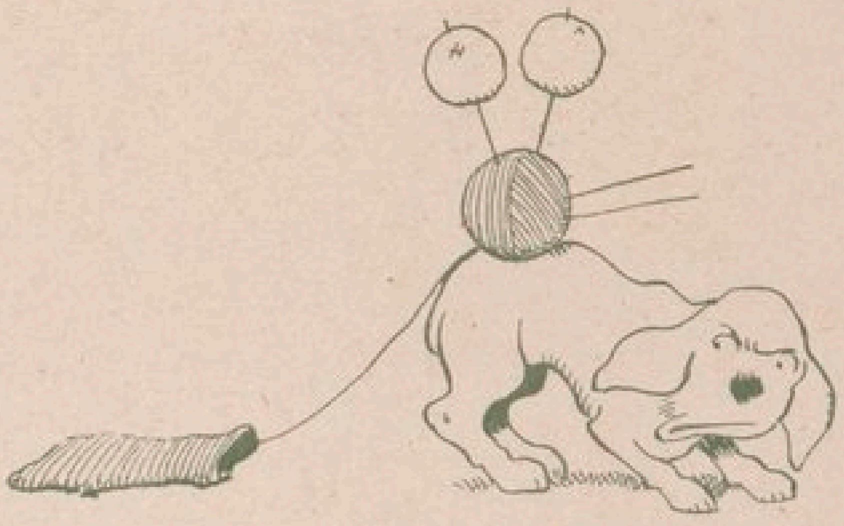
plaisanterie ? C'est peu probable, l'intelligence des homards n'étant pas très ouverte, en général, à ce genre de facéties.



Quoi qu'il en soit, voilà notre toutou qui quitte la salle et s'élance dans la cour, où il vient d'apercevoir une terrine pleine de lait. Carotin, s'agrippant à la terrine, se met à laper goulument ce lait sauveur au nez et à la barbe d'un jeune chevreau auquel il était destiné et qui se mit à bêler lamentablement.

La mère chèvre, qui n'était pas loin, accourt aux cris de sa progéniture et aperçoit notre chien rouge barbotant dans le lait de son enfant bien-aimé !

Indignée, elle bondit sur l'intrus qui ose s'inviter sans en être prié à partager le repas du bicot, et, d'un coup de tête savamment administré, envoie l'infortuné Carotin rebondir sur les aiguilles à tricoter, enfoncées dans le tricot que la fermière avait posé par terre à quelques pas de là !

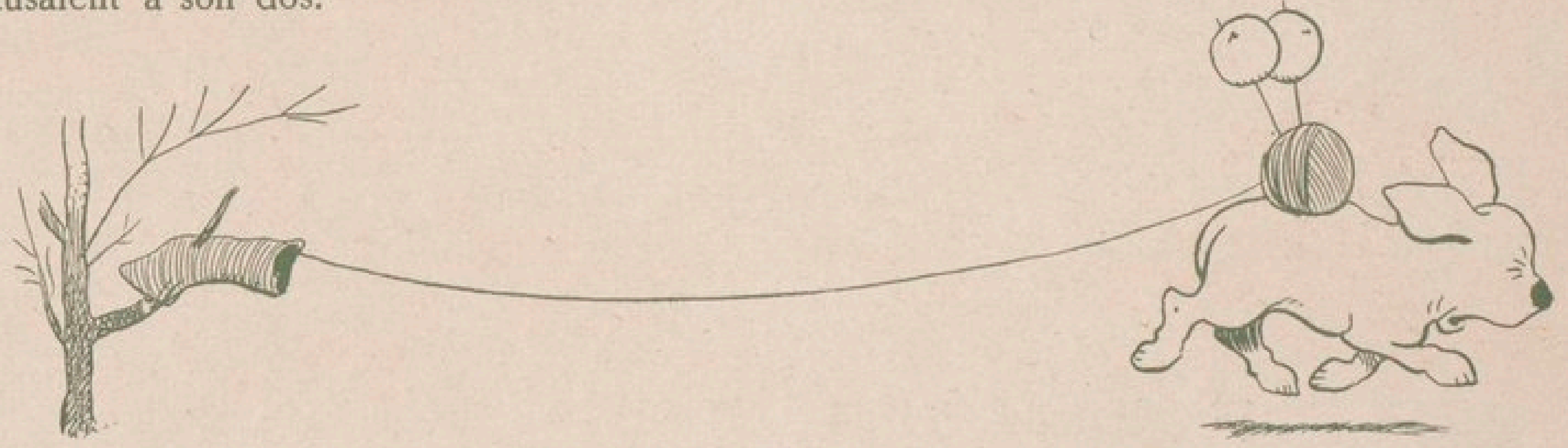


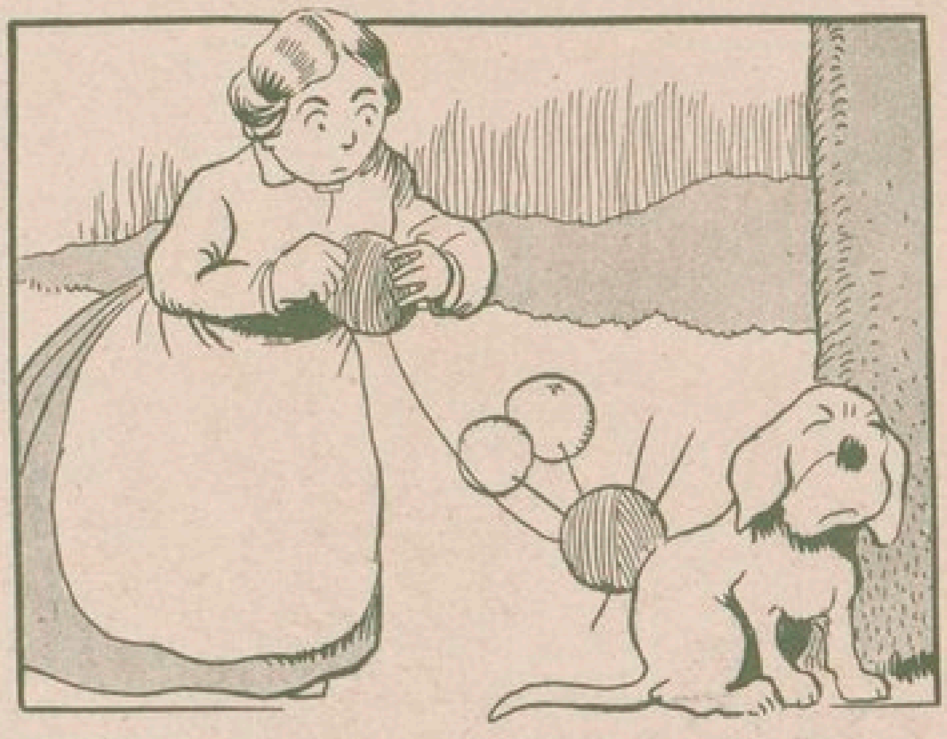
Les aiguilles pénètrent dans la peau du pauvre chien qui s'enfuit, la croupe ornée d'une pelote de laine et d'un commencement de bas ! Dans son affolement, tout en hurlant à pleins poumons, Carotin s'en va heurter du front un pommier qui se dresse dans la cour. La secousse fit tomber deux pommes qui s'embrochèrent sur les aiguilles à tricoter dont s'ornait maintenant la croupe de notre chien.

Il s'empressa de sortir en pleurant de cette ferme fatale où tous les malheurs semblaient s'être donné rendez-vous pour fondre sur lui.

Mais le commencement de bas tricoté qu'il traînait à sa suite s'accrocha aux branches basses d'un arbuste, dans la campagne. Carotin ne s'en douta même pas et continua son chemin, pendant que le fil du bas suivait le mouvement et que le bas se détricotait au fur et à mesure qu'avançait le chien.

Il finit par s'arrêter sous un arbre, vaincu par la douleur que les aiguilles à tricoter causaient à son dos.

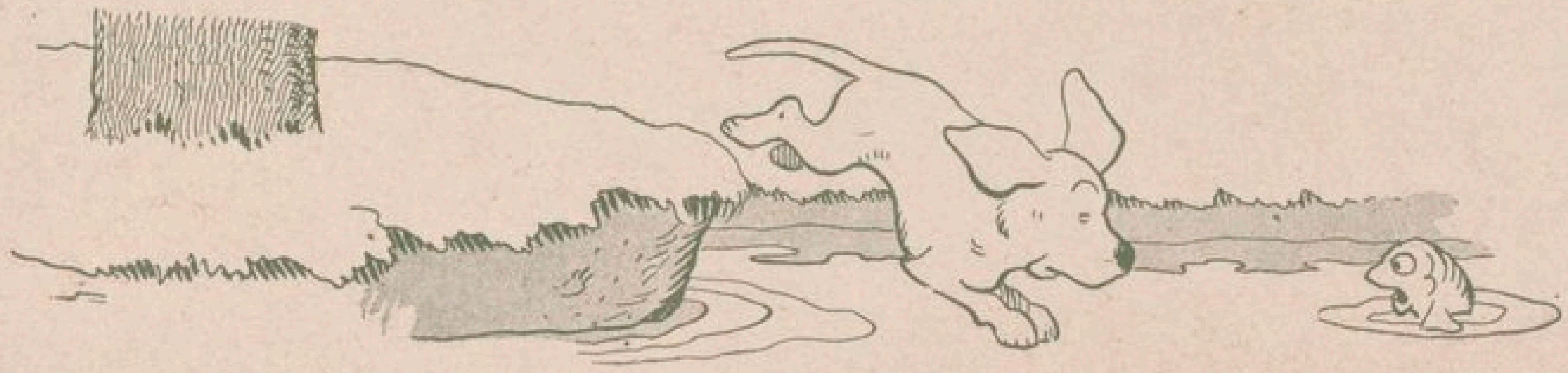




Pendant ce temps-là, la fermière, qui rentrait, aperçoit sur la route l'extrémité de sa laine à tricoter gisant dans la poussière. Elle se mit à la peloter soigneusement sans pouvoir s'expliquer par suite de quels événements bizarres elle retrouvait ainsi sur les chemins son tricot qu'elle avait laissé dans la ferme.

Et ce pelotement amena la bonne dame jusqu'à Carotin.

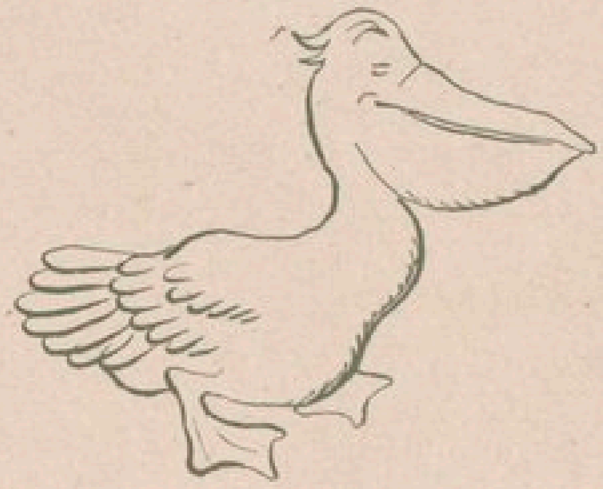
Elle faillit tomber à la renverse de stupeur en apercevant ses aiguilles et sa pelote de laine fixées sur la croupe d'un chien, avec des pommes au bout des aiguilles !

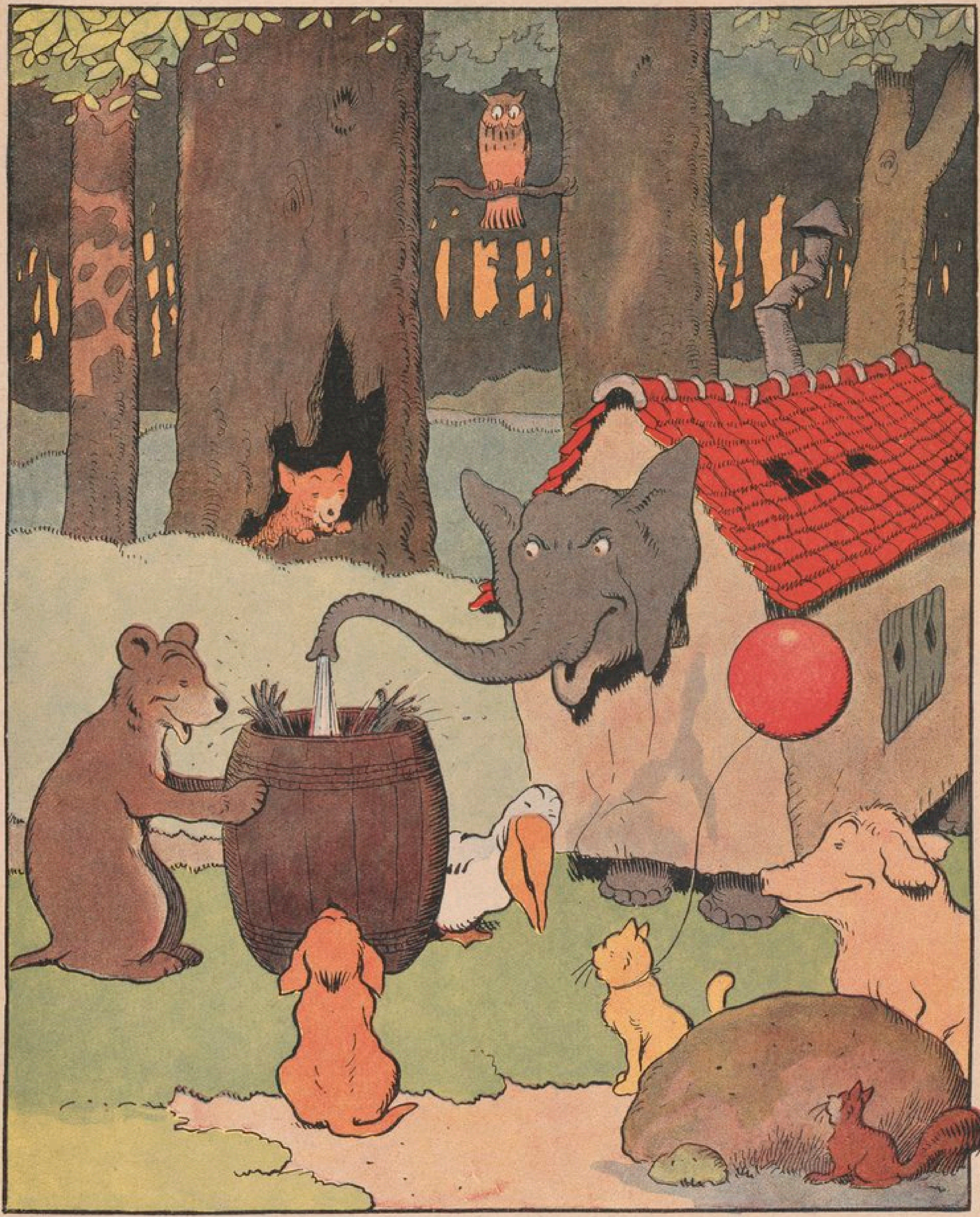


Sans s'attarder à deviner ce rébus indéchiffrable, elle se hâta de rentrer en possession de son cher tricot et de débarrasser ainsi Carotin de ces banderilles d'un nouveau genre.

Notre toutou se sentit renaître !

— Allons ! s'écria-t-il joyeusement en se secouant, un bon bain froid par là-dessus, et il n'y paraîtra plus ! Et, courant à la rivière qui coulait tout près de là, il s'élança dans l'eau avec un grand soupir de satisfaction !





CHAPITRE VII

La rivière des rencontres. — Retour au bercail. — Le travail reprend au cirque Harry-Koblan. — Tout est bien qui finit bien !

Eh bien ! mes chers lecteurs, cette rivière où nous venons de voir se jeter le chien Carotin, c'est précisément celle où nous avons vu successivement tomber le singe Noisette dans son tonneau et l'éléphant Vol-au-Vent dans sa maison, le chat Jaune-d'Œuf avec son ballon rouge et l'ours Patte-en-Fer avec son masque de miel ; c'était celle que le pélican Cadet-Grosbec, qui avait réussi à s'évader de sa cage de bois, avait choisi pour y prendre ses ébats natatoires !

Enfin, c'était celle sur le bord de laquelle le porc Radis-Rose s'était débouché le groin !

C'est là que le hasard les fit se rencontrer.

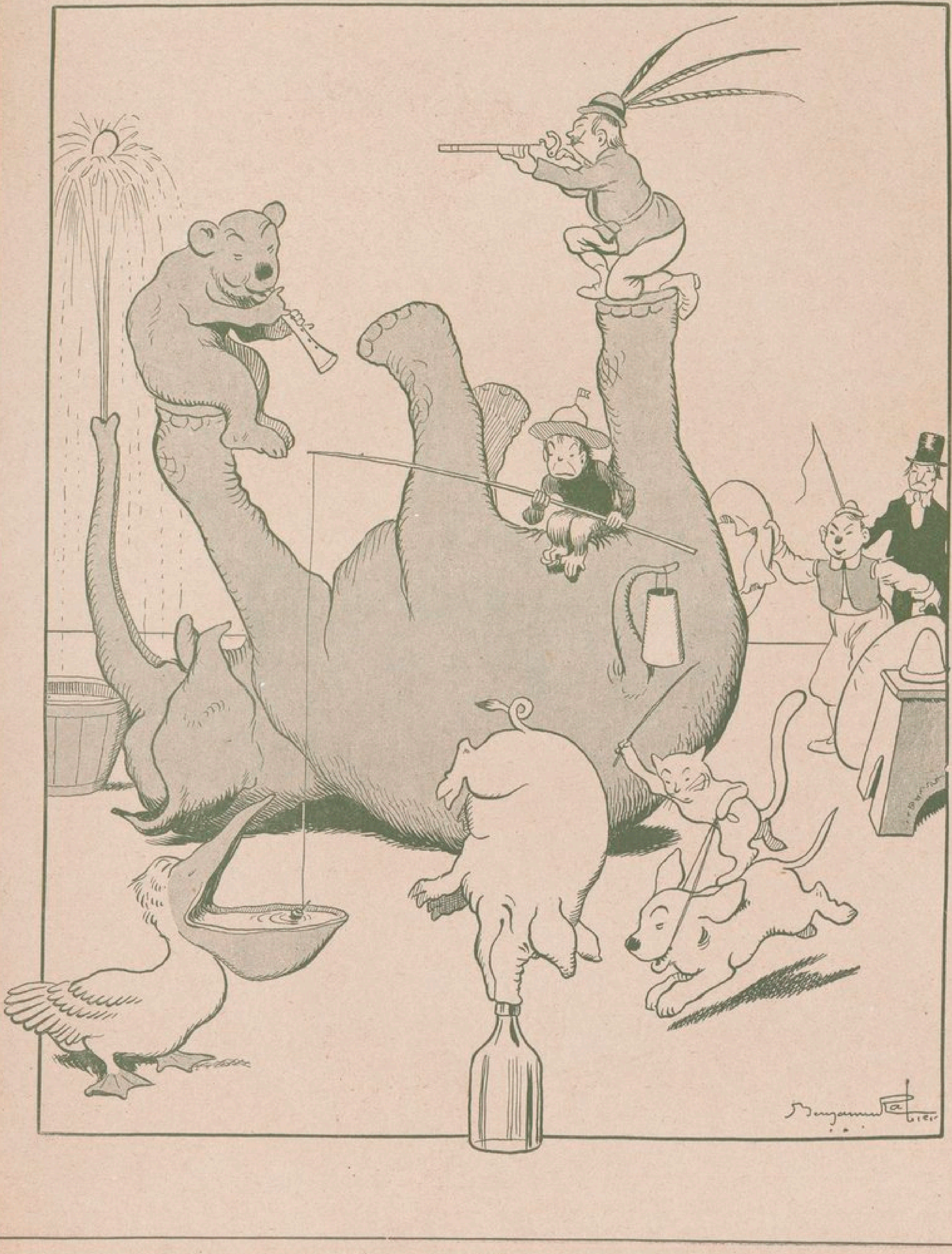
Ils se trouvèrent tout à coup nez à nez !

On peut juger de leur surprise et de leur joie !

Puis, s'aidant les uns les autres, les six baigneurs sortirent de l'eau et rejoignirent Radis-Rose sur la rive. Ensuite, chacun se mit à raconter l'histoire de ses malheurs, que nous connaissons.

Maintenant, qu'allait-on faire et qu'allait-on devenir ? Nos sept animaux tinrent conseil longuement.

Le résultat de ce conciliabule, ce fut que, la nuit venue, en file indienne, toute la troupe



reprit le chemin du cirque Harry-Koblan, bien décidée à faire sa soumission. Ils atteignirent le champ de foire du bourg au soleil levant.

Aussi, je renonce à peindre l'étonnement, la stupeur, la joie et l'allégresse d'Harry, de Zulma et du jeune Timoléon, lorsqu'éveillés par les coups frappés à leur porte, ils se trouvèrent en présence des sept pensionnaires du cirque, dont l'air triste et abattu disait assez leur repentir.

— Ce sont eux ! Ils reviennent ! s'écriait Harry fou de bonheur.

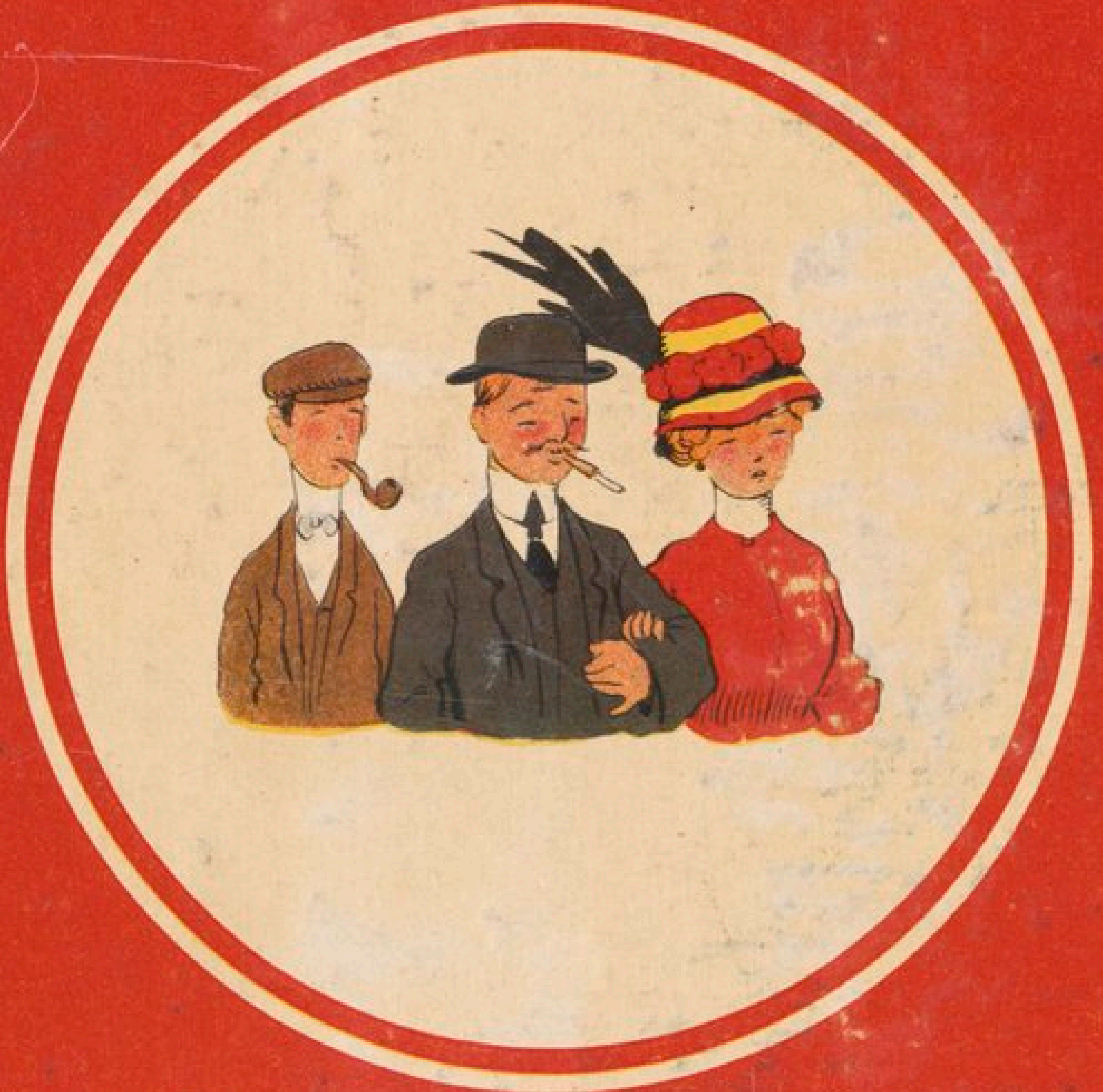
Le soir même, le cirque Koblan rouvrait avec une représentation dont l'éclat laissait bien loin derrière lui celui des représentations précédentes.

Jamais les sept animaux n'avaient été plus brillants et ne furent plus applaudis... Ce ne fut qu'une longue ovation !

Et maintenant, le cirque Harry-Koblan était devenu, pour eux, un véritable paradis ; bien nourris et bien traités, nos sept animaux ne demandaient qu'à satisfaire ceux qui les traitaient bien.

Ils étaient heureux. Leurs maîtres aussi.

Et c'est ainsi qu'une fois de plus se vérifia la justesse de ce proverbe :

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

IMP. CH. BERNARD, 27 RUE DES CLOYS PARIS.